

Diplôme national de master

Domaine - sciences humaines et sociales

Mention - sciences de l'information et des bibliothèques

Spécialité - cultures de l'écrit et de l'image

Escalades dans les Alpes 1860-1869 **d'Edward Whymper, une œuvre à la** **croisée de l'art et de la science**

Anne Turpin-Hutter

Sous la direction de Monsieur Christian Sorrel
Professeur d'Histoire contemporaine – Université Lumière Lyon 2

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à remercier Monsieur Christian Sorrel qui m'a encadré et conseillé pendant ce travail.

Je remercie Monsieur Christian Burdet des Éditions Alpage pour sa sympathie et sa disponibilité. Les informations qu'il m'a apportées ont été d'une grande aide pour la finalisation de ce mémoire.

Merci également au Club Alpin Français de Lyon, et tout particulièrement à Bernadette Pangaud, pour la mise à disposition de leur fond documentaire très précieux sur Whymper et l'alpinisme en général.

Je remercie également mes amies Albane et Emma, fidèles relectrices et rigoureuses correctrices, sans qui ce mémoire ne serait pas aussi achevé.

Merci enfin à la montagne, pour l'inspiration et l'apaisement qu'elle me procure depuis toujours.

RÉSUMÉ

Dans la perspective historique de l'émergence de l'alpinisme dans la seconde moitié du XIX^e siècle, le premier récit d'Edward Whymper, *Escalades dans les Alpes 1860-1869*, adopte un style littéraire et artistique précurseur. L'illustration par les gravures affiche la volonté d'exprimer la sensibilité esthétique qu'inspirent les montagnes, devenues, pour l'époque, un terrain d'explorations scientifiques et humaines.

Descripteurs

Edward Whymper

Escalades dans les Alpes

Alpinisme

Cervin

Gravure

Littérature alpestre

ABSTRACT

In the historical perspective of the rise of mountaineering in the second half of the 19th century, the first tale of Edward Whymper, *Scrambles Amongst the Alps 1860-1869*, had a pioneering literary and artistic style. Print illustrations show the intent to express the aesthetics inspired by the mountains, which became, at the time, a field for scientific and human exploration.

Keywords

Edward Whymper

Scrambles amongst the Alps

Mountaineering

Matterhorn

Etching

Mountain literature

DROITS D'AUTEURS

Droits d'auteur réservés.

Toute reproduction sans accord exprès de l'auteur à des fins autres que strictement personnelles est prohibée.

SOMMAIRE

Sigles et abréviations.....	9
Introduction.....	11
Partie 1. La conquête alpine, des ascensions à la littérature	15
Chapitre 1. La découverte des Alpes.....	17
1. Dans quelle lignée littéraire s'inscrit Escalades dans les Alpes ?.....	17
2. <i>Prémices alpines sur les « glaciers de Chamouni ».....</i>	19
Chapitre 2. Évolution des mentalités, évolution de société : rupture et continuité	21
1. <i>Le contexte sociale britannique au début du XIX^e siècle : source de l'âge d'or alpin.....</i>	21
2. <i>Avancées techniques, un accès plus facile aux Alpes</i>	23
3. <i>« L'avènement de l'individu »</i>	25
Chapitre 3. L'Alpine Club : une institution pour la conquête des Alpes.....	27
1. <i>La naissance controversée d'une « société ».....</i>	27
2. <i>Typologie des membres, acteurs de l'épopée britannique</i>	30
3. <i>Des motivations variées pour un « sport » complet.....</i>	32
4. <i>Une création synonyme de renouveau dans la littérature de montagne</i>	34
Chapitre 4. L'essor du tourisme en Europe, l'influence anglaise	36
1. <i>La naissance du guide touristique.....</i>	36
2. <i>Adolphe Joanne et le Club Alpin Français</i>	38
Partie 2. Escalades dans les Alpes : une œuvre singulière et plurielle	41
Chapitre 1. Edward Whymper : graveur, alpiniste, écrivain, explorateur	43
1. <i>Une jeunesse terne dans l'atelier paternel.....</i>	43
2. <i>1860 : le coup de foudre pour les Alpes</i>	45
3. <i>1861-1865 : l'obsession du Cervin.....</i>	47
4. <i>1864-1865 : une « boulimie de premières ».....</i>	51
5. <i>1866-1911 : écriture et exploration.....</i>	54
Chapitre 2. Un nouvel art de grimper, un nouvel art d'écrire.....	58
1. <i>Étude de la préface.....</i>	58
2. <i>Structure du récit autour d'un noyau tragique.....</i>	61
3. <i>Un style littéraire propre à l'homme</i>	65
4. <i>Whymper, un nouveau héros ?.....</i>	67
5. <i>Mixité de formes littéraires</i>	69

Chapitre 3. Un livre illustré, le réalisme des Alpes	71
1. <i>Techniques et procédés de la gravure sur bois debout</i>	71
2. <i>Conditions de réalisation : la montagne prise sur le vif</i>	72
3. <i>L'émotion plus que le lieu : les gravures, poésie des Escalades dans les Alpes.</i>	76
4. <i>Les estampes comme mise en pratique du récit</i>	78
Chapitre 4. Le dialogue texte et image	82
1. <i>Complémentarité de deux supports narratifs</i>	82
2. <i>Texte et image, alpinisme et gravure : la métaphore d'un lien.....</i>	83
Partie 3. Le triomphe d'une tragédie : réception et postérité des Escalades dans les Alpes	85
Chapitre 1. « L'histoire de la corde maudite » : impacts littéraires et alpins.....	86
1. <i>14 juillet 1865 : le début de la fin d'un âge.....</i>	86
2. <i>La première enquête alpine</i>	90
3. <i>Chute d'un héros, naissance d'un grand alpiniste.....</i>	92
4. <i>Répercussions en Angleterre et pour les alpinistes : condamnation d'une pratique?</i>	94
Chapitre 2. L'accueil contrasté des Escalades dans les Alpes	97
1. <i>Le succès d'un beau livre</i>	97
2. <i>Critiques et polémiques.....</i>	99
3. <i>Rééditions et modifications.....</i>	102
4. <i>La traduction française d'Adolphe Joanne</i>	104
Chapitre 3. Escalades dans les Alpes : une transition sportive et littéraire.	107
1. <i>L'après-accident : quelle évolution pour l'alpinisme ?.....</i>	107
2. <i>La continuité dans la littérature alpine</i>	108
3. <i>Un héritier alpin et littéraire ? Comparaison avec Mes Escalades dans les Alpes et le Caucase d'Albert Frederick Mummery</i>	110
Chapitre 4. La popularité acquise au XX^e siècle, perpétuée au XXI^e.....	113
1. <i>« Guide aimé et apprécié des alpinistes »</i>	113
2. <i>Gravures devenues références et symboles</i>	114
3. <i>Aujourd'hui : l'exemple de la publication de 2012 aux Éditions Alpage.....</i>	115
Conclusion	119
Sources	121
Bibliographie	123

SIGLES ET ABRÉVIATIONS

AC : Alpine Club

CAF : Club Alpin Français

INTRODUCTION

« Plus que tout autre milieu géographique, la montagne est un milieu inspirateur qui appelle l'interdisciplinarité. »¹ La notion de diversité préside le milieu de la montagne. Inspiratrice, elle permet à de nombreux artistes et scientifiques d'explorer leur créativité. Autant que les montagnes révèlent les travaux des hommes, eux révèlent, par les sciences, les arts et la littérature, la beauté des montagnes. Des frères Deluc, qui en 1770 font au mont Buet (Haute-Savoie) les premières expériences de température d'ébullition de l'eau et utilisent le baromètre, à Eugène Viollet-le-Duc², grand architecte restaurateur du XIX^e siècle, qui lors de voyages dans les Alpes base ses réflexions architecturales sur l'étude des montagnes, sans compter les très nombreux peintres et dessinateurs, Dürer, Bruegel l'Ancien, Turner, et plus récemment Samivel ; toutes ces grandes figures ont puisé dans la nature alpine pour nourrir leurs réflexions scientifiques ou esthétiques. Une grande variété de champs disciplinaires se nourrit de la perception de ce milieu naturel. Déjà dans l'imaginaire antique, les montagnes étaient demeures des dieux et des muses inspiratrices de l'aède. Il y a une aura sacrée qui enveloppe les montagnes avant le XIX^e siècle, et deux sentiments contradictoires sont éprouvés à leur vue ; d'une part, une attirance face à autant de magnificence, et une répulsion d'autre part, pour ces monts inquiétants³. Cette double pulsion est caractéristique des troubles ressentis à la confrontation avec le sacré, la montagne en est un témoin archaïque⁴. Avant qu'elle ne soit explorée par les hommes, la population ne la percevait qu'à travers cette crainte admirative qu'inspire l'inconnu. Cette frontière entre ciel et terre, divin et infernal est un espace où règne l'antinomie.

¹ Comité des travaux historiques et scientifiques, *La montagne et ses images : du peintre d'Akrésilas à Thomas Cole*, Paris, Ed. du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1991, p 417.

² Eugène Viollet-le-Duc, également alpiniste, réalise en 1877 une étude scientifique sur le massif du Mont-Blanc. Il l'examine d'un point de vue géologique et minéralogique, et présente l'action des glaciers comme la principale cause de l'évolution du Mont-Blanc depuis son apparition. Ce projet s'apparente à une sorte de restauration (dans le sens de reconstitution) de la terre.

Eugène VIOLLET-LE-DUC, *Le Massif du Mont Blanc, étude sur sa constitution géodésique et géologique sur ses transformations et sur l'état ancien et moderne de ses glaciers*, Paris, J. Baudry, 1876, XVI-280 p.

³ Jean-Paul BOZONNET, *Des monts et des mythes : l'imaginaire social de la montagne*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1992 (Montagnes), p 64.

⁴ *Ibid.* p 62.

Pour le grimpeur, la montagne est un lieu de sérénité, tout comme il peut devenir en un instant rempli de dangers. Effrayante et harmonieuse, mystérieuse dans cette ambivalence, la montagne fascine l'homme moderne qui aspire de plus en plus à une maîtrise de son environnement. Les Alpes vont s'avérer être le terrain idéal pour expérimenter cette soif de connaissances, cette avidité de conquêtes humaines, car elles incarnent cette nature double, où la puissance créatrice a sa part de chaos, propre à la sensibilité romantique des années de découverte de la montagne. Il est nécessaire de bien prendre en compte cette sensibilité nouvelle qui va apporter une vision bien spécifique de la nature environnante et de la place qu'y prend l'homme, dans tout son être. L'individu face à la nature est une confrontation de deux forces qui s'apprivoisent, une écoute singulière et silencieuse, à l'exacte image du *Voyageur contemplant une mer de nuage* de Caspar David Friedrich¹. Opposition et union, douceur et rudesse, voilà ce qui se dégage de ce tableau et qui résume la relation qu'entretiendra l'alpiniste avec la montagne, du XIX^e siècle à nos jours.

L'alpinisme est à envisager, non pas seulement en tant que sport mais également en tant que phénomène social. Le terme n'apparaît qu'en 1898 dans le *Nouveau Larousse Illustré*, bien que cette pratique naisse vers 1860 date aujourd'hui considérée comme son âge d'or et qui occupe le centre de cette étude : « fondation de clubs alpins, invention du concept de première, apparition du métier de guide de haute montagne, apparition aussi d'une idéologie alpine : recherche du "jamais fait" et de la difficulté, équipements de la haute montagne (refuges, sentiers,...) et éclosion d'une littérature spécifique (livres et revues) »² voilà de quoi se constitue cette pratique.

L'alpinisme est une notion clé dans le cadre de cette étude sur le premier livre d'Edward Whymper, *Escalades dans les Alpes 1860-1869*, puisqu'un de ces enjeux principaux est de présenter les motivations qui poussent le narrateur à explorer les cimes vierges des Alpes, à défier les périls de la haute montagne, milieu caractérisé par sa haute altitude et les risques que cela comporte pour l'alpiniste en terme de météorologie, et d'éloignement ; ce terrain exige donc la maîtrise de certaines techniques de la part de l'alpiniste. Whymper est un des premiers à

¹ Huile sur toile (94,5 x 74,8 cm) réalisée en 1817, exposée au Kunsthalle de Hambourg (Allemagne).

² Sylvain JOUTY, Hubert ODIER (collab.), *Dictionnaire de la montagne*, Paris, Omnibus, 2009, p 37.

pratiquer cette activité nouvelle en haute montagne. Est-il un alpiniste ? Nous verrons que cette appellation peut être controversée puisqu'il se situe précisément dans les années de la constitution de cette pratique. Toutefois, Whymper est un acteur incontesté de l'effervescence qui entoure la naissance de l'alpinisme. Son récit est le témoin historique de cet âge d'or car il met en jeu ces divers phénomènes, tout en offrant une vision juste de la montagne, comme splendeur dangereuse. Sylvain Jouty, journaliste et alpiniste, introduit le grand récit de Leslie Stephen, contemporain de Whymper, par le constat suivant :

Trois noms se détachent parmi tout ceux qui ont illustré la courte période connue sous le nom d'âge d'or de l'alpinisme (1854-1865), au cours de laquelle ont été gravés la plupart des hauts sommets alpins, presque tous par des Britanniques : ceux d'Edward Whymper, de John Tyndall et de Leslie Stephen. Whymper est sans conteste le plus grand, mais on ne se souviendrait guère de lui en tant qu'artiste, graveur et dessinateur ; s'il n'avait gravi le Cervin.¹

La présente étude s'attache à aborder Edward Whymper sous l'angle de sa première publication qu'est *Escalades dans les Alpes 1860-1869* afin de présenter tous les talents de cet alpiniste reconnu grâce à une seule ascension, celle du mythique Cervin en Suisse. D'autre part, il s'agit d'aborder cette publication dans la perspective de la variété de champs disciplinaires mise en jeu à l'évocation du milieu montagnard. *Escalades dans les Alpes* est, à l'image de la montagne, un espace où se côtoient arts et sciences.

¹ Leslie STEPHEN, Sylvain JOUTY (préf.), *Le terrain de jeu de l'Europe*, Paris, Hoëbeke, 2003, p 5.

PARTIE 1

LA CONQUÊTE ALPINE, DES ASCENSIONS À LA LITTÉRATURE

CHAPITRE 1. LA DÉCOUVERTE DES ALPES

Cette découverte se joue aussi bien sur le plan culturel que littéraire : au XVIII^e siècle, les Alpes sont découvertes dans la prose et sur les glaciers de Chamonix. Ce premier regard est bientôt teinté d'une sensibilité romantique, où la nature est une puissance créatrice, autant berceau de vie que tumulte chaotique. En effet, avant la seconde moitié du XVIII^e siècle, les montagnes alpines n'étaient que très peu fréquentées. Auréolées de mythes et de superstitions, elles n'attiraient aucun citadin en villégiature et ne suscitaient que très peu d'écrits. Jusqu'à ce que quelques curieux s'y attardent. Dans les récits, romanesques ou scientifiques, les Alpes dévoilent alors leurs charmes, et progressivement, se laisseront fouler et contempler par des hommes devenus sensibles à la splendeur alpine.

1. Dans quelle lignée littéraire s'inscrit *Escalades dans les Alpes* ?

Bien avant d'être un élément à part entière du discours narratif aussi bien qu'iconographique, la montagne se devinait ; elle ne représentait qu'une ligne de fond dans la trame discursive. En attendant d'être mise au premier plan par les auteurs de la première moitié du XIX^e siècle, les montagnes étaient inaccessibles, des ombres lointaines, mystérieuses, incitant à les regarder de loin. C'est en tant que telles qu'elles sont représentées très tôt dans les tableaux de Léonard de Vinci, en arrière plan, amplifiant leur caractère énigmatique. La montagne fascine mais jusqu'à une certaine époque, on n'ose aller la découvrir car c'est une fascination d'émerveillement et de crainte mêlées. Les rares hommes à s'aventurer dans les montagnes des Alpes étaient les chasseurs de chamois et les cristalliers à partir du XVI^e siècle, mais il s'agissait là d'une nécessité. Les cristalliers ont probablement réalisé des exploits incroyables et complètement ignorés (dans le massif de l'aiguille Verte notamment).

Les premiers écrits dans lesquels la montagne figure vraiment datent du XVI^e puis surtout du XVII^e siècle. En 1574 paraît *Vallesiae Descriptio*, monographie sur le canton du Valais (en Suisse) par Josias Simmler, théologien et érudit zurichois. Il y donne une première approche générale du massif des Alpes, ainsi qu'une

compilation de textes sur la montagne depuis l'Antiquité, *De Alpibus commentarius*¹. Même si très peu de sommets sont évoqués, Simmler mentionne un certain nombre de cols et de voies encore empruntés aujourd'hui. Cet écrit est souvent considéré comme le premier ouvrage sur les Alpes, et la preuve que la géographie alpine se met en place dès le XVI^e siècle.

C'est en 1732, à la suite de la parution du poème « Die Alpen »² du Bernois Albrecht von Haller, que s'instille peu à peu en Suisse un sentiment de la montagne qui se développera considérablement dans le courant de la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Ce petit ode aux Alpes gagna très rapidement sa place dans la littérature de montagne puisqu'il fut traduit en français en 1750 par Tschanner et accueilli avec succès. Haller eut le mérite de décrire les paysages alpins à un moment où les lecteurs étaient à la recherche d'une nouvelle nature, moins stricte et géométrique que celle des jardins français. Celle de Haller est sauvage, imprévisible dans sa simplicité³.

Avec le roman de Rousseau *La Nouvelle Héloïse* publié en 1761, un sentiment de la montagne imprègne les contemporains des Lumières et modifie profondément leur regard sur cette nature jugée si hostile. Rousseau en offre une vision plus douce. Mais plus que les hautes montagnes, inhospitalières et trop rudes à son goût, c'est le lac Léman et ses environs valaisans qui sont glorifiés et qui servent de cadre charmant à l'amour impossible entre Julie et Saint-Preux. Même si la montagne reste ici encore un décor, un sujet de développement lyrique comme l'a déjà fait Haller, c'est le rapprochement entre la nature et l'homme qui est essentiel et qui annonce la grande aventure humaine du XIX^e siècle. C'est au cours de cette deuxième moitié du XVIII^e que les repères culturels de la montagne sont posés en littérature ; après Rousseau, viennent les anglais Byron et Shelley qui voient en la nature suisse cette même source inspiratrice qui parcourt certaines de leurs œuvres.

À cheval sur les deux siècles, l'émergence croissante d'un idéal romantique de l'homme sensible au contact de la nature (comme l'a auguré Rousseau) participe véritablement à la présence grandissante des montagnes en littérature. À leurs

¹ Cf la traduction faite par William August Coolidge dans *Josias Simler et les origines de l'alpinisme jusqu'en 1600*, Grenoble, Allier frères, 1904.

² Recueilli dans *Versuch Schweizerischer Gedichte* paru en 1732.

³ Claire-Éliane ENGEL, *La Littérature alpestre en France et en Angleterre aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Montmélian, La Fontaine de Siloé, 2009, p 85-86.

contacts, l'écrivain éprouve les éléments. C'est ce qui se dégage des nombreuses « impressions de voyages » livrées par les grands écrivains du début du XIX^e siècle que sont Alexandre Dumas, Victor Hugo, Charles Nodier, Georges Sand, etc. Tous traversent les Alpes, passage obligé vers l'Italie – ce qui en fait sa chance – et sont saisis par la majesté effrayante qui en émane. À mesure, les Alpes gagnent leurs lettres de noblesse et accèdent à une littérature qui les popularisent¹ et qui font redécouvrir la nature à l'Europe.

D'un point de vue littéraire, mais aussi culturel comme nous allons le voir, c'est une « évolution des sensibilités sur la montagne »² qui va progressivement mener à la conquête des Alpes qu'illustre *Escalades dans les Alpes* de Whymper. D'une montagne magique à l'Antiquité, mystique, du Moyen-Âge au XVIII^e siècle, le XIX^e siècle sera celui d'une montagne apprivoisée par l'homme. D'une certaine façon, la montagne, à l'image du monde à cette époque, se modernise.

2. Prémices alpines sur les « glaciers de Chamouni »³

« C'est incontestablement aux Anglais que revient l'honneur d'avoir donné l'impulsion à tout ce grand mouvement d'exploration des hautes cimes. Il y a déjà cent vingt-cinq ans, Windham et Pockocke avaient, pour ainsi dire, découvert le mont Blanc » affirmait Élisée Reclus⁴. Il est d'usage de faire remonter la découverte de la montagne à cette expédition anglaise de juin 1741. Bien petite il faut le dire : après être montés au Montenvers, ils se promènent à travers les blocs du glacier et redescendent ! Aucun exploit, cette première est surtout de l'ordre de la curiosité touristique – et non scientifique – comme le souligne Marc Boyer⁵. La Mer de Glace était née, le « voyages aux glaciers » devint une mode. Toutefois, leur audace fut de mettre en récit cette expédition : à travers leurs écrits ils réalisèrent une véritable publicité pour les glaciers et le petit hameau de Chamouni.

Il est important de lier William Windham et Richard Pockocke au genevois Horace Bénédict de Saussure, qui se rendit en 1760 à Chamonix dans une optique

¹ Le récit de voyage est le genre le plus lu en ce début de siècle.

² Michel TAILLAND, Pascal ORY (dir.), *Les Alpinistes victoriens*, Thèse de doctorat, Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines 1996.

³ Ancien nom de Chamonix (Haute-Savoie).

⁴ Élisée RECLUS, « Du Sentiment de la nature dans les sociétés modernes », *Revue des deux mondes*, vol. LXIII, 1866, p 356.

⁵ Marc BOYER *Histoire générale du tourisme du XVI^e au XXI^e*, Paris, L'Harmattan, 2005, p 130.

scientifique. Désireux d'aller faire des observations au sommet du mont Blanc, il promet une récompense à celui qui parviendrait à trouver un chemin praticable afin de l'y conduire. Le 8 août 1786, deux chamoniards, Jacques Balmat et le Docteur Michel Paccard atteignent pour la première fois le sommet.

Ces deux démarches vont conduire à la naissance de la pratique de l'alpinisme. En effet, à l'époque, les principales motivations sont la curiosité d'une part, et l'intérêt scientifique d'autre part. Ces deux moteurs initient la découverte d'un « nouveau monde », jusqu'ici maudit, qu'Alexandre Dumas compare judicieusement à la découverte de l'Amérique¹.

Les Anglais amorcent cette découverte, qui sera bientôt conquête. Ils ont le monopole du tourisme en Europe. Le « Grand Tour », à l'origine lexicale de « tourisme », dont ils sont les héritiers, est la pratique très courante depuis le XVI^e siècle qui consiste pour tous les jeunes gens de familles aristocratiques à faire un parcours entre la France et l'Italie afin d'y apprendre l'héritage culturel et artistique, de s'instruire sur les idées et les sociétés contemporaines. Cette forte propension aux voyages est déjà ancienne. Mais à partir de cet entre-deux siècles, on peut l'apparenter à une frénésie qui s'empare d'eux. Cette vague anglaise déferle principalement sur les Alpes du Nord (France, Suisse et Italie). De 1840 à 1900, 42% des sommets des Alpes ont été conquis par les Anglais². Il est donc évident que l'attrait pour les ascensions en haute montagne est une invention venue de Grande-Bretagne. Cette suprématie s'observe aujourd'hui facilement à travers la toponymie des voies, couloirs et autres arêtes alpines, beaucoup portent les noms de grands alpinistes britanniques³.

La première moitié du XIX^e siècle est une époque charnière, tant en littérature où le romantisme impose une proximité lyrique avec la nature et une exaltation de l'individu, que dans les sociétés européennes qui se lèvent à l'heure de la révolution industrielle et de la foi dans le progrès. À l'aube de l'ère victorienne, l'alpinisme reste à inventer même si tous les constituants sont présents. Il suffit de les réunir ; voilà le rôle essentiel que va remplir l'Alpine Club.

¹ TAILLAND, *op. cit.* p 32.

² TAILLAND, *op. cit.* p 97-98.

³ Traditionnellement, une voie ou une arête porte le nom de celui qui l'a réalisé pour la première fois. Notamment dans le massif du Mont-Blanc, on connaît le couloir Whympfer, l'éperon Walker, l'aiguille Mummery, etc.

CHAPITRE 2. ÉVOLUTION DES MENTALITÉS, ÉVOLUTION DE SOCIÉTÉ : RUPTURE ET CONTINUITÉ

Une révolution se prépare au tournant du XIX^e siècle, tant au niveau des mentalités que de la technique. Ces mouvements économiques et sociaux vont peu à peu permettre aux ambitieux, amateurs de défi, d'accéder à leur terrain de jeu, et ainsi d'ouvrir les portes d'une activité nouvelle qui ne cessera de se développer et d'évoluer jusqu'à aujourd'hui : l'alpinisme. L'histoire de l'alpinisme est avant tout une histoire sociale et culturelle, il convient donc de poser le contexte national et idéologique britannique où vont évoluer les précurseurs de la conquête des Alpes. Citons l'historien Paul Veyne qui replace le phénomène dans son époque : « le goût pour les ascensions des montagnes est contemporain du grand mouvement politique et scientifique de la fin du XVIII^e et des deux premiers tiers du XIX^e, qui procède à la découverte et à l'inventaire du monde »¹.

1. Le contexte sociale britannique au début du XIX^e siècle : source de l'âge d'or alpin

En 1832 débute l'Âge Victorien qui durera jusqu'à la fin du siècle. Cette période, faisant suite aux troubles de la Révolution française et des guerres napoléoniennes (1793-1815) auxquels pris part l'Angleterre, se caractérise par des changements constants et très rapides dans le domaine économique, les habitudes sociales et la vie intellectuelle. Il est le siècle de la « gravité » : les esprits sont sérieux et chacun s'astreint à une grande discipline². À ce moment-là, l'Angleterre est l'état le plus riche³ et le premier empire colonial. C'est là qu'est née la Révolution industrielle qui marque à cette époque une économie « moderne », basée sur une productivité rapide et un progrès constant dans le domaine industriel. La domination anglaise s'exprime alors par sa capacité à influencer sur

¹ « L'alpinisme, une invention de la bourgeoisie », *L'Histoire*, n°11, avril 1979, p 41-49.

² George Macaulay TREVEYLAN, *Histoire sociale de l'Angleterre du moyen-âge à nos jours*, Paris, Payot, 1949, (Collection Bibliothèque historique), p 438.

³ Trente-trois livres sterling par tête contre 21 en France et 13 en Allemagne. Michel TAILLAND, « Alpine Club : émergence d'un modèle institutionnel », dans Olivier HOIBIAN et Jacques DEFRANCE (coord.), *Deux siècles d'alpinismes européens : origines et mutations des activités de grimpe : actes du colloque international, 5-6 juin 2000*, Paris, L'Harmattan, 2002 (Sports en société), p 9.

l'économie du marché mondial. Vers 1830, l'époque industrielle est celle des bouleversements en Europe, l'économie croît en même temps que l'émergence d'une nouvelle classe sociale. Confiance et prospérité sont les maîtres-mots, un idéal de progrès gouverne une bourgeoisie cultivée qui affirme des valeurs nouvelles et un style de vie en rupture avec l'aristocratie. Les bourgeois anglais rejettent l'oisiveté aristocratique et éprouvent « une sorte de vénération pour la réussite individuelle reposant sur le mérite personnel et l'affirmation de la volonté »¹, car la connaissance des sciences et des techniques garantira le triomphe de l'homme dans la société moderne. Les activités culturelles largement appréciées de cette classe nouvelle ont donc une finalité utilitaire et patriotique.

Avec l'expansion des villes et la croissance démographique, un courant hygiéniste, qui gagnera le reste de l'Europe occidentale, se manifeste. La pacification du territoire (le régime parlementaire instauré très tôt a adouci les mœurs) en parallèle à une sensibilité à la nature particulièrement anglaise vont logiquement conduire à la pratique d'activités sportives et donc à l'alpinisme. Leur proximité avec la nature, leur propension à contempler les paysages, développent leurs affects, exacerbent la conscience de soi et suscitent un nouveau rapport de l'homme à son corps. Plus sensiblement que d'autres, les Britanniques se sentent proches de l'univers naturel. Ce n'est pas un hasard si c'est sur ces terres que les philosophes empiriques de Locke et de Hume apparurent un siècle plus tôt. Les naturalistes, comme Bewick, du XVIII^e ont enseigné la passion pour la nature, qui sera largement perpétuée au XIX^e par la poésie de Keats et Tennyson, et les paysages de Turner et Constable. Les Victoriens auront le même engouement quelques années plus tard auprès de Ruskin².

D'autre part, un souci de l'hygiène du corps s'exprime par une intense culture sportive en Angleterre, principalement pratiquée dans les *public-schools* (notamment Cambridge et Oxford) qui font leur apparition au début du siècle afin de permettre « l'éducation secondaire des classes aisées »³. Comme nous le verrons, la majorité des futurs alpinistes anglais ont fréquenté ces établissements et ont donc suivi des activités sportives durant leurs études. Michel Tailland s'appuie sur la

¹ Michel TAILLAND, « Alpine Club 1857-1914 », dans Olivier HOIBIAN (dir.), *L'invention de l'alpinisme : la montagne et l'affirmation de la bourgeoisie cultivée (1786-1914)*, Paris, Belin, 2008 (Histoire et société), p 36.

² TREVEYLAN, *op. cit.* p 449.

³ *Ibid.* p 446.

fameuse affirmation de Wellington « c'est sur les terrains de jeux d'Eton que fut forgée la victoire de Waterloo » afin de résumer ce phénomène anglais, « c'est sur les terrains de sport des *public-schools* que s'est préparée la conquête des Alpes »¹. Avec eux, une nouvelle conception des loisirs émerge, moins inactifs, plus compétitifs. Le même auteur a déterminé cinq facteurs qui, dans leur combinaison participent à l'hégémonie britannique dans les Alpes et viennent synthétiser le propos. Tout d'abord, la prospérité économique du pays liée à un sentiment de sécurité de la nation. Ensuite, un libéralisme politique, une foi dans les institutions, et enfin une croyance en un code moral commun². Toutes ces raisons conduisent les Anglais à dépasser toujours plus leurs frontières.

L'Europe, alors relativement paisible et pleine de beautés variées, pas encore mécanisée ni fermée par la guerre et les haines nationales, était le terrain de divertissement des Anglais, qui se déplaçaient par milliers pour aller dépenser leurs fortunes nouvellement acquises à explorer les montagnes et les prés fleuris de la Suisse [...]. Le voyageur anglais de cette époque arrivait sur le continent avec quelques connaissances en histoire, en littérature et en sciences naturelles afin d'observer et d'apprécier la gloire du monde de la nature et des hommes.³

2. Avancées techniques, un accès plus facile aux Alpes

Tous ces éléments n'auraient pas été si influents sans la révolution des transports qui s'est indéniablement produite en concomitance avec le bouleversement industriel et économique de l'époque. « Les chemins de fer furent le cadeau de l'Angleterre au monde »⁴ : ainsi, la voie ferrée devient le mode le plus courant de transport des marchandises et de voyages à longues distances. En 1843, la Grande-Bretagne n'avait que deux mille kilomètres de voies ferrées, en 1848, elle en compte cinq mille⁵. L'arrivée du train palliait les deux contraintes principales du voyage qu'étaient le temps et le prix. Ce nouveau moyen de transport offre la rapidité du déplacement alliée à la compétitivité d'un prix beaucoup moins élevé qu'auparavant. Même si la France est plus à la traîne que les autres pays (l'Allemagne par exemple) car elle ne compte que trois mille kilomètres

¹ TAILLAND, *op. cit.*, p 23.

² Michel TAILLAND, « Alpine Club, 1857-1914 », dans Olivier HOIBIAN (dir.), *L'invention de l'alpinisme : la montagne et l'affirmation de la bourgeoisie cultivée (1786-1914)*, Paris, Belin, 2008 (Histoire et société), p 30.

³ TREVEYLAN, *op. cit.*, p 449-450.

⁴ *Ibid.*, p 455.

⁵ *Ibid.*, p 456.

de voies ferrées en 1850, toutes les conditions sont réunies pour le développement du voyage, et donc du tourisme, en Europe occidentale. Ajoutons également que pour les Anglais, les liaisons transmanches par bateau se sont nettement améliorées, depuis 1821, une liaison régulière rejoint le Pas-de-Calais¹.

En France, avec l'arrivée de Napoléon au pouvoir, la route connaît un nouvel essor. Le réseau routier était très important afin de faciliter la mobilité de la Grande Armée vers l'Allemagne, la Hollande, l'Italie, etc. On voit l'organisation de ce réseau avec l'adoption en 1811 d'un décret énonçant la nécessité de numérotter les routes, comme nous le faisons encore aujourd'hui. Le réseau payé par l'État comptait alors deux cent dix-neuf routes impériales et mille cent soixante-cinq routes départementales². Les Alpes sont l'obstacle avec l'Est : la grande contribution de Napoléon fut de rénover la route du Simplon (voie romaine disparue depuis longtemps), il chargea l'ingénieur Nicolas Céard, et l'entreprise dura de 1801 à 1805. En parallèle, l'empereur crée la route du Mont-Cenis qui relie Lanslebourg (en France) à Suse (en Italie), achevée en 1806. Cette dernière route a un rôle prépondérant dans l'échange franco-italien, pour preuve dix-sept mille voitures y passèrent en 1810³. Grâce à la politique stratégique de Napoléon et aux impératifs commerciaux de l'époque, les Alpes se voient enrichies d'un petit réseau de routes carrossables partant de Lyon, qui permettent de faciliter les déplacements entre monts et vallées.

Ces avancées techniques, nous les observons aussi au travers du récit de Whympfer, dans le chapitre III intitulé « Le Mont-Cenis, le chemin de fer Fell, le grand tunnel des Alpes », c'est un passage tout à fait isolé des *Escalades dans les Alpes* car il ne concerne aucune escalade ou autre expédition en montagne. L'auteur nous montre son grand intérêt pour la mécanique, en particulier les principes techniques des chemins de fer et leurs adaptations au milieu montagnard. Ce récit est aussi le témoignage de l'admiration et de l'émerveillement éprouvés face aux « miracles » accomplis par les machines modernes. On observe, notamment avec l'exemple tiré de l'ouvrage à l'étude, que la question des transports est en constante mutation au cours du XIX^e siècle car elle représente pour l'époque une des clés de

¹ Pierre ROUSSEAU, *Histoire des transports*, Paris, Fayard, 1961, (Les Grandes Études Historiques), p. 349.

² *Ibid.*, p. 221.

³ *Ibid.*, p. 222.

l'expansion et du développement de la société. Whymper constate l'évolution de la route, en voie ferrée, qui sera supplantée par un tunnel entre Bardonnèche (Italie) et Modane (France) ouvert le 17 septembre 1871¹. En retraçant l'historique de la construction de ce tunnel, Whymper nous montre à quel point le progrès technique permet de faciliter ce genre d'ouvrage et donc de réaliser combien il est la cause et le moyen de l'accession aux Alpes ; notamment avec les tableaux comparatifs entre l'avancement à la main et à l'apparition d'une mécanique adaptée². La description précise de tous les enjeux du percement de ce tunnel des Alpes met en valeur la complexité d'un tel projet à l'époque, d'autant plus qu'il était innovant. L'auteur donne à voir et à comprendre à son lecteur toutes les composantes de la construction de ce tunnel, permettant de faire l'ampleur de l'exploit.

Dans le cadre de la découverte des Alpes, ce perfectionnement des transports est prépondérant car il en est à l'origine. Les Alpes deviennent de plus en plus accessibles et cette popularité rentre dans le cadre de la démythification des montagnes que nous avons évoquée précédemment.

3. « L'avènement de l'individu »³

Une certaine modernité est aussi valable quant à la conception que l'homme a de lui-même. Avec le romantisme, s'amorce un individualisme que la société libérale émergente va promouvoir. Ce courant artistique et littéraire a exalté l'individu en tant qu'être passionné, sensible et autonome, et comme le souligne très justement Paul Guichonnet, l'alpinisme est « l'aboutissement extrême de l'individualisme de l'époque romantique »⁴. C'est aussi la modification de la perception individuelle par rapport au monde qu'il faut lier au phénomène de la conquête des Alpes : l'homme a l'ambition de se mesurer à ce qui est considéré comme inaccessible, et jusqu'alors appartenant au domaine des dieux. En effet, il n'est pas anodin que ce soit principalement des hommes issus de la nouvelle classe bourgeoise qui s'adonnent à la fréquentation assidue des montagnes et qui soient les premiers à fouler les hauteurs vierges. De la même façon qu'ils gravissent les

¹ Edward WHYMPER, trad. Adolphe JOANNE, *Escalades dans les Alpes 1860-1869*, Paris, Hachette, 1873, p. 59 et 60.

² *Ibid.*, p. 62 et 63.

³ Olivier HOIBIAN (dir.), *L'invention de l'alpinisme : la montagne et l'affirmation de la bourgeoisie cultivée (1786-1914)*, Paris, Belin, 2008 (Histoire et société), p. 14.

⁴ Paul GUICHONNET (dir.), *Histoire et civilisations des Alpes : Vol. 2, Destin humain*, Lausanne, Payot, 1980, p. 227.

échelons de la société, ils réalisent des ascensions alpines qui n'avaient jamais été osées. En montagne, le réel a aussi sa part de symbolique ; pour ces Victoriens, la métaphore de l'ascension est alpine¹. Par leur choix de loisirs, ils concrétisaient l'ascension, quelle qu'elle soit. Aller en montagne, réaliser des premières de sommets, signifiait aussi aller à la « recherche de l'exploit métaphysique »². *Escalades dans les Alpes* de Whymper révèle bien ce défi de l'ascension qui est aussi bien une aventure individuelle, qu'une expérience de son corps et de sa détermination. Là encore, nous en revenons aux éléments naturels, les récits d'ascensions qui vont émerger avec la pratique, sont des récits qui mettent en avant des exploits d'un homme confronté à des forces naturelles, qui parfois le dépassent et le testent. Nous savons aussi que le rapport au corps importe beaucoup à ces fervents sportifs ; en montagne, le corps est le médiateur entre l'homme et la nature, il est le lien, et en son sein se joue une alliance physique et spirituelle qui mène à un équilibre individuel³. Voilà ce qui semble être un point sous-jacent à l'attrait de l'alpinisme pour ces hommes ambitieux : trouver un équilibre sain que cette pratique leur permet d'atteindre.

En fin de compte, on pourrait dire que « l'alpe n'est plus qu'un prétexte dans l'accomplissement d'une aventure individuelle »⁴, mais il s'agirait peut-être de nuancer ce propos car, nous allons l'aborder, les montagnes représentent aussi un bel attrait scientifique et intellectuel pour ces bourgeois en quête de progrès.

¹ Sylvain JOUTY, « L'alpinisme classique, une métaphore de l'action » dans Philippe JOUTARD, Jean-Olivier MAJASTRE (dir.), *Imaginaires de la haute montagne*, Grenoble, Centre alpin et rhodanien d'ethnologie, 1987, p 161.

² *Idem.*

³ Gérard BRUANT, « L'effort et ses représentations dans les récits d'alpinisme », dans Olivier HOIBIAN et Jacques DEFRANCE (coord.), *Deux siècles d'alpinismes européens : origines et mutations des activités de grimpe : actes du colloque international, 5-6 juin 2000*, Paris, L'Harmattan, 2002 (Sports en société), p 125.

⁴ GUICHONNET, *op. cit.* p 227.

CHAPITRE 3. L'ALPINE CLUB : UNE INSTITUTION POUR LA CONQUÊTE DES ALPES

Dans un contexte d'affirmation patriotique et de concurrence entre les différentes classes dirigeantes, les premiers ascensionnistes, jeunes et sans expériences (ils ne peuvent aller dans les Alpes que pendant la saison estivale, ce qui limite le temps d'appréhension du milieu et des techniques) sentent le besoin de se regrouper. Initié en Angleterre en 1857, ce processus institutionnel va gagner l'Europe occidentale jusqu'en 1874, date de création du Club Alpin Français. Cette période chevauche celle, dont les datations sont beaucoup plus variables, de l'âge d'or de la conquête alpine, et en cela ces « clubs » représentent bien des « laboratoires d'idées et de pratiques [...], une réelle pierre angulaire de ce sport naissant »¹. Beaucoup s'accordent à dire que l'acte de naissance de l'alpinisme en tant que sport est la création de l'Alpine Club car elle est synonyme d'une reconnaissance d'une pratique à part entière. Cette institutionnalisation permet ainsi une normalisation et une légitimation de la pratique alpine.

1. La naissance controversée d'une « société »

La création de « société », traduction plus ou moins fidèle de « *club* », se répand surtout au XIX^e siècle, elle désigne des gens qui se regroupent dans un but commun, souvent sportif. Au départ, à la toute fin du XVII^e, ces clubs, similaires aux salons français, étaient lieu de rassemblement de la bonne société pour discuter et boire, impliquant donc sociabilité et mondanité. Se réunir entre personnes issues d'une élite sociale est un phénomène déjà bien ancré dans la culture anglaise. L'idée de cette création apparaît pour la première fois dans une lettre de M. Mathews à M. Hort, du 1^{er} février 1857. Avec l'aide d'E. Kennedy, l'idée germe et se concrétise lors d'un dîner à Birmingham le 6 novembre 1857 dans la famille de Mathews. La création reste modeste : trente-quatre membres fondateurs, qui se réunissent lors d'un dîner périodique. En 1859, les effectifs montent à cent vingt-quatre membres². Toutefois, comme aucun club ne naîtra dans les cinq années

¹ TAILLAND, *op. cit.* p 23.

² William August COOLIDGE, *Les Alpes dans la nature et dans l'histoire*, Marseille, Laffitte, 1979, p 296-297.

suivantes, l'AC jouira d'une grande notoriété et d'un prestige que l'entrée sélective accentuera. Le cas britannique, parce qu'il est précurseur, sera moteur et deviendra un modèle.

Les membres se réuniront tous les mois et lors d'un dîner annuel, l'AC se dotera à mesure d'ouvrages sur la montagne qui viendront fournir une bibliothèque qui représente un des piliers du club. Le partage des connaissances relatives à la montagne, et à la pratique naissante qui en est faite, est essentiel dans les objectifs de l'AC. Autant d'études météorologiques, glaciologiques et de techniques qui seront échangées au cours des rencontres et qui conduisent ainsi à une meilleure maîtrise du milieu montagnard et à un progrès de la technique d'ascension et du matériel. L'émulation entre ces intellectuels sportifs permet de mieux appréhender la montagne et contribue à forger cette épopée alpine menée par une élite britannique. L'ambition de cette société est donc celle de procurer un lieu d'échanges et d'interactions, en témoigne les objectifs définis dans la première circulaire de 1857 :

The object of the Alpine Club is to facilitate association among those who possess a similarity of taste, and to enable its members to make arrangements for meeting at some suitable locality whence they may in company undertake any of the more difficult mountain excursions, and to give to all an opportunity of consulting the maps and books to be placed in the rooms which it is expected the Club will eventually possess. The members will occasionally dine together at their own expense, but the funds of the Club will be made available when on suitable occasions the Club is favoured by the presence of geographical explorers, or by that of other guests of celebrity.

First circular concerning the Alpine Club, 1857¹

The object of the Alpine Club is to promote mountain climbing and exploration throughout the world, develop a better knowledge of the mountains through literature, science and art and through its meetings and publications, encourage protection of the mountain environment, and conserve the Club's heritage.

Alpine Club Rule 2, as revised 2001²

¹ TAILLAND, *op. cit.* p 142-143. « Les objectifs de l'AC sont de favoriser l'association de tous ceux qui possèdent un intérêt commun, et leur permettre de prendre des dispositions pour se rencontrer dans un lieu adéquat d'où ils pourront entreprendre n'importe laquelle des plus difficiles excursions en montagne, et de donner à tous l'opportunité d'échanger des informations, de consigner les résultats d'expéditions nouvelles, de consulter les cartes et les livres qui seront placés dans les locaux dont on espère que le club se dotera ultérieurement. Les membres du club dîneront ensemble de temps à autre à leurs frais, mais les fonds du club pourront être utilisés dans les circonstances où le club est honoré par la présence de géographes explorateurs ou de tout autre invité de marque. »

² « Les objectifs de l'AC sont de promouvoir l'escalade et l'exploration en montagne dans le monde entier ; de développer une meilleure connaissance de la montagne à travers la littérature, les sciences et les arts, et à travers les rencontres et les publications organisées par le club ; d'encourager la protection de l'environnement montagnard et de conserver l'héritage

Le fonctionnement de l'AC est assez simple, et tout est fait pour que la courtoisie soit de mise entre les *gentlemen*. Un comité est constitué d'un président, de deux vice-présidents, d'un secrétaire honoraire et de cinq, puis huit ou neuf autres membres. Il est élu annuellement par scrutin, même si dans les faits les membres ne restent pas plus de trois ou quatre ans au même poste. L'entrée se fait par élection avec parrainage garantissant ainsi une homogénéité des membres. L'AC est très élitiste et certaines règles définissent les exigences requises pour y être accepté :

Règle 4 : Le nom de chaque candidat à une admission au club sera soumis à tous les membres du club au moins dix jours avant le vote. Chaque candidat sera proposé, parrainé, et son adhésion sera soumise à un vote, et une boule noire sur cinq sera signe de refus.

Règle 5 : Un candidat qui aura été « blackboulé » ne pourra pas être proposé à nouveau avant dix-huit mois.

[...] Règle 7 : Aucun candidat ne sera éligible sans avoir accompli l'ascension d'un sommet d'au moins 13 000 pieds^{1,2}

Nous voyons bien avec cet extrait du règlement qu'Adolphe Joanne, futur président du CAF, avait juste en affirmant que le « l'AC [...] est un club spécial et fermé. D'une part, les ascensions seules l'occupent et l'intéressent, d'autre part, il ne s'ouvre qu'aux alpinistes émérites qui ont accompli quelque exploit alpestre dont ses collègues électeurs restent seuls juges »³. Ce qui, nous le verrons par la suite, ne correspond pas du tout à la mentalité du CAF, qui sera beaucoup plus populaire. Car pour adhérer à l'AC, il est nécessaire d'avoir un statut social élevé, garantissant ainsi un fort pouvoir d'achat. En effet, si l'adhésion en elle-même n'est que peu coûteuse (une guinée par an), ce sont les coûts du voyage vers les Alpes et du séjour qui restent un investissement. En dépit de la baisse des prix des transports, ce loisir alpin n'est accessible que pour des couches sociales plutôt élevées. On évalue à environ cinquante livres par an le coût pour s'adonner à cette activité⁴.

du club. »
Règle 2 de l'AC révisée en 2001.

¹ Environ 3 962 mètres.

² TAILLAND, *op. cit.* p 143.

³ *Annuaire CAF*, 1878, p 103-104.

⁴ TAILLAND, *op. cit.* p 183.

Toutefois, si a *posteriori* ce club a trouvé sa place dans la société anglaise et acquis une renommée européenne, sa création fut reçue avec hostilité et incompréhension. De l'avis général, faire des ascensions en montagne est une prise de risques sans raisons légitimes, d'où la création du club justement, qui revendique des objectifs intellectuels et scientifiques. Ils se veulent être des découvreurs, des explorateurs. Il n'en reste pas moins qu'au milieu du XIX^e siècle, la pratique alpine est peu connue et nullement reconnue, beaucoup y voit de l'inconscience et de la folie. D'autres, de l'irrespect : il y a ceux qui comme l'artiste, poète et critique d'art John Ruskin, y voit un « viol de la virginité des montagnes »¹. Les pas de ces nouveaux ascensionnistes sont autant de souillure et de profanation d'une nature sacrée et pure. Les montagnes sont pour ce contemplatif « les cathédrales de la terre ». Plus tard, après l'accident au Cervin du 14 juillet 1865, dans la préface de la deuxième édition de *Sesame and Lilies*, il écrira un anathème aux conquérants des cimes : « Ce qu'il y a de vraiment répréhensible dans l'alpinisme, est le fait que, sans raison, il exalte plus la vanité que tout autre exercice athlétique. ». Ruskin reste l'ennemi le plus virulent de l'alpinisme sportif tel que Whymper le pratique².

2. Typologie des membres, acteurs de l'épopée britannique

La majorité des futurs membres ont découvert les Alpes pour la première fois entre vingt et vingt-neuf ans, cela leur a été permis grâce à leur appartenance sociale, une bourgeoisie assez aisée, que nous avons évoqué précédemment³. Aucune femme n'est acceptée, le club est autant élitiste que viril. Si l'on dresse une moyenne d'âge générale, l'entrée à l'AC se fait à trente-deux ans. Leurs professions varient entre le droit (40% de juristes), le clergé (15%), l'enseignement (15%) et le commerce (11% sont hommes d'affaires)⁴. L'important est que leurs métiers leur permettent de se procurer du temps libre pendant la période estivale, période la plus propice aux grandes ascensions alpines (les conditions météorologiques sont idéales). Tous ces sportifs sont aussi de grands intellectuels. Ces deux composantes

¹ John RUSKIN, *Sesame and Lilies : three lectures*, London, Allen & Unwin, 1960, XXXVI-228 p.

² Le 28 juin 1865, Whymper parvint, avec le guide Christian Almer, au sommet de l'Aiguille Verte. Ruskin l'accuse alors de « grimper aux cimes comme à un mât de cocagne ».

³ Cf partie 1, chapitre 2, sous-chapitre 1.

⁴ Michel TAILLAND, « Alpine Club 1857-1914 », dans Olivier HOIBIAN (dir.), *L'invention de l'alpinisme : la montagne et l'affirmation de la bourgeoisie cultivée (1786-1914)*, Paris, Belin, 2008 (Histoire et société), p 35.

feront la force de ce club pionnier qui tirera sa notoriété des publications scientifiques (en matière de glaciologie, botanique, météorologie, minéralogie, physique,...) et ascensionnistes de ses membres.

La très célèbre gravure de Whymper représentant quelques uns des plus grands alpinistes de son temps devant l'hôtel du Mont-Rose à Zermatt offre au lecteur une belle représentation de cette époque¹. La gravure permet de distinguer trois groupes dans la vue panoramique choisie par le dessinateur : un groupe de sept à gauche et au centre, et à droite, un groupe de cinq. Les quatre hommes au premier plan au centre sont la fine fleur des alpinistes contemporains de Whymper : John Ball, premier président de l'AC ; William Matthews, qui a proposé la formation de l'AC en février 1857 avec Edward Shirley Kennedy juste derrière lui et vainqueur de grandes ascensions telles que celle du mont Viso en 1861 ; John Tyndall, scientifique émérite et vainqueur du Weisshorn en 1861 ; Alfred Wills, troisième président de l'AC, son ascension du Wetterhorn en 1854 est souvent considérée comme le début de l'âge d'or de la conquête alpine². En arrière plan, de fameux guides suisses ou chamoniards, avec tout proche une des premières femmes alpinistes, Lucy Walker³. Dans le groupe de gauche, la plupart sont des compagnons de Whymper (Reginald MacDonald, A.W Moore, compagnons de cordée, Rev. J. Robertson qui aidera à ramener les corps des accidentés du Cervin à Zermatt), et le célèbre Leslie Stephen, grand intellectuel et rédacteur d'articles pour le journal du club, tout aussi bon alpiniste. Les personnes représentées ont tous, au moins une fois, partagé une ascension. Même si Whymper n'a pas représenté que des membres de l'AC, il fait figurer les principaux acteurs de la conquête des Alpes. Voilà pourquoi les guides sont aussi présents. La reconnaissance de cette profession perce tout juste. Le récit de Whymper a le mérite de leur rendre hommage, car ils sont ceux qui conduisent tous ces Britanniques aux sommets des Alpes, ils sont les garants de leurs exploits. Cette gravure présente dans sa simplicité l'alpinisme tel qui devait l'être à cette époque, matériel rudimentaire, amitié autant que rivalité, confrontation entre *gentlemen* et

¹ Cf illustration 33. Les illustrations d'*Escalades dans les Alpes* citées dans l'étude sont répertoriées sous un numéro dans le dossier Annexes.

² L'alpiniste et historien William Coolidge définit la période de l'âge d'or de l'alpinisme de 1854 (première du Wetterhorn par Wills) à 1865 (victoire du Cervin par Whymper).

³ Présidente du Ladies' Alpine Club de 1913 à 1915, elle est la première femme à gravir le Cervin en juillet 1870.

montagnards. Un raffinement teinté de rusticité qui a tant aidé à populariser les Alpes.

3. Des motivations variées pour un « sport » complet

La diversité des motivations fait la richesse de ce sport, « *the climbing in many cases was the peg on which a thousand other exercises were hung* »¹, c'est cela qu'il convient de retenir pour les conquérants du XIX^e siècle. Même si pour la majorité d'entre eux la science meut leur démarche, la montagne représente leur « laboratoire de découvertes naturalistes »², l'évidence reste le plaisir éprouvé au cours de leurs pérégrinations alpines. Mais l'élément caractéristique de cette pratique, qui devient même un élément de définition, est la prise de risque. L'alpinisme commence là où le tourisme atteint sa limite, c'est à dire, là où la notion de danger et par conséquent les techniques mobilisées par l'homme pour le déjouer entre en jeu³.

Outre le risque, c'est l'expérience de la première fois qui compte énormément dans la conception alpine de l'époque⁴. Mummery, celui qui inaugure l'escalade de voies rocheuses de la seconde moitié du XIX^e siècle, avait cerné cette caractéristique car il considérait le vrai grimpeur comme celui qui « ne refait jamais une ascension, son but est d'escalader le sommet, et ce but atteint, son travail est ailleurs »⁵. Au delà du plaisir esthétique, il y a le désir de la performance qui compte pour beaucoup. Ce que le vrai alpiniste recherche c'est la difficulté, l'épreuve à vaincre, la lutte qu'il va livrer avec la montagne. Dans ce monde moderne, l'exploit importe. L'alpiniste seul expose sciemment sa vie en montagne, pour cette raison il appartient à une élite, distincte de la masse des touristes, et peut lui seul accéder à une notoriété. Mummery, encore, avoue qu'« en dépit des enseignements religieux, l'amour du pari est encore inhérent à notre race, et personne ne pourra trouver un enjeu plus élevé que la conservation de sa peau »⁶. Dans son récit, Whymper évoque ce même sentiment de dépassement de soi :

¹ TAILLAND, *op. cit.* p 305, cité de John Tyndall, *Hours of exercise in the Alps*, London, Longmans, 1871, 475 p.

« l'escalade dans bien des cas, n'était que le prétexte auquel venait se rattacher mille autres exercices ».

² Paul GUICHONNET, *Alpes Magazine*, n°1, septembre-octobre 1990, p 78.

³ Roger FRISON-ROCHE, Sylvain JOUTY, *Histoire de l'alpinisme*, Paris, Arthaud, 1996, p 8.

⁴ Élément qui était au XIX^e siècle (et même parfois au XX^e) encore valable puisque les montagnes commençaient tout juste à être découvertes.

⁵ Albert Frederick Mummery, *Mes Escalades dans les Alpes et le Caucase*, Paris, Éd. Lucien Laveur, 1903, p 2.

⁶ *Ibid*, p 298.

Ce qui plaît en eux [les passages délicats] au grimpeur, c'est qu'ils l'obligent à faire appel à toutes ses forces physiques, à toutes ses facultés intellectuelles et morales, c'est qu'ils lui procurent le plaisir de triompher des obstacles qu'ils opposent à sa vigueur et à son adresse.¹

L'esprit de compétition compte pour beaucoup chez ces jeunes ascensionnistes. De la même façon que l'émulation des connaissances mène vers le progrès des techniques d'ascensions, la concurrence à la course aux premières accroît le désir de vaincre la cime qui n'a jamais cédé à l'homme. C'est le cas de Whymper, qui voit son désir de conquérir le Cervin redoublé dès lors qu'il sait que son camarade anglais John Tyndall s'est fixé le même objectif. De ce point de vue, la notion de première accentue particulièrement la détermination et la volonté de réussir l'exploit que les bourgeois anglais s'appliquent à réaliser. Triompher d'une première est une métaphore de la consécration individuelle.

D'autre part, ce que l'on peut retenir des propos de ces vainqueurs des cimes c'est que la pratique de ce qui va devenir un sport à part entière est un apprentissage de l'épanouissement personnel. Par la confrontation au danger, l'individu va s'éprouver et se confronter à lui-même. Alfred Wills, troisième président de l'AC, affirme d'ailleurs que « rien dans l'histoire du sport moderne n'est plus frappant que la croissance rapide de l'intérêt pour l'alpinisme. Ce n'est pas étonnant, peu de sport et peut-être peu d'activités contribuent mieux à l'acquisition de la confiance en soi, de la patience, de la modération »². Edward Whymper évoque dans les dernières pages des *Escalades* toutes les motivations physiques et spirituelles de l'alpinisme :

Pour nous, habitués aux *grimpades* dans les montagnes, nous savons quelle supériorité donnent sur la force brutale la volonté d'atteindre un but bien déterminé et la persévérance. Nous savons que chaque pas accompli, chaque hauteur gravie ne peut l'être qu'au prix d'efforts patients et laborieux, et que le désir ne saurait remplacer l'action ; [...] ; bien des difficultés surgiront, bien des obstacles devront être tournés ou combattus ; mais pour nous, vouloir c'est pouvoir. Instruits à cette rude école, nous revenons à nos occupations journalières plus forts et mieux armés pour soutenir le combat de la vie, et pour surmonter les obstacles du chemin ; fortifiés et ranimés que nous sommes par le souvenir des tâches accomplies et des victoires remportées sur d'autres champs de bataille.

[...] Nous sommes fiers de la régénération que [les bienfaits plus sérieux qu'on peut retirer de ces exercices virils] produisent en nous ; nous nous

¹ WHYMPER, *op. cit.* p 115.

² TAILLAND, *op. cit.* p 307.

extasions sur les scènes grandioses qui se déroulent à nos yeux, sur les splendeurs [...] ; mais, ce que nous évaluons à un prix bien supérieur, c'est notre progrès comme homme, et, grâce à notre lutte incessante avec les difficultés, le développement de ces nobles qualités de notre nature, le courage, la patience et la force d'âme.¹

Ces leçons de vie, John Ruskin, pourtant ennemi de Whymper, les considérait tout autant. Pour lui, les montagnes sont faites pour la race humaine car elles en sont l'école et la cathédrale. Éducation, morale et foi. L'alpinisme est un apprentissage de la vie et de soi.

4. Une création synonyme de renouveau dans la littérature de montagne

L'alpinisme ne peut être appréhendé dans son intégralité sans évoquer le récit qui découle de ces expéditions alpines. En effet, la pratique de l'alpinisme existe aussi grâce à son discours, affirme Bernard Amy². Il est constitué à la fois de l'activité physique et de l'activité plus sociale qu'est le témoignage *a posteriori*. L'aventure humaine que représente une ascension en haute montagne, l'intensité des émotions vécues, tout cela pousse à raconter. Même si les ouvrages des membres de l'AC n'étaient pas forcément destinés à devenir de la littérature à proprement parler, ou en tout cas, n'avaient pas cette ambition là, le dynamisme d'une écriture vivante a ouvert de nouvelles perspectives littéraires. Or, il apparaît que les publications de l'AC signent, pour beaucoup, un renouveau de la littérature alpestre. La grande qualité des publications de l'AC, dont le premier volume a paru au printemps 1859 sous la direction de John Ball sous le titre *Peaks, passes and glaciers : A series of excursions by members of the Alpine club*, vient en grande partie de ce que les membres sont aussi des intellectuels, le style est donc précis et appliqué. Une publication compte environ une vingtaine d'articles dont les trois-quarts sont des comptes rendus de courses ; le reste se compose d'articles scientifiques (sur la glaciologie ou la botanique par exemple) et de conseils aux alpinistes. Le but étant de diffuser les connaissances relatives à la montagne. Les publications devinrent plus régulières en 1863 avec la création de l'*Alpine Journal*. « Il n'a jamais cessé d'être publié [...] en dépit des deux guerres mondiales et il est de loin le meilleur

¹ WHYMPER, *op. cit.* p 406.

² Bernard AMY, « Décrire ou écrire l'alpinisme ? Pour écrire un mot, montagne et littérature », *L'Alpe*, n°26, Grenoble, Glénat, Musée Dauphinois, 2005, p 75-78.

périodique de montagne au monde », voilà l'éloge qu'en fait la spécialiste Claire-Éliane Engel¹. Et parce que les approches de chacun restent plurielles et uniques, les récits oscillent parfois entre précision scientifique et vision esthétique de la montagne, rendant ainsi les publications plus riches et attrayantes au public. Ce type de littérature reste avant tout biographique, elle est le récit d'une expérience individuelle. Tous ces récits sont restitutions d'émotions, d'un effort, qui pénètrent l'alpiniste-auteur. On retrouve beaucoup de métaphores, avec une prédominance pour le lexique de la guerre et du combat, ainsi qu'un anthropomorphisme où la montagne est souvent « intentionnée » envers l'homme, ou dotée d'humanité (Almer s'écrie « Oh ! Aiguille Verte, vous êtes morte, et bien morte ! »²). Tous ces éléments sont des indices stylistiques qui expriment une confrontation. Whymper emploie souvent l'expression « attaquer » une aiguille, un sommet, etc³, voire même « donner l'assaut ». L'exemple le plus pertinent reste le sentiment victorieux de Whymper au sommet du Cervin, « le monde était à nos pieds, l'invincible Cervin était conquis ! »⁴. L'alpiniste parle comme un empereur ayant assujéti une partie du monde.

Dans ces premières années de publications de littérature alpine se côtoient trois tendances, un alpinisme littéraire, propre à Stephen, où chaque affirmation est très réfléchi et rationaliste, des récits plus scientifiques avec Forbes et Tyndall, et enfin une littérature d'aventure humaine avec Whymper. On peut éventuellement rajouter une écriture plus esthétique avec Ruskin, mais il ne pratiquait pas d'activité en montagne, ses réflexions n'étaient donc pas inspirées par l'expérience de l'ascension, et le contact proche avec les hautes cimes⁵. Une rupture survient avec cette nouvelle littérature, la montagne n'est plus relayée au second plan, bien au contraire, elle infuse tout le récit, le construit, détermine le protagoniste dans ses actes, ses pensées et son existence. Sans sa rencontre avec les Alpes, l'existence de Whymper aurait sûrement été tout autre. À partir de 1860, toute sa vie devient régie par le milieu alpin (activité sportive, dessin et gravure, écriture, voyage, amis, etc.). Ainsi, *Escalades dans les Alpes* est avant tout le récit de l'évolution et de la maturation de cet homme au contact de la nature.

¹ Claire-Éliane ENGEL, *A history of mountaineering in the Alps*, London, Allen & Unwin, 1990, p 120.

² WHYMPER, *op cit.* p 357.

³ *Ibid.* p 54, 167, 287, 355, et *passim*.

⁴ *Ibid.* p 388.

⁵ Claire-Éliane ENGEL, *La Littérature alpestre en France et en Angleterre aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Montmélian, La Fontaine de Siloé, 2009, p 308.

CHAPITRE 4. L'ESSOR DU TOURISME EN EUROPE, L'INFLUENCE ANGLAISE

Cet élan touristique, les Britanniques en donnèrent l'impulsion. Par effet de concurrence entre les puissances européennes, chacun voulut en faire autant que son voisin. L'AC est un bon exemple de l'expansion du modèle britannique. À partir de 1857, les créations de ce genre vont se multiplier, en fonction des conditions sociales et politiques du pays. En 1862, en Autriche, en 1863, en Suisse et en Italie, en 1869, en Allemagne et enfin en France en 1874. L'adoption de la même appellation de « club » montre à quel point le British Alpine Club est pris pour modèle. En parallèle, le développement du réseau ferroviaire entraîne la création d'un nouveau genre littéraire qu'est le guide touristique. Ces guides sont liés à l'ouvrage qui nous intéresse de part le traducteur, Adolphe Joanne, et les commentaires socio-culturels sur les régions alpines évoqués *passim* dans l'œuvre de Whympfer.

1. La naissance du guide touristique

Dans ce domaine là encore, les Français ont pris exemple sur les Anglais. À l'occasion de l'exposition universelle de 1851 qui s'est tenue à Londres, Louis Hachette retient l'idée de diffusion de William Henry Smith qui se résume à un système de bibliothèques de gare (la première librairie fut installée en 1848 à Euston Station à Londres, on y trouvait aussi bien des livres, que des revues et des journaux¹). Revenu en France, Louis Hachette, initialement éditeur devient aussi diffuseur de librairie général et crée dans cette optique la « bibliothèque des chemins de fer ». Cette nouvelle collection est destinée à être utilisée par un large public empruntant le nouveau moyen de transport qu'est le chemin de fer. Ces guides se vendaient dans les gares et ainsi, Hachette obtenait le monopole de la vente d'imprimés dans les gares à une époque où le tourisme ferroviaire était en pleine explosion². En octobre 1855, Louis Hachette engage le directeur de la collection des guides, le journaliste Adolphe Joanne. Également écrivain et

¹ Alberto MANGUEL, *Une histoire de la lecture*, Arles, Actes Sud, 1998, (Collection Babel), p 211-212.

² Aujourd'hui, les boutiques Relay présentes dans les gares de France découlent directement de cette création.

géographe, il a publié en 1841 chez Paulin un guide sur la Suisse. Puisque les « monts affreux » ne le sont plus et que les montagnes sont désormais à la mode, les guides naissent souvent des montagnes, de Suisse et du Jura notamment. Les Guides Ebel et Murray (1939) ont déjà traité de ces lieux, Adolphe Joanne qui les a rencontré, veut combler ce manque en France. C'est pour cette raison qu'il publie son *Itinéraire descriptif et historique de la Suisse, du Jura, de Baden-Baden et de la Forêt Noire*¹ qui initie tous ces guides à venir sur la France, l'Europe et l'Orient. Le succès sera massif et fulgurant. Les guides-Joanne ont pour objectifs d'instruire et de séduire, tout en proposant une géographie touristique des régions françaises. Des sous-collections se sont développées à mesure du succès croissant que rencontrent ces nouvelles publications. Avec les guides Diamant, lancés en 1867, le guide devient encore plus accessible et pratique puisque c'est une collection plus maniable en format poche. Tous ces guides sont très appréciés de l'élite de voyageurs, écrivains qui font plaisir les montagnes avec leurs impressions de voyages. Tous ces imprimés participent à l'élan touristique et *fashionable* vers les Alpes².

D'ailleurs, on commence à trouver dès les premiers guides de Murray et Ebel, des rubriques de conseils aux amateurs de courses en montagne. La demande en terme de tourisme alpin se développe intensément, et ne fera que s'accroître avec les débuts de l'alpinisme sans guide à partir de 1870. Conseils vestimentaires, propositions de budget pour un séjour, coûts des auberges, valeurs de prudence en montagne, etc, vont gagner du terrain dans les guides de régions montagneuses (Alpes françaises et suisses, Pyrénées). Ainsi, alors qu'elles étaient totalement inconnues à la majorité des français et européens, les Alpes deviennent désormais une destination incontournable, et les villages, des stations très fréquentées, pour la pratique de sports estivaux et hivernaux. Le développement du tourisme de montagne est étroitement lié à la conquête des Alpes car il en est une cause directe et concomitante. D'ailleurs, Edward Whymper, profitant de cette nouvelle démocratisation des vallées et villages alpins, écrira en 1896 et 1897, deux guides sur des stations encore très à la mode aujourd'hui, et au centre des préoccupations

¹ Adolphe JOANNE, *Itinéraire descriptif et historique de la Suisse, du Jura, de Baden-Baden et de la Forêt Noire*, Paris, Paulin, 1841, 635 p.

² Daniel NORDMAN, « Les guides-Joanne » dans Pierre NORA (dir.), *Les lieux de mémoire, II. La Nation**, Paris, Gallimard, 2011, (Collection Bibliothèques des histoires).

alpines¹, Chamonix et Zermatt². Évidemment, il est l'auteur le plus avisé pour procurer des conseils et avis concernant les expéditions en montagne. Dans son guide de Chamonix, il dresse un bref historique de l'évolution du village, liée à celle des expéditions au mont Blanc et alentours, avant de proposer différentes excursions en montagne. Cela sans omettre le chapitre « des accidents », qui renvoie implicitement aux dangers à prendre en compte et aux écueils à éviter. Notons également qu'un chapitre est consacré à l'ascension au mont Blanc, ce qui amène à confirmer qu'à la fin du XIX^e siècle cette course était devenue tout à fait praticable pour quiconque accompagné d'un guide³.

2. Adolphe Joanne et le Club Alpin Français

Adolphe Joanne était l'un des rares étrangers à faire partie des membres honoraires acceptés à l'AC, avant la création du CAF en 1874. On peut supposer que c'est dans ce cadre qu'il a rencontré Edward Whymper. Adolphe Joanne, outre ses activités journalistiques et géographiques, a traduit grand nombre d'ouvrages anglais. On lui doit, entre autres, celles des *Contes de Noël* de Charles Dickens en 1848, et de *La Case de l'Oncle Tom* (en collaboration avec Émile Forgues) en 1853.

Il est un des hommes de lettres à l'origine de la création du CAF, dernier né des clubs alpins européens. Les conditions politiques de la France ont repoussé la fondation du club ; le projet a été mis en place en 1870 mais décalé à cause de la Commune de Paris et de la défaite à Sedan. Elle est l'initiative d'un groupe de la bonne société composée en plus de Joanne, d'Édouard de Billy, ingénieur en chef des Mines, d'Ernest Cézanne, député des Hautes-Alpes, et d'Abel Lemercier, futur conservateur des Hypothèses de Paris. C'est sûrement le contexte de patriotisme exacerbé qui a conduit à la naissance du club à la fin de la guerre. La création de ce genre de regroupement social se fait presque toujours dans un souci de relèvement moral à la suite d'une crise étatique. Cette association, aux ambitions plus populaires que l'AC, « ne peut pas être inutile à [notre] patrie [...] et

¹ Chamonix est au pied du massif du Mont-Blanc et donc le point de départ de nombreuses courses d'alpinisme ; tandis que Zermatt, au cœur du massif du Mont-Rose, Whymper nous le prouve suffisamment dans les *Escalades*, est le départ classique pour faire l'ascension du Cervin, et également celui de la Haute Route, itinéraire reliant le village à Chamonix. Ces deux stations sont des lieux forts de l'alpinisme, de part les sommets mythiques qui les dominent.

² *A Guide to Chamonix and the range of Mont-Blanc*, London, Murray, 1896, 234 p.
A Guide to the valley of Zermatt and the Matterhorn, London, Murray, 1897, 270 p.

³ Whymper mentionne les différents tarifs en appendice.

contribuera sans doute à préparer et à honorer son avenir »¹. Rajoutons à cela un objectif plus éducatif, que le deuxième président Édouard Cézanne explicite comme la volonté de « faire connaître la montagne, arracher les jeunes à l'énervante oisiveté des villes, les initier au culte du beau et de la liberté, à l'amour du sacré, du sol natal,... »². Plus que l'AC donc, le CAF a des aspirations pour la jeunesse. Et contrairement à lui, l'association française a plus une utilité publique et n'a aucune exigence élitiste. Les préoccupations d'Adolphe Joanne recourent donc celles d'Edward Whymper malgré la divergence culturelle, à une époque où l'alpinisme devient déjà un moyen de s'évader de l'étourdissement des villes et un garant d'une bonne santé physique et morale. Plus que cela, la montagne crée des liens, des partenariats intellectuels. Adolphe Joanne partageait les mêmes ambitions que Whymper, la participation à l'édification d'une société à vocation sportive, intellectuelle et scientifique, à l'élaboration d'une documentation touristique et enfin à la diffusion d'une littérature alpestre en plein essor. Dans la mouvance de tous ces phénomènes d'explorations montagnardes et stylistiques, Edward Whymper inscrira son premier récit, à la fois dans la continuité des publications alpines britanniques, mais aussi en rupture de ces simples comptes-rendus.

Avant tout, l'œuvre de Whymper préserve et transmet les valeurs de sa société. *Escalades dans les Alpes* est le témoignage d'un apprentissage de la vie, mais aussi un hymne à la persévérance, la volonté et la curiosité. Ce livre se fait porteur de l'identité de l'homme et alpiniste qu'a été Whymper, et à travers lui, d'une génération d'intellectuels et de scientifiques qui ont repoussé les frontières de l'inaccessible et permis aux hommes d'atteindre à une beauté du monde, à la sacralité des hauteurs, aux confins de soi.

¹ Philippe BONHÈME, « L'alpinisme au service de la nation, le Club Alpin Français », *Alpes Magazine*, n°74, mars-avril 2002, p 66-73.

² *Idem.*

PARTIE 2

ÉSCALADES DANS LES ALPES : **UNE ŒUVRE SINGULIÈRE ET PLURIELLE**

CHAPITRE 1. EDWARD WHYMPER : GRAVEUR, ALPINISTE, ÉCRIVAIN, EXPLORATEUR

Je descendais du Théodule¹ et [...] je vis monter lentement vers moi un vieil homme, grand et à fière allure, le visage tanné, rasé de près, l'œil clair et des cheveux blancs. Son visage donnait l'impression d'une volonté d'acier ; son corps droit comme un i, malgré son âge, était plein de vigueur ; son pas, long et régulier, témoignait de ses longues années en montagne. En le croisant, j'ôtai mon chapeau pour la saluer comme c'est la coutume polie entre montagnards. Mon guide me murmura : « Savez-vous de qui il s'agit ? » Je répondis que non. « Monsieur Whymper ! » Il s'était arrêté et regardait le Cervin, dont la vue était à cet endroit, d'une imposante beauté.

Je ne saurais décrire à quel point je fus impressionné par cette rencontre à cet endroit. Ce n'était pas un homme que j'avais vu, mais l'image idéale du parfait montagnard, que moi et bien d'autres, avons souvent rêvée d'imiter. Ils étaient là, Whymper et le Cervin, ces deux grands rivaux, et leur vue en présence l'un de l'autre faisait prendre conscience de la supériorité du petit conquérant sur le géant conquis. Il était revenu trente ans après pour revoir une fois encore la montagne qui l'avait rendu célèbre.²

Guido Rey³

1. Une jeunesse terne dans l'atelier paternel

D'une famille d'origine hollandaise, Edward Whymper est le deuxième enfant d'une fratrie de onze. Il se développa assez tôt une tendance artistique dans cette famille. Déjà le père d'Edward s'était tourné vers la peinture et la gravure sur bois. Josiah Wood Whymper fut un artiste reconnu de son époque, notamment dans le cadre de son atelier pour l'illustration de livre, et membre de la Société Royale des Peintres-aquarellistes⁴. La naissance d'Edward Whymper le 27 avril 1840, coïncide avec la nouvelle ère de prospérité. Fleurissaient alors de nombreux exploits accomplis par des hommes aventureux dans des contrées encore peu connues, qui ont sûrement donnés à rêver à l'enfant. Edward est assez solitaire, mais très curieux et observateur, il développe très tôt une grande sensibilité à la nature. À

¹ Le col du Saint-Théodule se situe au Sud-Est du Cervin, il relie le Valtournenche, dans la vallée d'Aoste, à la vallée de Zermatt.

² Peter BERG, *Whymper photographe, conférences à la lanterne magique*, Paris, Éditions du Mont-Blanc, 2012, p 159.

Cf annexe 1, portrait de Whymper à 65 ans.

³ Alpiniste italien (1861-1935), considéré comme le photographe et poète du Cervin, il publie *Il monte Cervino* en 1904.

⁴ Institution britannique fondée en 1804.

l'école, il est appliqué et bon élève, et montre un vif intérêt pour les sciences, davantage que pour les classiques. Le métier de son père ne l'attire guère, mais à 14 ans, il n'a pas le choix, ses parents le retirent de l'école et il devient apprenti dans l'atelier paternel. Au début de l'année suivante, le 27 janvier 1855, il commence un journal dans lequel il écrit quotidiennement jusqu'en 1859. Dans ces cahiers, il ne s'étend que très peu sur ses états d'âme mais relate souvent l'actualité de son pays, la guerre de Crimée ou bien la guerre aux Indes. On retient son ferme ennui à la besogne quotidienne à l'atelier de gravure, son leitmotiv se répète au fil des pages « rien de nouveau », précédé quelques fois de « gravé du bois »¹. Déjà dans ces lignes, il adopte un style assez sec, les phrases sont courtes, les termes, simples. La plupart des comptes-rendus d'une journée n'excèdent pas cinq ou six lignes. Les nouvelles concernent l'actualité politique, le temps très sommairement et les quelques sorties en famille. Sa sévérité et son austérité suintent aux travers des lignes, par exemple : « 25 décembre [1855], Noël. J'appelle cette fête la journée des grandes bâfrées, car on se lève tard et il ne se passe guère d'heure sans que l'on ne mange quelque chose. Temps couvert ; rien de nouveau. »² Ou encore : « 3 février [1856]. Au culte de Maze Pond ce matin et ce soir. Sermons très quelconques de M. Jones de Newport. Froid. Rien de nouveau. »³ À mesure que le temps passe, le jeune Whymper s'intéresse à la photographie (il se rend à des expositions et à la quatrième exposition universelle de photographie à Londres en 1857), s'éveille à l'art de son époque (il commente Turner, la restauration de l'abbaye de Westminster), se met au dessin, travail nécessaire dans le cadre de son apprentissage qui demeure laborieux comme en témoigne ces extraits : « 22 septembre [1857]. Gravé des bois. Dessiné des graphiques, etc. Des graphiques ! Quelle besogne abrutissante ! [...] » ; « 24 septembre [1857]. Gravé des bois, dessiné des graphiques, etc., etc. Toujours le sempiternel ressassage de la même besogne écœurante, jour après jour, chaque journée semblable à celle qui l'a précédée. »⁴ Son intelligence reste étonnante pour un garçon de son âge, il analyse les événements politiques de son temps avec une grande lucidité. C'est sûrement cette acuité particulière à son environnement social qui est une conséquence

¹ La biographie faite par Franck S. Smythe, traduite et adaptée en français par Louis Seylaz en 1944 aux Editions Novos à Lausanne, sous le titre *Edward Whymper, le vainqueur du Cervin*, rapporte le contenu de ces cahiers à partir de la page 17.

² SMYTHE, *op cit.* p 24.

³ *Ibid.* p 26.

⁴ *Ibid.* p 49.

possible de cette solitude, sa maturité l'isole. Son ambition est aussi grande que l'est la morosité de sa jeunesse, il se voit avocat ou ministre, en tout cas, grand graveur, le meilleur. Edward Whymper veut que l'on se souvienne de son nom, il aspire à marquer son époque. Il y parviendra d'une manière dont il ne se doute encore pas à son jeune âge. Le 27 avril 1855, pour l'anniversaire de ces quinze ans, il prend une résolution tout à fait symptomatique de son aspiration à une gloire : « Ai pris la résolution de me lever plus tôt, car c'est un des meilleurs moyens de parvenir au succès. »¹ Le garçon que l'on découvre en lisant ces cahiers fait preuve d'une grande maîtrise de soi. Il ne laisse jamais transparaître ses émotions, et ne paraît même pas en éprouver ! Son côté introverti et solitaire a donc développé chez lui un égoïsme, qui a lui-même engendré une méfiance d'autrui. Edward Whymper n'aura pas beaucoup d'amis. Sa rencontre avec la montagne en 1860 va lui apporter le défi et l'accomplissement qu'il attend, et l'amitié du compagnonnage en cordée.

2. 1860 : le coup de foudre pour les Alpes

Il est difficile de savoir si Whymper s'intéressait à l'alpinisme en ce temps-là, mais il ne fait aucun doute qu'il était attiré par les expéditions, particulièrement dans les régions arctiques. Il est probable, au vu de sa curiosité et de son intérêt pour l'actualité, qu'il ait entendu parlé de John D. Forbes, parmi les premiers Anglais à parcourir les Alpes savoisiennes pour ses recherches sur la nature de ce milieu, expéditions qu'il rapporte dans son livre publié en 1843, *Travels through the Alps of Savoy* ; ou bien d'Alfred Wills, dont la cordée parvint en 1854 au sommet du Weisshorn².

Quant à Whymper, c'est son talent artistique qui va lui donner l'occasion de côtoyer les Alpes. William Longman, de la maison d'édition londonienne bien connue outre Manche, avait repéré le jeune garçon pour ses dessins, et particulièrement ses aquarelles. En 1860, il a besoin d'une série d'illustrations du Dauphiné, région alors très peu connue, pour la publication de *Peaks, passes and glaciers* de l'Alpine Club.

¹ SMYTHE, *op cit.* p 19.

² Cette ascension est souvent choisie pour inaugurer le début de l'âge d'or de l'alpinisme, car elle marque officiellement le début de la folie des « premières » qui va gagner cette partie des Alpes.

Le 23 juillet 1860, alors âgé de vingt ans, Edward Whymper quitte l'Angleterre vers la Suisse, première traversée d'une longue série à venir. C'est d'ailleurs par cette assertion que commence son récit des *Escalades dans les Alpes*. En fronton du chapitre, une vue de Beachy Head¹, prise du bateau en partance pour la France. Cette vision est l'occasion pour l'auteur d'évoquer son seul souvenir de « grimpette » avec son frère, témoignant dès les premières lignes du manque de pratique de Whymper à cet exercice risqué. Cette anecdote sert de repoussoir au grand alpiniste qu'il sera devenu à la fin du livre, elle met ainsi en perspective son parcours. Le premier chapitre des *Escalades* résume ce premier tour des Alpes qu'effectue Whymper durant cet été de 1860 (il rentre en Angleterre le 14 septembre). Même s'il n'écrit pas ses ressentis (son style est aussi concis que dans ses cahiers, nous y reviendrons), la conclusion de cette première expédition est claire, le voyage lui « inspira cette passion des grandes ascensions dont les chapitres suivants contiendront les développements et les résultats. »². Autant que les voyages dans les Alpes, les *Escalades* s'annoncent être initiatiques.

Les premières impressions des Alpes sont sensibles, il note la lumière, les échos, les cors et les avalanches. Sa grande qualité d'observation devient évidente à la lecture. Tout passe sous son œil, il évoque les mœurs et coutumes des vallées alpines et de leurs habitants, et ce jusqu'aux derniers chapitres, tout en s'intéressant aussi à l'évolution des glaciers. Sa curiosité et son esprit scientifique ne tardent pas à poindre à l'évocation de ses promenades. D'autre part, il perçoit déjà la dualité des montagnes, à la fois charmes et dangers, et en fait part dès le début au lecteur. Cette ambivalence propre au milieu sauvage ne cessera d'être mise en balancement dans le récit, alternant beauté et péril. Périls dont l'auteur fera vite les frais, même dans le cas d'une petite « balade » sur glacier, lors de sa mésaventure au Gœrner³.

Six semaines durant lesquelles il parcourt les Alpes, de Zermatt d'où il découvre pour la première fois le Cervin, qui ne le subjugué pas plus qu'une autre

¹ Cf illustration 3.

S'élevant à 162 mètres au dessus de la mer, Beachy Head est le plus haut promontoire de craie de la Grande-Bretagne, il se situe sur la côte sud de l'Angleterre.

« Kent & Sussex », *Encyclopædia Universalis* [en ligne] (consulté en juin 2013 sur <<http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/kent-et-sussex/>>)

² WHYMPER, *op. cit.* p 14.

³ *Ibid.* p 6-7.

sommité¹ « Grandiose, certes elle l'est, mais je ne puis pas dire qu'elle soit belle »² ; à Berne, Martigny, le Grand Saint-Bernard, Valtournenche, Chamonix, Chambéry, Modane (il s'attarde à visiter les travaux du chemin de fer du Mont-Cenis³), le Queyras, Mont-Dauphin, Briançon et enfin Grenoble, d'où il prendra le train vers Paris, puis Brighton. Son journal mentionne qu'il se lève très tôt pour dessiner et qu'il parcourt de grandes distances à pieds, Whymper est réputé être un excellent marcheur ! Le récit de ses premières escapades dans les Alpes montre ses premiers pas sur les différents terrains de montagne. Le rythme rapide de la narration et la juxtaposition des étapes sans détails reflètent l'énergie du jeune homme. Notons tout de même que l'emploi du terme « indigène »⁴ permet de préciser le contexte, il est un jeune *gentleman* anglais, et offre sa vision victorienne des habitants alpins.

Pour ce premier voyage, Whymper adopte un rôle plutôt journalistique ; son trajet ressemble à celui d'un reporter qui doit visiter le plus d'endroits possibles afin de satisfaire à la demande qui lui a été faite. Longman sera admiratif du travail accompli et lui commandera d'autres dessins. Quant à Whymper, sa rencontre avec Jean Reynaud à Vallouise le pousse à revenir l'été suivant pour tenter l'ascension du mont Pelvoux, encore vierge. Celle-ci marquera le début de sa carrière alpine.

3. 1861-1865 : l'obsession du Cervin

La vocation d'alpiniste naît cet été là⁵. Cette même année, il deviendra membre de l'Alpine Club (ce qui est assez rare pour un homme aussi jeune et sans expérience) dont il sera vice-président de 1872 à 1874. Même s'il découvre le Cervin lors de son premier voyage dans les Alpes, c'est en 1861 qu'il date le début de son attirance envers la cime. Ce sentiment ne provient pas de son « architecture », mais bien de son inaccessibilité. Le chapitre IV⁶ commence de la sorte : « Parmi les sommets des Alpes, qu'aucun pied humain n'avait encore foulés, deux surtout excitaient mon admiration. » La principale cause de cette admiration

¹ La description du Cervin dans les *Escalades* est différée, art d'écrivain pour ménager son lecteur ?

² SMYTHE, *op. cit.* p 79.

³ Cf chapitre III des *Escalades*.

⁴ WHYMPER, *op. cit.* p 10 et 44.

⁵ Cf annexe 2, portrait de Whymper en 1861.

⁶ *Ibid.* p 75.

est évoquée, la virginité. Pour le jeune alpiniste, le défi est double : faire l'ascension d'une montagne de plus de 4 000 mètres « que la tradition déclarait inaccessible »¹ et qui de surcroît n'a encore été vaincu par personne. Ces rêves de grandeur se posent sur cette montagne mythique encore voilée.

Vu de Zermatt, le Cervin est massif, tel une pyramide ou un pain de sucre dressé. De ce point de vue là il paraît très dur de l'escalader. Or, du versant italien, le Cervin n'est plus la cime si impressionnante que l'on contemple de Zermatt. L'opinion générale voulait donc que le départ se fasse du Breuil du côté de la Valtournenche, en Italie. Or, en montagne, comme le réalisera Whymper, seules la confrontation physique à la montagne et les erreurs faites sur le terrain permettent de correctement l'appréhender afin de repérer les voies praticables. Ainsi, même si quelques uns ne partageaient pas cette opinion (en 1860, trois frères, Alfred, Charles et Sandback Parker, partirent de Zermatt et montèrent jusqu'à 3 750 mètres – le sommet culmine à 4 487 mètres – avant d'arrêter à causes des conditions météorologiques²), la grande majorité des tentatives partirent du Breuil, et furent conduites en quasi totalité par le guide italien Jean-Antoine Carrel³. Il figure parmi les seuls, en tout cas il est le seul guide, à ne pas considérer le Cervin comme étant inaccessible et à souhaiter vivement que son ascension soit faite par des Italiens du côté italien, fierté patriotique oblige. Avec Whymper, son grand rival (il n'y a aucune animosité entre eux, mais Whymper reste un étranger sur sa montagne), il s'acharne à gravir ce sommet avec toutes ses forces physiques et mentales sans jamais donner foi à la croyance « d'inviolabilité » qui auréole le Cervin.

C'est en mentionnant cette montagne que Whymper évoque le plus les croyances des habitants. Cette « citadelle », cette « muraille »⁴ donnait une « apparence invincible »⁵. Tantôt anthropomorphisé, tantôt lieu de superstition, le Cervin est la montagne mythique. Et elle le reste aujourd'hui. Sa structure impressionne, il est isolé sur un glacier et les sommets les plus proches, comme la Dent d'Hérens, ne lui sont pas accolés, ainsi, elle se découpe aisément sur le paysage. Théophile Gautier résume cette formidable vision : « [Le Cervin] s'élance

¹ WHYMPER, *op. cit.* p 75.

² *Ibid.* p 82.

³ Cf illustration 13.

⁴ *Idem.*

⁵ *Ibid.* p 77. Cf illustration 15.

d'un seul jet vers le ciel sans se rattacher à la terre par cette suite d'ondulations dont les courbes empêchent d'apprécier la vraie altitude des montagnes. »¹ Plus qu'un mythe, il est aussi devenu un symbole, le symbole de la montagne (bien qu'il ne soit pas un des plus hauts sommets). Car le Cervin ressemble à une montagne ; comme le souligne Gautier il n'est pas un simple amas haut, il est l'image culturelle et humaine de la montagne. Sa popularité est telle que son image est utilisée par de nombreuses marques².

Lors de la descente du Cervin du 14 juillet 1865 survient le phénomène atmosphérique représenté sur la gravure qui suit la page de titre³. Le ciel nuageux occupe les trois-quarts de l'espace ; au premier plan, en bas, la pente rocheuse figure l'arête, trois hommes y sont représentés, Whymper et les Taugwalder père et fils, seuls survivants de la catastrophe. Leurs corps expriment la stupéfaction, celui de droite porte la main à son chapeau ne croyant pas à ce qu'il voit, un autre lève la main. Tous semblent terrassés par ce spectre. Une toute-puissance céleste émane de la gravure et l'on devine sans difficulté que le dessinateur a surévalu l'apparition naturelle. Quoiqu'il en soit, l'estampe rend « la terreur superstitieuse » des grimpeurs qui « attribuèrent une relation surnaturelle avec l'accident » à ce phénomène⁴. Du temps de Whymper, c'était encore un imaginaire superstitieux qui l'emportait, il y plaçait des esprits malfaisants, ou une cité en ruine habitée par des êtres surnaturels⁵. Le Cervin n'a pas perdu de son aura, ce dernier s'est simplement déplacé : avec la tragédie de la première ascension et la délicatesse de ses voies, les pentes du Cervin sont le lieu où tout alpiniste s'éprouve à travers sa pratique. Il demeure lieu de croyance.

Avant de parvenir au sommet, Whymper réalisa sept tentatives d'ascension. Dont six côté Breuil. Pour sa première, le 18 et 19 juillet 1861, il est accompagné d'un guide l'Oberland. L'année suivante sera la plus prolifique sur les pentes du Cervin, entre le 7 et le 28 juillet, il fit cinq tentatives, dont une qu'il réalisa seul et qui lui valut un retour blessé dans la vallée. Le récit des ces deux jours passés en solitaire est raconté en une vingtaine de pages, incluant une digression sur la

¹ Théophile GAUTIER, *Les vacances du lundi : tableaux de montagne*, Seyssel, Champ vallon, 1994, p 152.

² La silhouette du Cervin est présente sur les emballages de Toblerone, les boîtes de crayons Caran d'Ache,... Elle a même été repris par Paramount pour son logo étoilé.

³ Cf illustration 1.

⁴ WHYMPER, *op cit.* p 399. Dans l'appendice, Whymper écrit une note relative à ce phénomène, il s'agirait vraisemblablement d'un arc de brouillard, large et blanchâtre.

⁵ *Ibid.* p 77.

typologie des dangers en montagne et leurs causes¹. Plus qu'une tentative au Cervin, le lecteur ressent plutôt un apprivoisement de l'homme et de la montagne. Whympers s'attarde à la contemplation du paysage, des fleurs. Son ascension en solitaire (probablement une des premières en ce genre) l'incite à développer du matériel lui permettant de monter avec aisance des passages nécessitant une aide tiers². Son esprit scientifique œuvre largement dans ce genre d'innovation, essentielle à une époque où le matériel est plus que rudimentaire. Précédemment déjà, il était à l'initiative de la « couverture-sac » et de la tente de bivouac³.

Le récit de sa chute⁴ est peut-être l'un des moments du livre où le sens dramatique de l'auteur s'est le plus exalté. Cela se ressent également dans la gravure⁵ légendée par un lapidaire « je glissai et je tombai », laissant présager du pire. L'exécution de ce dessin est en effet spectaculaire, tout autant que la chute qu'il illustre. L'arrière plan montagneux rend compte de l'altitude assez élevée de l'endroit de la chute. Les trois pentes de neiges nervurées, très serrées, accentuent la verticalité et le degré de gel de la neige, idée renforcée par l'absence de traces de pas, à moins que ce ne soit une omission du dessinateur ? Les roches éparses qui affleurent la pente sont synonymes de dangers et leurs ombres semblent menacer directement l'homme qui, ayant perdu l'équilibre, comme l'évoque le bâton et le chapeau, tombe à la renverse, directement aspiré par le vide. Une issue fatale ne semble pas pouvoir être évitée, et pourtant, malgré quelques blessures, Whympers parvient à se remettre sur ses pieds quelques jours plus tard.

À l'issue de cet été 1862, Whympers donne son matériel (cordes, tente et ustensiles) à M. Favre (en charge de l'auberge du Breuil) pour le mettre à la disposition des touristes tentés par l'ascension, plus par ironie, avoue-t-il, que par générosité. S'avouerait-il vaincu par l'insuccès si près du but de Tyndall en cette fin d'été ? Sans doute pas puisqu'il y revient l'année suivante, au printemps 1863, ayant appris les raisons de cet échec et compris que « le cas n'était pas aussi désespéré »⁶. Après un tour du Cervin en compagnie de Carrel, ils tentent une nouvelle fois « leur ascension » le 10 août 1863. En vain. Le 11, il redescend dans la vallée « vaincu et désolé ; mais, comme le joueur qui perd à chaque coup et qui

¹ WHYMPER, *op cit.* p 107 à 126.

² *Ibid.* p 112-113.

³ Cf illustration 10.

⁴ *Ibid.* p 124-125.

⁵ Cf illustration 19.

⁶ *Ibid.* p 142.

n'en est que plus ardent à tenter la fortune pour tâcher de faire tourner la chance en sa faveur, [il] retournai[t] à Londres tout prêt à rêver de nouvelles combinaisons et à former de nouveaux plans. »¹

En 1864, il concentre sa « campagne » dans le massif des Écrins où il connaît beaucoup de succès en compagnie du très estimé guide chamoniard Michel Croz. Jamais il ne tente « la grande ascension qu'[il] avait un si vif désir d'accomplir », mais pour autant ne s'avoue pas vaincu : « Tant que ce désir ne serait pas réalisé, ma satisfaction ne pouvait être entière. »² En 1865, il se tourne à nouveau vers le Cervin, dont il fait pour la première fois une tentative par le versant sud-est. Une avalanche de pierre et de glace sonne la retraite. Malgré tout, Whymper continue sa campagne du côté du massif du Mont-Blanc avant l'ascension tragique du 14 juillet.

Le Cervin agit comme un aimant sur Whymper, il est une addiction où plutôt une quête. Plus il échoue, plus l'attraction et la soif de vaincre se fait grande. Whymper durant ces quatre années de tentatives³, grandit de cette épreuve, s'épanouit avec elle. Le Cervin exalte son physique et son intellectualité au travers des réflexions géologiques (il décide d'une nouvelle voie en 1865 avec une observation plus fine et poussée du versant suisse de la montagne⁴), et météorologiques (il donne son point de vue sur les rapides changements climatiques qui caractérise le Cervin⁵). Obsédé, tout son être était tourné vers lui. Pour preuve, une fois le sommet vaincu, son désir d'ascension ne se fait plus sentir, il n'avait plus rien à souhaiter dans les Alpes.

4. 1864-1865 : une « boulimie de premières »⁶

Sa première « première » est l'ascension du mont Pelvoux en 1861. L'année suivante, nous l'avons vu, il la passe au Cervin. En 1863, sa saison est trop courte pour lui permettre de tenter le Cervin et de se rendre ailleurs. Ce n'est donc qu'en 1864, que Whymper se détourne un temps du Cervin pour faire l'ascension de sommets encore vierges du Dauphiné. C'est ainsi que le 20 juin, Whymper, ses

¹ WHYMPER, *op cit.* p 188.

² *Ibid.* p 288.

³ Cf illustration 14.

⁴ WHYMPER, *op cit.* p 313 à 320.

⁵ *Ibid.* p 186 à 188.

⁶ Philippe BONHÈME, « Whymper, le solitaire », *Alpes Magazine*, n°16, juillet-août 1992, p 12-19.

amis Horace Walker et Adolphus W. Moore, et les guides Croz et Almer (le premier de Chamonix, le second de l'Oberland en Suisse, tous deux réputés comme étant parmi les meilleurs¹) se dirigent progressivement vers le brèche de la Meije² qu'il passe pour la première fois. La cordée se tourne ensuite vers le la Pointe des Écrins³.

La redescente de cette course est le moment des *Escalades* au cours duquel Whymper et son guide Croz partagent une relation qui devient plus amicale, et ne se borne plus seulement au rapport guide/client. La gravure⁴ qui illustre la soirée qu'ils passent ensemble à bivouaquer est la seule de l'ouvrage représentant un moment de rapport humain et d'échange. De petit format, on y voit Whymper tourné de trois-quarts et Croz nous tournant le dos. Leurs mains ouvertes figurent une conversation animée, le feu évoque la douceur de la chaleur (autant physique qu'humaine) et le repos. Ce qui ne fait aucun doute à la lecture des *Escalades* c'est le profond respect qu'inspirait Croz à Whymper⁵. De toutes les personnes rencontrées pendant ces cinq années, il est celui qui le marquera le plus et qui sera son plus fidèle compagnon de cordée. Le jeune Whymper sait sa chance d'être accompagné par un guide tel que Croz, « de tels hommes ne sont pas communs, et, quand on les rencontre, on les apprécie à leur juste valeur. »⁶ Les compagnons continuent leur route vers le massif du Mont-Blanc, où ils réalisent en quelques jours (du 7 au 10 juillet) l'ascension du mont Dolent, de l'aiguille de Trélatête et de l'aiguille d'Argentière, avant de continuer vers Zermatt en ouvrant la route par le col de Moming.

En 1865, dans l'intervalle d'une tentative au Cervin à la fin juin, Whymper réalisa un programme tout en réussite. Cette année-là, son souhait d'indépendance en montagne l'attire dans les Alpes : « Je voulais parcourir divers endroits où je prendrais seul la responsabilité de la direction, car il m'importait de savoir s'il m'était permis de compter sur mon propre jugement pour choisir la meilleure route à suivre dans les montagnes. »⁷ Il avoue l'ambition de son programme

¹ Cf illustrations 24 et 37.

² La Meije, 3987 m, est une aiguille mythique qui domine le village de La Grave (bassin de l'Oisans), peu avant le col du Lautaret sur la route reliant Grenoble à Briançon.

³ Ou Barre des Écrins, 4 102 m. Ce sommet est le point culminant du Massif des Écrins dans les Hautes-Alpes.

⁴ Cf illustration 26.

⁵ Cf annexe 3, dédicace de Whymper en hommage à Michel Croz.

⁶ WHYMPER, *op cit.* p 181.

⁷ *Ibid.* p 288.

d'ascensions pour cette saison estivale qui « comprenait l'ascension de presque tous les grands pics qu'aucun montagnard n'avait encore pu escalader. »¹ Cette introduction montre la volonté de Whymper de se tester, d'avoir confiance en lui et de pouvoir se fier à lui-même en montagne. Il « avale » les défis que représentent les premières pour mieux éprouver son jugement et son comportement. Whymper apprend et fait part de cet apprentissage à son lecteur, potentiel alpiniste. Systématiquement, il complète ses récits par des conseils ou insiste sur le travail, l'étude et la recherche de renseignements nécessaires à la préparation des ascensions. Il répète que son succès n'est pas dû au hasard. Outre sa septième tentative au Cervin, il fait les premières ascensions du Grand Cornier (Valais, Suisse), des Grandes Jorasses et de l'aiguille Verte (massif du Mont-Blanc), ainsi que l'ascension de la Dent Blanche (près de Zermatt). Sans compter les cols du Dolent, de Talèfre, etc, en 18 jours (entre la mi-juin et début juillet, sans compter les dimanches et les jours de repos) Whymper et ses compagnons gravirent plus de 30 000 mètres et descendirent 28 000 mètres ! Toutes ces ascensions, leurs succès ou leurs échecs, forment à la fois la période d'apprentissage de Whymper et l'apogée de sa carrière alpine. Les erreurs faites permettent d'en dégager des conseils au lecteur et futur alpiniste. De la même manière, il retire de ses succès des leçons gagnantes en montagne où la prudence permanente et la maîtrise de soi sont indispensables. Le lecteur en vient à conclure que l'expérience acquise par Whymper devient solide et que le jeune novice est désormais un alpiniste accompli.

De plus, ses récits sont l'occasion pour lui de digresser sur la nécessité de s'encorder sur un glacier et les manières de le faire, la façon de se servir d'un piolet, etc. Jamais Whymper ne prend un seul risque (c'est tout du moins ce qui ressort de son écrit), sa réussite ne vient pas de sa témérité, bien au contraire. Quoiqu'il arrive il sait rester prudent. Ce point est très important à comprendre dans la composition du récit. Tous ces comptes-rendus sont essentiels afin de montrer la progression rapide de Whymper, et plus encore pour mettre en avant la maîtrise qu'il avait de ce genre d'ascension, son discernement et sa précaution à évaluer les risques et ainsi à se défendre d'avoir été négligent lors de l'accident du Cervin. L'auteur s'adresse à la nouvelle génération d'alpinistes dans deux buts bien distincts, les instruire et les conseiller d'une part, se défendre contre les accusations

¹ WHYMPER, *op cit.* p 288.

qui sont inévitables à la suite d'un accident aussi tragique d'autre part. Relater ses courses en montagne est aussi l'occasion pour l'auteur de faire l'éloge du guide Croz et de mettre en avant les relations bon enfants qu'une expérience en montagne fait naître. Ne l'oublions pas, la montagne est un lien entre les hommes, et cela, même l'égoïste et solitaire Whymper en fit l'expérience.

5. 1866-1911 : écriture et exploration

Le 14 juillet 1865, après avoir vaincu le Cervin, la caravane de Whymper subit un sort tragique, les quatre premiers membres de la cordée, Michel Croz, le jeune Hadow, le révérend Charles Hudson et Lord Francis Douglas font une chute mortelle. La victoire sur le Cervin sera pour Whymper la dernière grande ascension dans les Alpes, et le drame de sa vie. Il ne se remettra jamais vraiment de cet accident et, surtout, de la mort de son guide et ami Croz¹.

Son travail dans l'atelier paternel a toujours tenu Whymper bien occupé, il reprendra d'ailleurs l'activité à son compte en 1882. En 1866, il accepte la mission du professeur John D. Forbes d'aller étudier la structure des glaciers. Même si désormais l'alpinisme ne l'intéresse plus autant, ce projet le tente car il a toujours éprouvé un vif intérêt pour l'étude des glaciers. Fin juillet, il arrive en Suisse pour l'étude scientifique. Au cours de son séjour qui dure jusqu'à la fin de l'été environ, il ne fait que l'ascension, très aisée, de la Tête de Valpelline. Pendant toutes ces années, Whymper n'a pas renoncé à son projet de voyage dans l'Arctique. L'occasion se présente en 1867 d'aller au Groenland. À nouveau, les articles qu'il publie à l'issue des recherches entreprises lors de cette expédition témoignent de ses grandes capacités d'observation et d'analyse ; il y fait une étude historique, glaciologique et géologique, ainsi qu'une description des Esquimaux et de leurs habitudes de vie². Dès son retour du Grand Nord, Whymper entreprend l'écriture des *Escalades dans les Alpes*. Depuis 1866, il est installé à Haslemere³. C'est là qu'il

¹ Whymper composa l'épithète suivante gravée sur la tombe de Croz :
A la mémoire de Michel Auguste Croz
Né à Le Tour (vallée de Chamonix)
En témoignage de regret de la perte d'un homme brave et dévoué
Aimé de ses compagnons
Estimé des voyageurs
Il périt non loin d'ici en homme de cœur et guide fidèle.

² SMYTHE, *op cit.* p 214.

³ Ville du sud de l'Angleterre, dans le Surrey. C'est là que la famille Whymper déménage en 1859 pour aider aux problèmes de santé de la mère d'Edward.

travaillera assidûment à la rédaction et à l'illustration de ses ouvrages. Le 23 juin 1869, Whymper écrit dans une lettre à son ami le Rev. Robertson :

Le livre est entièrement personnel, tout est de moi –le titre en est religieusement tenu secret parce qu'il serait très difficile d'en trouver un autre si jamais quelque personne peu scrupuleuse venait à s'en emparer¹. Il contiendra une centaine d'illustrations -ce que votre serviteur pourra faire de mieux dans le genre- et elles seront assez riches en éléments sensationnels pour suffire à une demie douzaine de volumes. La plupart des dessins sont faits et ont été jugés très favorablement par nos amis de Londres.²

Il retourne dans les Alpes en 1869 puis en 1871. La première fois, il ne fait pas d'ascension et se satisfait de pérégrinations en Dauphiné (le col du Lautaret, Briançon, Mont-Dauphin, il visita encore le tunnel du Mont-Cenis, presque achevé) et fait un passage à Zermatt. Whymper se contente de longues promenades dans les Alpes, et cela prouve par là-même que l'accident du Cervin fut très traumatique pour lui. Ses retours dans les Alpes montrent qu'il n'est pas dégoûté des montagnes, mais qu'il n'a plus la force morale ni l'énergie physique, malgré son jeune âge, de retenter des ascensions difficiles. Lorsqu'il revient dans les Alpes deux ans plus tard, année de publication des *Escalades dans les Alpes*, c'est pour participer au voyage inaugural du tunnel du Mont-Cenis. L'année suivante, il retourne au Groenland, mais seul cette fois-ci. Comme la première expédition, le deuxième se solde par un échec, le manque de fonds empêche Whymper de parcourir l'intérieur des terres. Whymper fut très déçu des expéditions dans le nord, il était souvent limité dans ses actions, ce qui ne permettait pas d'obtenir des résultats scientifiques satisfaisants. Il n'en reste pas moins qu'elles lui permirent de rapporter une grande collection de fossiles et d'écrire de nombreux articles.

Les avancées de l'époque en terme de reproductibilité des images commençaient à se faire grandement ressentir. Ainsi, bien que graveur, Whymper ne tarda pas à se tourner vers la photographie. Il collabore avec la société Ilford pour perfectionner la plaque sèche. Dans ce domaine encore, Whymper sera un des précurseurs. Ses photos témoignent des paysages de son temps, on y voit l'érosion, et déjà, la fonte des glaciers, mais aussi des mises en scène de passages délicats. Elles sont l'écho, par le sujet et les prises de vues, des gravures. C'est dans le dessein de photographier le Cervin, qu'il se rend à Zermatt en 1874. Il engage

¹ On ne comprend pas très bien cette réflexion au regard du titre définitif...

² Edward WHYMPER, Yves BALLU (préf.), *Escalades dans les Alpes 1860-1869*, Genève, Slatkine, 1978, p IX.

Jean-Antoine Carrel comme guide pour réaliser la soixante-seizième ascension. Dans ses notes, on ne retrouve aucune trace d'une émotion liée à ce lieu si évocateur, il se contente de remarquer le mauvais état des cordes demeurées depuis 1865¹.

Curieux de tout, Whymper s'interroge sur la capacité de l'être humain à vivre en haute altitude. Et plus particulièrement, si cela est possible « tout en restant capable de travail utile »². Dans ce but, son attention se tourne vers les Andes³, plus particulièrement vers l'Équateur, épargné de toute tension, d'autant plus que la chaîne des Andes comprend plusieurs sommets dépassant les 6 000 mètres dans ce pays. À l'époque, les connaissances en matière d'acclimatation à l'altitude étaient limitées. Afin de répondre aux problématiques de ce sujet, Whymper se met à rêver de retrouver les difficultés du terrain, la liberté des grands espaces. En décembre 1879, il débarque à Guayaquil (principal port d'Équateur) en compagnie de ses deux coéquipiers, son rival du Cervin, Jean-Antoine Carrel et le cousin de celui-ci, Louis Carrel. Ce n'est que le 28 juillet 1880 qu'il reprend un bateau en direction de Londres, après avoir fait les ascensions du Chimborazo (première), du Corazon, du Cotopaxi, du Sincholaga (première), de l'Antisana (première), et huit autres⁴.

De 1881 à 1900, Whymper se consacre véritablement à l'écriture et aux conférences. En 1891, il publie son deuxième récit *Travels Amongst the Great Andes of the Equator*. Bien que surtout connu comme auteur des *Escalades, Voyages dans les Andes* reste son œuvre maîtresse. Chaque année à partir de 1885 environ, pour les vacances d'été, il se rend dans les Alpes, entre Genève, Zermatt et Chamonix. C'est dans ce cadre qu'il entreprend les rédactions des guides touristiques de Zermatt et Chamonix, qu'il veillera à actualiser tous les ans. Bon orateur, il donne plusieurs séries de conférences sur ses courses alpines ou andines, aussi bien que sur ses études géologiques ou glaciologiques en Angleterre et en Suisse. « Sa diction claire et vigoureuse, alliée à ce sens infailible du dramatique qu'il possédait au plus haut degré, faisaient de lui un conférencier extrêmement populaire dans toute la Grande-Bretagne. »⁵ En 1901, à la demande de la Canadian Pacific Railway

¹ SMYTHE, *op cit.* p 225.

² *Ibid.* p 227.

³ L'Himalaya était évidemment sa première intention mais en 1874 des troubles politiques compromirent ces projets (les relations entre britanniques et tibétains se complexifiaient dans le cadre d'une ouverture commerciale).

⁴ Réparties entre le 4 janvier et le 4 mai.

⁵ SMYTHE, *op cit.* p 265-266.

(CPR), Whympers accepte l'expédition dans les Rocheuses¹ pour y faire des photographies, des excursions et visiter les régions traversées par la ligne. Il explore en touriste, la compagnie lui laisse la liberté de faire ses études tout en finançant le voyage. Ce partenariat se réitère en 1903, puis en 1905.

Il eut une tentative de vie conjugale avec Edith Mary Lewin avec laquelle il se marie en avril 1906. Mais la différence d'âge (elle avait quarante-cinq ans de moins que lui) entre autres, les mène au divorce en 1910. Il passe les dernières années de sa vie le plus possible auprès des montagnes alpines qui l'attiraient toujours autant que depuis leur découverte à ses vingt ans. Durant ces années, il maintient toutes ses activités, les conférences, l'écriture, la photographie, la bibliophilie, ainsi que les études scientifiques. En août 1911, ses bagages sont prêts pour le voyage vers la Suisse, ce sera la dernière fois. Il prend une chambre à l'hôtel Couttet de Chamonix, comme à son habitude. C'est là qu'il meurt le 16 septembre. Il repose désormais au cimetière de Chamonix, aux pieds du seul amour de sa vie, les Alpes.

¹ Chaîne de montagnes qui s'étend sur tout l'ouest canadien.

CHAPITRE 2. UN NOUVEL ART DE GRIMPER, UN NOUVEL ART D'ÉCRIRE

Analyser un récit sur l'alpinisme revient à voir comment l'émotion vive et intense est retranscrite *a posteriori* par l'ascensionniste qui va transformer la violence des sensations éprouvées en mots et subtilités. En cela, on rejoint la thèse de Claire-Éliane Engel qui explique la raison du manque de bonne littérature de montagne¹. Les instants vécus en montagne, par la pratique de l'alpinisme, seraient une expérience si intensément marquante et vibrante pour l'individu qu'il serait quasiment impossible d'y poser des mots tout aussi vibrants. L'intelligibilité des choses nuit à leur beauté. Si nous pouvons affirmer une chose c'est que Whymper n'écrit pas de la poésie. La poésie des *Escalades* réside ailleurs que dans le texte, elle s'échappe des pentes de neiges gravées, des cimes déchiquetées. Le caractère de l'auteur fait que, de toute façon, il n'est pas homme à exprimer ses émotions. Ainsi, il est probable qu'*Escalades dans les Alpes* ne soit pas de la bonne littérature de montagne (selon les critères de Engel), pour autant il ne fait aucun doute que ce récit est une œuvre majeure de l'époque, et même, la première référence en ce genre.

1. Étude de la préface

La préface est un texte liminaire, généralement rédigé par l'auteur, bien qu'il puisse l'être par un critique ou une autre instance. Ce texte rempli des fonctions bien spécifiques qui se résument à une déclaration d'intentions de la part de l'auteur. D'entrée, la portée du livre est annoncée. Si l'on considère les fonctions du langage de Roman Jakobson², on peut analyser sous un angle précis les rôles remplis par la préface. Ce théoricien du langage a établi ces six fonctions linguistiques afin de permettre un repérage pour caractériser un texte : tout d'abord, la fonction expressive (ou émotive) que l'on repère souvent avec la première personne du singulier et où le message concerne l'émetteur du discours et renseigne sur lui. La fonction impressive (ou conative) renvoie à un message

¹ Bernard AMY, « Décrire ou écrire l'alpinisme ? Pour écrire un mot, montagne et littérature », *L'Alpe*, n°26, Grenoble, Glénat, Musée Dauphinois, 2005, p 78.

² Linguiste russe du XX^e siècle.

directement relié au récepteur, qui peut s'avérer performatif. La fonction phatique correspond à la mise en place par le discours d'un contact entre émetteur et récepteur. La fonction métalinguistique désigne un message qui renseigne sur le discours lui-même, le langage qui parle du langage. La fonction référentielle évoque simplement le contenu de l'information dispensée par le discours. Enfin, la fonction poétique, transforme le message en objet esthétique par un rythme, des sonorités, des figures de style, etc.

La première fonction s'applique évidemment à l'intégralité des *Escalades* puisqu'il s'agit d'un discours testimonial et autobiographique. La fonction impressive transparait dans cette préface à travers la fonction référentielle : en précisant le contenu de son discours qui va suivre, Whympers charge implicitement le lecteur d'une mission de lecture, « En général, je n'ai insisté que sur les points saillants, abandonnant tout le reste à l'imagination de mes lecteurs auxquels j'épargne ainsi des répétitions inutiles. »¹ Dans les premières pages, Whympers reste distant avec son lecteur, ce n'est que plus tard, dans le déroulement du récit qu'il créera une plus grande proximité ; ainsi la fonction phatique de maintien d'une relation émetteur-récepteur est hors de propos car encore inexistante. La fonction référentielle (logiquement absente de la préface ou du prologue d'un roman car dans ce cas on ne connaît pas le récit à l'avance) est clairement présente lors de la présentation par Whympers du récit à venir :

L'histoire de ces tentatives réitérées remplit une partie considérable de ce volume. Les autres excursions qui y sont décrites ont quelque rapport plus ou moins éloigné avec le Cervin ou avec le Pelvoux. Toutes ces excursions sont nouvelles, c'est-à-dire faites pour la première fois, je crois pouvoir l'affirmer.²

Les fonctions métalinguistique et poétiques sont absentes de la préface (on aura compris que Whympers n'est pas enclin aux envolées lyriques...). Ainsi, dans ces quatre pages, Whympers propose une préface concise et efficace, à l'image du style littéraire qui le caractérise et qu'il développera dans le récit. Précisons qu'elle est datée de mai 1871, l'on suppose donc qu'elle a été rédigée quelques mois avant la publication (nous ne connaissons pas le mois exact de la première publication de 1871 chez Murray), et porte la mention « Haslemere », lieu de rédaction. Les

¹ WHYMPERS, *op cit.* p III.

² *Ibid.* p II.

indications spatio-temporelles introduisent les raisons qui l'ont conduit à faire le voyage dans les Alpes, telles qu'elles seront explicitées dans le chapitre I. Ces indications sont précieuses pour le lecteur, car elles posent le récit qui s'ensuit dans un cadre réel et concret. L'auteur insiste ensuite sur son manque d'expérience, il se sert de la répétition de l'adverbe « jamais »¹ comme d'un repoussoir de sa victoire finale afin d'accentuer l'ampleur du chemin parcouru. Il est alors implicite que tout lecteur des *Escalades* a en tête le grand alpiniste qu'est devenu son auteur. Vient ensuite l'explication de l'origine de son goût pour les grandes ascensions, les sensations qui le grisent, le défi pour l'impossible Cervin, etc. En somme, il donne à son lecteur toutes les clés pour lire le récit de ses escalades. Il y expose tout autant les objectifs qui ont présidés à la rédaction et on lit ainsi, un Whymper modeste qui n'a pas caché ses échecs et légitime sa contradiction par son humanité : « En m'efforçant de rendre ce livre utile aux touristes qui désirent escalader des montagnes, [...] j'ai peut-être accordé une trop grande place à mes erreurs et à mes défaites. »² Son ton touche à l'universalité. L'auteur présente son livre comme un guide, un ensemble de conseils sur l'alpinisme à travers son expérience personnelle. On retrouve également l'évocation d'éléments déjà approfondis³ que sont « les récréations de vacances » et « l'exercice corporel, agréable et utile », qui montre bien que Whymper partage les mêmes conceptions, tant au niveau des loisirs et du sport que de la santé, que ses contemporains ; ainsi que cette aspiration à la conquête des cimes calquée sur la phrase explicite de César « Ils vinrent, ils virent, mais ils ne vainquirent pas. » Il est ensuite intéressant de voir que Whymper avoue les limites de son récit et ainsi, rejoint la thèse d'Engel développée en introduction du chapitre. Il exprime son avis catégorique sur l'impossibilité d'écrire et de décrire les plaisirs de l'alpiniste autant que « la grandeur des Alpes ». Par cette concession, il justifie la pauvreté et la sobriété de son style (qui lui seront reprochées) et la solution alternative à cette lacune du texte que sera l'image illustrative. L'auteur réussit un tour habile mais dont les implications de lectures peuvent alors être contradictoires. Whymper, par la sobriété du texte ménage l'imagination qu'il exige de son lecteur, mais tout à la fois, la bride par la présence de gravures qui remplacent ladite imagination. Plus

¹ WHYMPER, *op cit.* p I.

² *Ibid.* p III.

³ Cf partie 1, chapitre 2, sous-chapitre 1 et chapitre 3, sous-chapitre 3.

qu'un contrôle, on peut y voir un souci de la bonne compréhension du récit. Whymper est un auteur minutieux et consciencieux qui s'applique à être précis dans tout ce qu'il entreprend (on le verra également avec les gravures). Il semble donc que Whymper n'aspire pas, au moment de la rédaction, à un livre de littérature alpestre, mais plutôt à une simple « histoire de ses tentatives ».

La fin de la préface insiste sur le travail qu'a exigé la réalisation des illustrations et remercie ceux qui l'ont aidé. Ainsi, c'est un homme reconnaissant, qui affiche ses faiblesses plus que son orgueil, que nous donnent à voir ces premières lignes. L'ambivalence texte et image, pragmatisme et émotion, est mise en place dès ce « pacte de lecture », promesses narratives de l'auteur à son lecteur.

2. Structure du récit autour d'un noyau tragique

Incontestablement la catastrophe du Cervin est « la catastrophe dont ce livre est le sujet et qui mit un terme fatal à la série de mes *grimpades* dans les Alpes. »¹ Les *Escalades* sont un portrait de la montagne telle qu'on pouvait la visiter et la pratiquer dans les années soixante, des pratiquants eux-mêmes, et de Whymper. La rédaction a été entreprise dès son retour du Groenland en 1867, soit deux ans après l'accident et les polémiques qui s'en sont suivies. L'affaire est restée sans suite, pour tous, elle demeure une énigme. Or il semble que cette rédaction soit l'occasion de mettre officiellement à nues les circonstances tragiques de la descente, tout en les présentant dans un cadre plus large et didactique. Son engagement émotionnel allié à sa droiture morale permettent de restituer un témoignage, sinon vrai, honnête et fidèle de ce qu'il a vu.

Le récit de son apprentissage commence par les débuts d'un jeune novice pour se clore sur la tragédie d'un homme grandi et épanoui par les pratiques en montagne, qui a acquis une bonne connaissance du milieu et des techniques d'ascensions. Toutes les courses en montagne qu'il entreprend dans ce laps de temps sont autant d'exemples sur lesquels il peut s'appuyer afin de dispenser conseils et erreurs à éviter ; page 117, sur la définition du danger appuyée d'exemples précis, il mentionne « une pente de neige fraîche et escarpée possèdent des propriétés dangereuses, mais elle ne devient *positivement* dangereuse que si, son

¹ WHYMPER, *op cit.* p 292.

équilibre détruit, elle descend comme une avalanche ; les blocs de rochers entassés sur une crête... » ou encore page 369 où il explique les raisons de son habitude de s'encorder sur un glacier. L'instruction de son lectorat est essentielle et le ton n'est jamais autoritaire, mais se veut plutôt paternaliste et pédagogue. Son souhait d'être bien compris est sans cesse explicite :

Un auteur consciencieux s'expose donc au moins de deux manières à n'être pas bien compris. S'il passe sous silence les difficultés, par crainte d'ennuyer son lecteur, il risque de paraître un fort mauvais observateur ou être tout à fait stupide ; s'il raconte avec détails chacun de ses pas, s'il s'étend complaisamment sur chaque obstacle, il court la chance d'être accusé ou d'une effroyable exagération ou d'avoir été se placer sottement dans les situations les plus injustifiables. Comme je désire ne pas être rangé dans ces deux catégories je vais m'expliquer plus complètement.¹

En dénonçant les écueils possibles dans son récit, l'auteur se donne à la fois une crédibilité (le lecteur prend note de la considération qu'on lui porte et du souci d'une écriture précise et riche d'informations) et capte immédiatement l'attention et l'intérêt du lecteur. Ainsi s'il dit n'avoir pas « la prétention de se faire l'apologiste passionné des courses de montagnes » et ne veut pas « s'ériger en moraliste », il tient à « s'acquitter de sa tâche » et rappelle en conclusion les « bienfaits plus sérieux » de la pratique alpine². On voit bien qu'il s'attache tout autant à légitimer cette pratique, réprouvée par beaucoup dans la société britannique et plus encore au lendemain de l'accident du Cervin. Pour l'auteur-alpiniste, les courses en montagne représentent un accomplissement humain immense. En reprenant le lexique de l'architecture religieuse³, il insiste non seulement sur la beauté esthétique des cimes, mais aussi sur la croyance qui découle de cette activité, qui devient plus qu'un loisir ou un sport, mais une religion qui porte l'homme et lui donne les armes d'avancer dans la vie. Beaucoup ne comprennent pas ceux qui trouvent du plaisir dans la peine et l'effort du corps, Whymper s'adresse à eux :

Celui qui veut parcourir les montagnes doit être averti qu'il s'expose à de grandes fatigues ; mais la fatigue donne la force (non seulement la force musculaire mais la force morale) ; elle éveille toutes les facultés, et de la force

¹ WHYMPER, *op cit.* p 115.

² *Ibid.* p 406.

³ Régulièrement employé dans le volume, notamment avec l'emploi de « cathédrale » ou « murailles ». À la page 393 il est question de « flèches hardies des cathédrales gothiques ». Cette comparaison est un topos, encore aujourd'hui. Elle concerne plus précisément l'architecture gothique très élancée et travaillée, faisant écho aux hauts pics ciselés. En exploitant cette comparaison, Whymper se rapproche de la conception de Ruskin.

naît le plaisir. [...] Mes escalades dans les Alpes m'ont bien payé de mes peines, car elles m'ont donné deux des meilleures choses que l'homme puisse posséder ici-bas : de la santé et des amis.¹

Ces peines que Whymper évoque se résument souvent aux morts des quatre membres de sa cordée. *Escalades* est aussi un hommage à Michel Croz. Chaque évocation de son nom est associée à un terme mélioratif, « géant », « d'une indomptable énergie », « d'une merveilleuse sagacité », etc² ; ou bien à la réalisation d'un travail nécessitant une force et une résistance colossale, notamment, tailler des pas dans les pentes glacées. Il est indéniable que cet homme inspirait une profonde admiration et un grand respect chez Whymper (c'est dire quel homme il devait être !), plus que cela, il semble qu'il représentait à ses yeux l'idéal de l'alpiniste, et en tout cas le meilleur des guides. C'est cette figure idéalisée qui ressort de la gravure « le col de Moming en 1864 »³, Croz, bien campé sur ses deux jambes, s'apprête à faire effondrer une corniche de glace. Son isolement met en exergue le risque qu'il prend seul pour permettre le passage de ses compagnons de cordées qui l'assurent sur l'autre versant ; on les distingue en arrière plan, cachés par la langue de neige de la corniche, malgré la petitesse de leurs représentations on lit dans leurs attitudes de l'admiration pour leur guide face à la délicate tâche à accomplir (il se tient sur la corniche qu'il a pour mission de faire s'écrouler et va devoir être rapide et lesté pour ne pas se laisser déséquilibrer et emporter dans la chute). C'est son courage et sa force que Whymper a voulu saluer dans ce dessin. Le portrait qu'il en fait au début du chapitre VIII décrit une force de la nature, mais se termine sur une note funeste en mentionnant l'épithète sur sa tombe et ne laisse aucun doute sur la fin du récit.

Comme nous l'avons mentionné, la dernière partie du livre montre que ce volume constitue aussi l'acte de défense de l'auteur dans l'affaire du Cervin. Le lieu où il peut répondre librement aux questions posées en 1865 en faisant le récit complet du 14 juillet et des jours qui ont précédé l'ascension. Whymper légitime sa position, reconnaît les erreurs faites. Il donne des conseils sur le bon usage des cordes deux chapitres avant l'erreur tragique de la corde du Cervin, et la note de la

¹ WHYMPER, *op. cit.* p 407.

² *Ibid.* p 195, 245, 282.

³ Cf illustration 32.

page 374 en est le meilleur repoussoir¹. De même, à la première note du chapitre XXII il cite l'erreur clé de l'accident, c'est-à-dire la place de Croz en tête de cordée. Par la suite, il donne tous les détails dont il se souvient : temps d'ascension entre deux points, temps de pause, description des membres de la cordées très développées en notes de bas de page, etc. Toutes ces indications parsemées indiquent tout à fait le but de l'auteur qui est d'être le plus objectif possible, d'assumer les erreurs commises et ainsi d'aménager la seule stratégie de défense possible qu'est la reconnaissance de la faute et le regret. Dès la préface, il anticipe tout reproche, explique les contradictions de son discours, et amorce par là, une autodéfense :

Aussi remarquera-t-on peut-être que dans la pratique je n'ai pas toujours été parfaitement d'accord avec mes théories ; en effet, j'ai soutenu dans un des premiers chapitre de ce volume que les dangers positifs ou inévitables des courses alpestres étaient presque insignifiants, et les dernières pages prouvent qu'elles peuvent faire courir les plus grands périls.²

D'autre part, toute la structure du récit en *crescendo*, les origines de sa passion, ses premières erreurs, son obsession pour le Cervin, sa maîtrise progressive des techniques alpines, l'apparition de Croz dans les courses et l'amitié qui se crée, l'acquisition d'une indépendance, le début du programme tout en réussite de 1865 ; et les éléments narratifs, l'insistance par les protagonistes de l'inaccessibilité du Cervin et des superstitions, les annonces récurrentes qui laissent présager la tragédie finale, convergent vers l'évènement dramatique du Cervin, qui représente l'acmé du récit et de la carrière alpine de Whymper, tout autant qu'elle en est l'apodose. L'auteur déploie progressivement par ces indices une sorte d'ironie tragique à l'image des grandes tragédies grecques.

Les objectifs des *Escalades dans les Alpes* sont donc d'instruire le lecteur et futur grimpeur, de légitimer la pratique de l'alpinisme comme une activité bénéfique pour celui qui sait la maîtriser, de rendre hommage à la perte d'un être cher et de se défendre des accusations qui ont été portées à l'auteur suite à l'accident du Cervin. Tous s'articulent autour du même noyau narratif qu'est la première ascension du Cervin, heure de gloire et drame d'une époque.

¹ « Quand plusieurs personnes descendent de tels passages, il est bien évident que celui qui ferme la marche ne doit espérer aucun aide de la corde, [...]. Aussi place-t-on d'ordinaire à l'arrière-garde le guide le plus fort et le plus habile. [...] » L'erreur évidente est ici : dans la cordée de descente du Cervin, le guide le plus fort, Croz, était en tête.

² WHYMPER, *op cit.* p III.

3. Un style littéraire propre à l'homme

Nous commençons maintenant à voir quel genre d'homme était Edward Whymper, et s'il était très admiré en tant qu'alpiniste et explorateur, il avait très peu d'amis et d'entourage proche. Ce n'est pas anodin qu'un tel homme termine sa vie seul, tout comme elle avait commencé, Whymper s'est toujours marginalisé (on peut soupçonner une grande prétention de sa part). Quoiqu'il en soit, la rudesse du personnage s'étend à son écriture. La critique la plus récurrente que l'on trouve est celle de la sècheresse du style, surtout sous la plume de Claire-Éliane Engel qui parle d'une « tonalité de sècheresse moqueuse, souvent méprisante » et insiste sur son style encore « très sèchement technique »¹. Dans un autre ouvrage, « il est sec, ne sait pas décrire : ses paysages restent vagues, ses tours d'horizons plats. »² Il est vrai que Whymper ne s'égare pas en description lyrique, « aucune retouche littéraire n'a modifié ses premières notes »³, il était assez impitoyable envers ses pairs écrivains qui se perdaient en divagation sur les montagnes. Les méditations abstraites ne lui sont pas propres, et quand il rêve, il se perd en considérations scientifiques⁴. Ce passage justement, montre l'habileté stylistique de Whymper pour captiver son lecteur : il fait coïncider le temps du récit et le temps de la narration : le moment où Croz interrompt la rêverie dans laquelle Whymper, le grimpeur qui est en train de réaliser l'ascension du Grand Cornier, est plongé, correspond à la fin (narrative, que Whymper l'écrivain rédige des années plus tard) de la digression sur les conséquences du gel et de la chaleur sur les rochers dans la formation des vallées. L'auteur, même s'il n'est pas un adepte des manières stylistiques, sait travailler son écriture pour qu'elle soit fluide. Il fait varier le rythme narratif suivant les éléments du récit ; tantôt rapide quand il s'agit d'évoquer un passage délicat (les ruptures sont fréquentes avec une ponctuation abondante, les adverbes de localisation spatiale et temporelle sont plus répandues⁵) ; tantôt lent lorsqu'il s'attarde à décrire le paysage qu'il a sous les yeux (les phrases n'en finissent plus

¹ Claire-Éliane ENGEL, Charles VALLOT, *Tableau littéraire du massif du Mont-Blanc*, Chambéry, Dardel, 1930, p 333.

² Claire-Éliane ENGEL, *La littérature alpestre en France et en Angleterre aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Montmélian, La Fontaine de Siloé, 2009, p308.

³ *Idem.*

⁴ WHYMPER, *op cit.* p 298.

⁵ *Ibid.* p 282, « [...] à notre gauche s'ouvrait une immense crevasse au fond infini d'azur ; à droite descendait une pente inclinée à plus de 70 degré et aboutissant à un autre gouffre aussi profond et aussi bleu. En s'avancant sur l'arête le premier, Croz creusait avec sa hache de petits cranş dans la glace ; nous y posions tour à tour les pieds en les tournant bien en dehors [...]. Tandis que, je passais de l'un de ces fragiles degrés sur l'autre, je chancelai un instant. »

d'énumérer et les adjectifs fourmillent¹). L'esthétique des paysages ou les considérations philosophiques et moralisantes ont beaucoup moins d'importance dans le texte que l'effort physique et moral qu'il est nécessaire de déployer pour réussir une ascension avec prudence. Dans ce type de récit, la lutte personnelle de l'individu importe avant tout.

D'autre part, s'il ne s'appesantit pas à tenter d'exprimer la beauté des Alpes c'est parce qu'il a conscience de l'impossibilité d'y parvenir, Whymper est lucide, son écriture prend compte de cet état de fait et tente d'éviter la redondance :

Les mêmes mots et les mêmes phrases doivent être employés pour décrire bien d'autres montagnes ; leur répétition devient fatigante ; et on se sent d'ailleurs découragé à la pensée qu'aucune description, si exacte et si consciencieuse qu'elle soit, ne pourrait donner une idée de la réalité.²

Voilà pourquoi il s'attache au contraire à être précis et pragmatique, c'est un homme perfectionniste qui aime à comprendre tous les rouages d'une technique, il offre donc à son lecteur la possibilité de pouvoir cerner tous les aspects d'un élément sur lequel il choisit de s'attarder (les raisons des inventions d'un nouveau matériel au chapitre V, le choix d'une tentative du Cervin par le versant très peu fréquenté au chapitre XV, etc. Ces passages sont innombrables.).

Parfois le ton change et on retrouve le Whymper *gentleman* raffiné et un peu pincé. Il devient méprisant et dédaigneux en parlant des enfants mendiants comme de « malheureuses petites créatures qui pullulent tout le long du chemin comme des vers dans un fromage pourri »³, ou quand il mentionne les puces dont « l'intérieur des auberges fourmille, comme la peau des indigènes, de cet insupportable échantillon de la nature vivante. »⁴ À mesure, l'humour pointe, mais il reste toujours parcimonieux, teinté de moquerie et de sarcasme :

Le repos de la nuit ne fut troublé que par les puces, dont une troupe folâtre exécuta un fandango animé sur ma joue, au son de la musique qu'une de leurs virtuoses fit sur mon oreille avec quelques brins de foin.

¹ WHYMPER, *op cit.* p 359, « Vous voyez des vallées, des villages, des champs cultivés, des chaînes interminables de montagnes, des lacs ; vous entendez, dans la limpide atmosphère de la montagne, le tintement argentin des clochettes des troupeaux et le grondement formidable des avalanches ; le dôme gigantesque du Mont-Blanc dresse au-dessus de tout ce qui vous environne sa cime éclatante ; ses glaciers étincelants descendent entre les grands contre-forts sur lesquels ils s'appuient ; ses neiges, éblouissantes de blancheur, deviennent de plus en plus immaculées à mesure qu'elles s'éloignent de ce monde souillé. »

² *Ibid.* p 202.

³ *Ibid.* p 274.

⁴ *Ibid.* p 44.

[...] Le poids de notre dîner ne nous gênait guère pour marcher, mais le porteur, lui, était aussi chargé à l'intérieur qu'à l'extérieur. Nous nous mîmes donc à marcher de notre pas le plus rapide et il fut bien obligé de nous suivre. Le malheureux ruisselait de sueur : mouton, œufs, pain, fromage s'évaporaient en grosses gouttes ; il assaisonnait le glacier. Nous nous vengions tout en séchant nos vêtements.¹

Une critique juste d'Engel reconnaît la valeur de sa volonté en dépit de lacunes stylistiques, et donne à l'œuvre de Whymper la place qu'il mérite :

[...] Les passages humoristiques sont vulgaires. Son œuvre retient cependant l'attention par la vie qui l'anime ; rien n'en ralentit le mouvement. Whymper dit tout et parvient à imposer sa personnalité par la violence serrée de ses arguments. Aux forces de la nature, il en oppose une autre, sa volonté obstinée ; et il triomphe – on sait à quel prix. Le côté abstrait, moral pour ainsi dire, de la lutte n'existe pas pour lui : il n'en voit que l'aspect physique, le combat entre un seul homme et la montagne. La difficulté, le danger et le charme de la bataille de huit étés² avec le Cervin sont jetés pêle-mêle dans ces articles d'un indiscutable cachet de sincérité. Il est impossible de refuser à ces notes une place dans la littérature de montagne.³

Whymper n'est ni homme ni écrivain fantaisiste mais il a la qualité de la sobriété. Son esprit scientifique se révèle dans son écriture, qu'il s'efforce de faire simple. L'artiste fait parfois son apparition, très brièvement au détour d'une promenade (« je parvins à dessiner au Breuil », « pour un artiste, [le Valtournenche] est un vrai paradis », « je prenais un croquis du sommet »), mais jamais il ne prend le pas sur le curieux des sciences. La sensibilité artistique, il l'exprime dans les gravures et les dessins. C'est cette dualité, entre sciences et arts, observations et émotions, qui est intéressante chez Whymper et ses *Escalades dans les Alpes*.

4. Whymper, un nouveau héros ?

La fulgurante réussite de Whymper en montagne laisse admiratif. Qui n'envie pas sa volonté et sa détermination ? Dans les *Escalades*, le lecteur voit se former un grimpeur exemplaire, jusqu'à ce que l'erreur du Cervin le ramène à son statut d'homme faillible. Ce Whymper-héros, le récit le construit, le lecteur lui donne un sens. Le personnage Whymper (à différencier du narrateur) incarne

¹ WHYMPER, *op. cit.* p 89 et 360, le porteur a englouti toutes les provisions en attendant Whymper et Almer qui faisaient la première de l'Aiguille Verte.

² Il s'agit en réalité de huit tentatives (ou sept si l'on ne compte pas la fois où il a été seul, lors de son accident) en quatre étés.

³ ENGEL, *op. cit.* p 308.

l'accomplissement d'exploits jusqu'alors inaccomplis, il ose s'aventurer sur des terres de superstitions, il s'acharne sur un pic inaccessible, etc. Bref, il s'érige seul dans les hauteurs, en opposition à la foule des vallées¹.

[Le montagnard] part quand tout dort encore dans la plaine ; le sentier est glissant, très pénible même. La prudence et la persévérance finissent par remporter la victoire ; la montagne est escaladée ! Et ceux qui le voient d'en-bas s'écrient : « C'est incroyable ! C'est une action surhumaine ! »²

Le lecteur participe dans un sens à la construction de la figure d'un jeune homme aux exploits héroïques pour l'époque, plein d'audace et d'énergie, explorateur d'un monde nouveau, élaborateur d'une pratique et d'une conception naissante de la montagne comme lieu d'accomplissement personnel, d'épanouissement individuel. En parallèle de l'édification d'un tel personnage, le lecteur s'identifie à lui ; d'autant plus que le Whympfer de la vingtaine qui découvre les Alpes, ressemble à tout jeune homme attiré par l'aventure et l'évasion. En ce sens, cet apprentissage qu'il nous narre peut s'appliquer à tous. D'autre part, le récit rempli une fonction identitaire, non seulement pour le lecteur, mais aussi pour l'auteur, car dans le cas de ce récit autobiographique, le lecteur confère le statut de héros au personnage ainsi qu'au narrateur qu'il sait être une et même personne à deux moments de vie différents³. Le processus d'identification est donc double.

Sa tendance à rationaliser des événements qui nous dépassent, notamment quand il parle des accidents, confère au personnage une certaine assurance. En affirmant que les accidents « dépendent non des dangers de la montagne, mais des faiblesses des voyageurs » et que c'est « l'homme et non la montagne qui est coupable »⁴, le narrateur donne à l'homme un pouvoir sur sa propre vie et l'érige ainsi, un moment, en toute-puissance. Le Whympfer des *Escalades dans les Alpes* est donc un modèle de réussite, jusqu'à l'accident de 1865, qui voit s'écrouler cette réussite par une erreur humaine. Le narrateur avait raison en prévenant que « dans bien des cas, les règles dont l'observation est nécessaire dans les courses de

¹ BOZONNET, *op. cit.* p 69.

² WHYMPER, *op. cit.* p 405-406.

³ Gérard BRUANT, « L'effort et ses représentations dans les récits d'alpinisme », dans Olivier HOIBIAN et Jacques DEFRANCE (coord.), *Deux siècles d'alpinismes européens : origines et mutations des activités de grimpe : actes du colloque international, 5-6 juin 2000*, Paris, L'Harmattan, 2002 (Sports en société), p 125.

⁴ WHYMPER, *op. cit.* p 120.

montagne, ont été violées »¹ et que c'est cette violation qui est la cause des accidents. Whymper en fera les frais au Cervin et cela stoppera net toute poursuite de carrière alpine. Le héros a chuté.

5. Mixité de formes littéraires

Nous avons déjà évoqué la multiplicité d'approches des premiers grimpeurs des années 1860. Chez Whymper, cette multiplicité est plus prégnante puisqu'il est à la fois un homme intéressé des sciences naturelles, et qui possède un œil sensible à l'esthétique propre à l'artiste. *Escalades dans les Alpes* condense ces qualités plurielles. C'est ce qui en fait sa particularité et sa richesse. Stephen avait relevé cette pluralité :

*Other writers have tried to give a scientific, or a poetical, or a humorous turn to their narratives. There is just enough of those various elements of interests in Mr Whymper's narrative to show that he is capable of enjoying the mountains from those points of view also.*²

Le récit, textuel autant que pictural, se constitue de descriptions sobres, de sensibilité, d'humour, de données pratiques et techniques, d'analyses sociales, d'études scientifiques très variées puisqu'elles touchent aussi bien les glaciers et la formation des vallées, que la météo, la botanique, et la faune³, de fiction certainement, de vécu indéniablement. Ainsi, on ne peut pas qualifier les *Escalades* uniquement d'autobiographie, de compte-rendu d'ascensions, de récit scientifique et un peu ethnologique, de tableau des Alpes. Le livre de Whymper est tout cela à la fois. Parce que la fiction teinte le vécu, le romanesque s'introduit dans l'autobiographie ; la tendance aux digressions fait que le didactique s'y insère également... Sous le même genre narratif, on retrouve une pluralité de formes littéraires qui font de ce texte un discours varié ; c'est la particularité du récit de voyage, polymorphe, entre science et littérature⁴.

¹ *Idem.*

² LESLIE STEPHEN, « Review, Mr Whymper's Scrambles amongst the Alps. », *The Alpine Journal*, vol. V, May 1870 to May 1872, London, Longmans, p.240.

« D'autres écrivains ont donné à leurs récits un ton scientifique, ou poétique, ou humoristique. La relation de M. Whymper contient juste assez de ces divers éléments pour nous montrer que lui aussi est capable de jouir de la montagne à ces points de vue. » (traduction, SMYTHE, *op. cit.* p.220.)

³ WHYMPER, *op. cit.* p.265, sur la constitution des moraines aux abords des glaciers ; p.181, sur l'orage et la difficulté de perception de la distance avec l'écho ; p.108, en note de bas de page Whymper catalogue les plantes trouvées ; p.324, sur le bouquetin et la menace de sa disparition.

⁴ ALAIN GUYOT, « Récit de voyage en montagne au tournant des Lumières », *Sociétés & Représentations*, n° 21, Paris, Nouveau Monde Editions, Avril 2006, p.119-133.

Cette observation est cohérente avec l'idée que l'alpinisme est une activité qui mobilise de multiples approches. En effet, la montagne est un lieu propice aux réflexions scientifiques, littéraires et artistiques, tout autant qu'à la pratique d'un sport, au ressourcement du corps et de l'esprit. Ce milieu constitue en parallèle un creuset de connaissances. La découverte tardive des montagnes fait qu'au XIX^e siècle, ce milieu fut l'objet de nombreuses études. C'est le cas encore aujourd'hui, car la montagne s'est considérablement intégrée dans les sociétés et est de ce fait, devenu un enjeu économique, social et environnemental.

Il est difficile de classer le récit de Whymper dans un genre spécifique, tout comme la majorité des récits de littérature alpestre, car il induit une multiplicité d'énonciations et donc une approche littéraire plus complexe¹. Mais c'est la grande diversité qui se joue au sein des *Escalades* qui fait justement l'unicité de ce texte.

¹ GUYOT, *op cit.* p 119-133.

CHAPITRE 3. UN LIVRE ILLUSTRÉ, LE RÉALISME DES ALPES

Je n'ai pas craint de multiplier les illustrations, espérant que le crayon réussirait peut-être là où la plume aurait inévitablement échoué.¹

La raison est donnée du choix d'illustrer le livre. Parce que Whympers a été élevé dans un atelier d'illustration et qu'il devient graveur, cette solution s'est imposée à lui. Dans cette phrase, l'auteur ne laisse aucune chance à l'écriture de pouvoir accéder aux sommets des splendeurs des montagnes. C'est qu'elles sont merveilleusement étranges, leur beauté est impressionnante et déchiquetée, et beaucoup d'écrivains se heurtent à leurs pentes abruptes. Judicieusement, Whympers propose sa lecture des montagnes avec des estampes qui lui ont nécessité beaucoup d'attention. Finalement, son ouvrage en contiendra cent huit, de tailles inégales, réparties dans le texte soit comme bandeau, soit en directe association avec le récit. Après avoir étudié le texte, nous nous tournons vers l'image, pour réaliser que ces deux discours ont la part égale dans les *Escalades*.

1. Techniques et procédés de la gravure sur bois debout²

On distingue trois procédés en gravure : la gravure en relief, sur bois ou sur métal aussi désignée par taille d'épargne, la gravure en creux sur métal ou taille douce et la lithographie. La taille douce et la lithographie résultent de procédés chimiques. Dans le premier cas, on étale une couche de vernis sur une plaque de cuivre que l'on dessine ensuite à l'aide d'une pointe, une fois que l'on trempe la plaque dans l'acide, le liquide attaque uniquement le métal à nu et fait apparaître le dessin. En lithographie (procédé apparu en Allemagne en 1795), il s'agit plus d'une impression ; on exécute le dessin sur une pierre lisse de type calcaire à l'aide d'un crayon lithographique composé de corps gras, ce dernier, hydrophobe, imprime le tracé sur le papier humecté mis à son contact.

On distingue deux gravures sur bois, la plus ancienne, sur bois de fil, consiste à creuser dans une planche de bois prise dans le sens du fil de la fibre. Mais cette

¹ WHYMPER, *op cit.* p III.

² Bois debout ou de bout.

technique ne permet pas d'effectuer des nuances dans le dessin. En 1775, le graveur anglais Thomas Bewick met à jour la technique sur bois debout, qui consiste à creuser dans le bois à l'aide d'un burin. La planche matricielle est faite des parties du cœur de l'arbre¹ collées ensemble très serrées et offrant ainsi une surface parfaitement lisse. La gravure se fait perpendiculairement aux fibres et il n'y a donc pas de contraintes de sens des tracés². C'est l'homogénéité de la planche qui permet cette finesse de réalisation. Cette technique sera très utilisée au XIX^e siècle, malgré le succès de la lithographie qui permet la reproduction en grand nombre, notamment dans le domaine de l'illustration qui nous intéresse. Le cliché est venu parfaire la technique xylographique de Bewick. Il permet de transférer le motif sur une matrice de plomb (le bois était moulé dans du plâtre et complété ensuite d'un alliage de plomb) et ainsi d'augmenter le nombre de tirage. Les vignettes extraites étaient ensuite mises en vente et servaient de réemploi. Ainsi, les images se diffusaient pour elles-mêmes et non plus accompagnées d'un texte. Cette nouveauté est particulièrement caractéristique de ce siècle et des débuts de la culture de masse menée en tête par l'image. L'illustration permettra le développement et la popularisation considérable de la presse. En effet, la gravure sur bois debout, puis la vignette, permettent l'insertion directe de l'image dans le texte (lors d'un même passage en presse). Or ce changement est essentiel dans l'appréhension du discours, qui emploie désormais deux modes qui n'exigent pas la même compréhension mais qui pourtant, cohabitent. C'est ce à quoi nous sommes confrontés avec les *Escalades dans les Alpes*. L'illustration de ce volume est ce qui participera à son succès, puisque de là naît un véritable dialogue entre texte et image, une unité de discours.

2. Conditions de réalisation : la montagne prise sur le vif

Le dessinateur d'une estampe est à différencier de son graveur. Lorsqu'on a à faire aux estampes de Whymper il est délicat de déterminer quel fut son travail, car il était dessinateur et graveur. Pour autant, il n'a pas dessiné toutes les estampes qu'il a gravées. Dans la préface, il remercie ces deux collaborateurs James

¹ Il s'agit de bois dur, souvent du buis.

² Jean-Eugène BERSIER, *La gravure les procédés, l'histoire*, Paris, Berger-Levrault, 1984, (Collection Arts), p 31.

Mahoney¹ et Cyrus Johnson² qui ont travaillé aux illustrations. On peut d'ores et déjà dire que toutes les estampes ne sont pas originales, c'est-à-dire dessinées et gravées par la même personne. Whympers les désigne comme ses « interprètes », on peut comprendre que les gravures sont des images mentales de Whympers retranscrites sur le papier par les deux artistes, elles deviennent lieux de mémoire de l'alpiniste. Il est essentiel de prendre en compte l'analyse des gravures dans leur ensemble, elles représentent la solution pour rendre la splendeur des Alpes, une substitution aux mots qui en sont impuissants. En cela, elles sont à considérer à égale importance du texte, et ne sauraient être escamotées³.

La grande majorité des gravures porte la signature « Whympers s.c », les lettres « s.c » étant l'abréviation de *sculpsit* qui signifie « gravé » et désigne l'artisan graveur, ou plus largement, l'atelier de gravure. On peut affirmer de façon plutôt certaine que l'auteur est aussi le graveur de tous les dessins, d'autant plus qu'il avait son propre atelier. La signature de James Mahoney⁴ revient très régulièrement au bas des estampes, on en dénombre vingt-deux (de façon certaine) ; il semble être le dessinateur principal de Whympers. Celle de Cyrus Johnson cependant, n'apparaît jamais, on sait toutefois, grâce à la note de bas de page 355, que la gravure de ladite page est de lui⁵. La plupart des dessins réalisés par Mahoney sont en pleine page et représentent souvent des événements marquants des ascensions, comme le saut lors de « La descente de la Pointe des Écrins », « la Bergschrund de la Dent Blanche en 1865 », ou encore le « phénomène atmosphérique observé sur le Cervin »⁶. Dans ces cas, l'image fait l'évènement ; plus que le texte qui dit l'évènement, l'image le montre et lui donne une réalité visuelle, et donc une plus grande force. D'autres estampes sont réalisées à partir de photographies ; c'est le cas du portrait du guide Christian Almer, dessiné par James Mahoney d'après une photographie de M. E. Edwards et gravée par Whympers ; ou encore de croquis réalisés par ses compagnons de montagne

¹ James Mahoney (1810-1879), aquarelliste, dessinateur irlandais. Il s'installe à Londres en 1859 où il devient illustrateur pour le journal londonien *The Illustrated London News*. Ses aquarelles furent exposées à la Royal Academy. Artiste renommé, ses dessins circulaient dans toute la presse londonienne.

² Cyrus Johnson (1848-1925), peintre britannique, spécialisé dans le portrait et le paysage. Il fut membre du Royal Institute of Oil Painters et du Royal Institute of Painters in Water Colours. À partir de 1871, il exposa à la Royal Academy.

³ Nous reparlerons de ce point dans la partie 3, chapitre 4, sous-chapitre 4.

⁴ Cf annexe 4, signatures de James Mahoney.

⁵ Cf illustration 42.

⁶ Cf illustrations 28, 34 et 1.

remerciés en préface¹. Bref, les gravures présentes dans les *Escalades* n'ont pas toutes la paternité de Whymper, sans réfuter son excellent talent de graveur, il n'est pas l'auteur de tous les sublimes dessins de l'ouvrage, contrairement à ce que l'on pourrait facilement croire. Au vu des indices textuels disséminés, on peut supposer que les estampes de paysages purement alpins ou de sommets des montagnes ont été gravées d'après des dessins de Whymper qui souvent, lorsqu'il en avait le temps en montagne, s'installait « pour prendre quelques croquis »². Cette idée nous est suggérée dans la dernière gravure des « colonnes près de Sachas (dans la vallée de la Durance) »³ où au premier plan un homme debout, une planche et un crayon à la main, croque les curiosités naturelles ; mise en abyme de l'artiste au travail en nature, autoportrait de 1860 ?

Les reliefs montagneux sont ainsi capturés et saisis sur la planche matricielle, puis insérés dans le récit. Il en ressort cette impression d'une montagne prise sur le vif, dont l'intensité sauvage est contenue dans les pages de l'ouvrage. Le lecteur se transforme alors en spectateur et contemplateur d'une nature d'aventures et de sensibilités. La virtuosité de Whymper a souvent été saluée. Le graveur a su rendre les effets de neige gelée et de glace, la réalisation des estampes est méticuleuse, et si Guido Rey parle d'*Escalades* comme « l'une des pages les plus belles et les plus expressives de l'alpinisme »⁴ c'est grâce à leurs rendus si réalistes. La magie des illustrations de Whymper provient de l'instantanéité nouvelle qu'elles offrent. La montagne telle que vue et vécue par le jeune alpiniste est renfermée entre les pages du livre et se déroule en même tant que les ascensions se succèdent. Plus que la montagne, c'est aussi l'histoire de la carrière alpine de Whymper et de son évolution en montagne qui est montrée. Quand il n'est pas représenté seul, dans la couverture-sac ou dans la cheminée du Cervin⁵, on le voit présent dans les cordées au pied du Cervin ou au col de Moming⁶. Les gravures ne sont plus seulement une « capture » des Alpes, mais bien aussi des illustrations, en ce sens qu'elles représentent visuellement certains éléments textuels, et amplifient donc le discours.

On peut classer les estampes des *Escalades* en six catégories :

¹ Cf illustrations 37 et 29.

WHYMPER, *op cit.* p 263 et p III.

² WHYMPER, *op cit.* p 344. Autres mentions des croquis pris en montagne p I, p 395, et *passim*.

³ Cf illustration 49.

⁴ Guido REY, *Le Mont Cervin*, Paris, Hachette, 1905, p 135.

⁵ Cf illustrations 10 et 18.

⁶ Cf illustrations 15 et 32.

- les anecdotes : « Les mulets dans un passage difficile », « Un curé dans l’embarras », « Lequel des deux est l’animal ? », « Un cabaret italien », « Une nuit avec Croz », etc¹.
- les portraits : « Jean-Antoine Carrel », « Michel-Auguste Croz », « M. Reilly lisant », « Leslie Stephen », « Christian Almer », etc².
- les paysages : « Briançon », « Le Pelvoux et l’Ailefroide », « Colonne naturelle près de Molines », « Un couloir de neige », « Avalanche de glace à la montée du col Moming », « Courmayeur », « Sur la Mer de Glace », etc³.
- le matériel de montagne et autres éléments techniques : « Machine perforatrice employée au tunnel des Alpes », « Le grappin alpestre », « La corde et l’anneau », « Ma hache à glace », « Crampons », etc⁴.
- la topographie et la géologie : « Profil du Cervin », « Carte du passage de la Meije », « Notre route sur la Pointe des Écrins », etc, et les cinq cartes présentes en appendice, carte d’ensemble des Alpes, du Mont-Rose, du Mont-Blanc, du Mont-Blanc au Mont-Rose, du Cervin⁵.
- les épisodes alpins (éléments du récit et mise en image de conseils) : « La Cheminée du Cervin », « Une canonnade dans le Cervin », « Un orage sur le Cervin », « Comment on descend sur la neige », « Comment il ne faut pas tenir la corde », etc.⁶

À travers cette typologie, on retrouve les intérêts et qualités de Whymper⁷, et la mixité des formes littéraires que nous avons étudiée⁸, les regards ethnologique et scientifique de Whymper, sa sensibilité d’artiste envers les Alpes, les aventures de ses expéditions de 1860 à 1865. De ce fait, il est évident que tout se recoupe et s’entrecroise. L’auteur a imprégné son livre de l’intégralité de son expérience alpine, dans toute sa diversité ; le récit et les illustrations se font échos en cohérence avec le caractère de l’auteur et son vécu.

¹ Cf illustrations 4, 5, 6, 7 et 28.

² Cf illustrations 13, 24, 29, 36 et 37.

³ Cf illustrations 8, 9, 11, 30, 31, 38 et 42.

⁴ Cf illustrations 12, 16, 17, 39 et 40.

⁵ Cf illustrations 20, 25, 27, 50, 51, 52, 53 et 54.

⁶ Cf illustrations 18, 21, 22, 41 et 43.

⁷ Cf partie 2, chapitre 2, sous-chapitre 3. Intérêts pour la mécanique et les sciences, grande observation de son environnement, esprit d’innovation dans le matériel, humour pincé, etc.

⁸ Cf partie 2, chapitre 2, sous-chapitre 5.

3. L'émotion plus que le lieu : les gravure, poésie des

Escalades dans les Alpes

Le manque de lyrisme tant reproché à Whymper est comblé par les estampes. Son art était l'expression de ses émotions. Les métaphores picturales viennent compléter celles de la prose. Quelques fois, Whymper compare les montagnes à l'architecture la plus spectaculaire construite par l'homme, afin d'accentuer leurs aspects colossal et sacré, mais aussi afin de suggérer au lecteur cette impression d'inaccessibilité. C'est le cas lorsqu'il évoque la Grande Tour sur l'arête sud-est du Cervin, qui « se dresse comme une tourelle à l'angle d'un château fort ; par derrière, un mur crénelé monte jusqu'à la citadelle »¹. La note de bas de page fait le lien, bien qu'il soit tout à fait clair, avec la gravure « Un orage sur le Cervin »² où quiconque y voit clairement une tourelle et des créneaux en arrière plan. La comparaison textuelle est directement relayée par l'image qui, plus qu'une simple illustration du propos, intensifie et renforce l'intention du discours qui cherche à exprimer la magnificence terrifiante des montagnes. Dans cette même gravure, c'est aussi la vision d'une nature dominatrice et déchainée, face à la petitesse de l'homme, que Whymper nous donne à voir. Le noir qui sature presque en totalité l'estampe exprime la nuit ténébreuse et offre un contraste saisissant avec les éclairs blancs qui zèbrent l'image et que l'on sent comme des cris dans la nuit. La zone brumeuse de nuages au premier plan suggère la frontière entre un monde terrestre et un monde céleste et divin. La verticalité des rochers à pics, accentuée par la lumière des éclairs, qui donne une dimension surnaturelle, renforce l'isolement de la tente que l'on distingue sur la petite pente enneigée au centre de l'image et indiquée au même niveau en marge, dans la zone de texte. Ce détail formel compte beaucoup dans la lecture de l'image (la date entre parenthèse en titre contribue également à la placer dans une réalité passé) ; la gravure n'est plus perçue seulement comme un orage terrifiant en montagne, mais bien comme celui que vécu Whymper et ses compagnons puisque l'indication hors cadre le précise. Ainsi, en situant leur position sur le dessin, Whymper surenchérit et s'échappe du dessin de montagne vers un dessin explicatif et plus seulement fictionnel. Avec cette estampe, parmi d'autres, on rencontre encore la vision romantique d'une

¹ WHYMPER, *op cit.* p 114.

² Cf illustration 22.

nature sublime et dominatrice, qui émerveille autant qu'elle effraie, mais aussi la vision d'une puissance créatrice¹. Si l'on met en comparaison la gravure des Grandes Jorasses vues du Val Ferret², ce n'est plus une vision apocalyptique de la montagne que l'on a. Là, les montagnes sont sereines, l'eau s'en écoule comme d'une source de vie, c'est un sentiment paisible que cette gravure nous inspire. La montagne est double, cette ambivalence entre tumulte et sérénité est son paradoxe. Et les gravures des *Escalades* savent faire l'écho de cette dualité. Toutefois dans les deux cas, c'est la beauté précise des lignes qui frappent, tant elles peuvent être coupantes ou douces. La nature alpine est vue comme un tableau, et là encore, Whympfer hérite des romantiques. Dans les paysages qu'il donne à voir à son lecteur, sa volonté a été, non pas seulement de représenter, mais bien d'exprimer les émotions éprouvées face aux montagnes. Le paysage est le résultat de la contemplation d'un pays, ou disons d'un espace précis, c'est-à-dire la composition esthétique de cette portion de territoire. Donc ce n'est pas le lieu qui importe dans un paysage, mais bien l'émotion produite par la représentation picturale³. Le souhait du graveur est de faire des estampes assez vivantes pour qu'elles puissent éveiller les sens autant que le fait la contemplation d'un pays. En considérant cela, on comprend autrement l'incapacité des mots telle que Whympfer la décrit ci-après :

Mais si je voulais décrire ces merveilles sans le secours du crayon ou du pinceau, je tenterais l'impossible, car on ne saurait exprimer par des mots la grâce d'une courbe, la beauté d'une couleur, ou l'harmonie d'un son⁴.

C'est une intimité avec la montagne que Whympfer cherche à établir avec son lectorat. Il veut transmettre des émotions vives, dans le but d'inciter son lecteur à aller à leurs rencontres en montagne.

« L'image construit l'évènement et sa mémoire. »⁵ Le fait historique devient mémorable par l'image. Toutefois, l'image ne dit pas le réel mais le met en représentation, et rajoute ainsi un filtre subjectif sur un fait. L'image possède un pouvoir sur la perception que l'on a du temps, « l'image anticipe le réel, l'image

¹ BOZONNET, *op. cit.* p 21.

² Cf illustration 35.

³ Françoise CHENET, Chrystèle BURGARD (coord.), *Paysage et identité régionale : de pays rhônalpins en paysages, actes du colloque de Valence*, Vénissieux, La passe du vent, 318 p.

⁴ WHYMPFER, *op. cit.* p 202.

⁵ Annie DUPRAT, *Images et histoire : outils et méthodes d'analyse des documents iconographiques*, Paris, Belin, 2007 (Belin sup. Histoire), p 80.

fixe le passé. »¹ Ainsi, une sensibilité nouvelle surgit dans l'image. Whympner est réputé pour son dramatisme et cette qualité reste prégnante dans ses gravures (elle est évidente dans celle de l'orage étudiée précédemment), et au-delà de l'image qu'il offre au lecteur, c'est une succession de spectacles de la montagne qu'il lui donne à voir. Marie-José Mondzain affirme à ce propos « qu'on associe spontanément l'image à la vision parce que nous identifions aussi naturellement image et spectacle »². En cela, les images deviennent vite sensationnelles, et c'est cela que l'on retient des estampes des *Escalades*. Prenons encore un exemple, celui de la « Bergschrund de la Dent Blanche »³ : tout d'abord, elle montre au lecteur ce qu'est une *bergschrund* et complète ainsi le discours de l'auteur des pages précédentes⁴, ensuite le rendu de la neige et des stalactites de glaces est exceptionnel et inspire un sentiment de danger et de menace. Il insiste sur la délicatesse du passage qui se réduit à un petit pont de neige entre deux pans du glacier qui semblent s'ouvrir jusque dans les profondeurs terrestres, profondeurs mises en valeur par l'extrême noirceur du gouffre qui occupe à lui seul les trois-quarts de l'image. Voilà pour la touche dramatique. On se dit en regardant l'image que l'homme court un vrai péril en traversant, ce qui est sûrement le cas, mais la représentation en accentue définitivement la teneur. Le spectaculaire est plus prégnant encore dans la gravure en frontispice du phénomène atmosphérique observé au Cervin⁵, le spectacle est ici déjà contenu dans l'image, le lecteur devient spectateur de spectateurs d'une manifestation météorologique.

Par le choix de Whympner d'illustrer des passages délicats en montagne, l'anecdote d'ascension est devenue évènement par le récit, puis spectacle par l'image et par conséquent, conduit à l'héroïsation des personnages impliqués. Là, réside aussi la virtuosité de l'auteur.

4. Les estampes comme mise en pratique du récit

L'illustration fait irruption dans le texte, elle devient commentaire et éclaircissement du récit par le contact direct qu'elle entretient avec lui. Dans les *Escalades*, l'image est insérée de trois manières différentes, soit elle est en planche

¹ DUPRAT *op. cit.* p 95.

² Cité dans DUPRAT *op. cit.* p 80.

³ Cf illustration 34.

⁴ Nous développerons dans le chapitre suivant la complémentarité de l'image au texte.

⁵ Cf illustration 1.

hors texte, sur une page intercalée dans le récit, soit elle ouvre ou clôt un chapitre, soit l'image côtoie directement le récit au sein de la page. La majorité se regroupe dans la troisième catégorie, celles-ci sont en général de petits formats, tandis que les autres sont un peu plus conséquentes. Nous avons mentionné les estampes spectaculaires qui représentent les moments clés des ascensions de Whymper ou des éléments phares de sa carrière. On repère ces éléments comme tels grâce à l'importance qu'ils ont dans l'ouvrage, or ces estampes occupent très souvent une pleine page, hors texte. Ainsi mises en exergue, leur importance est accentuée, leur force, redoublée. Au contraire, les figures insérées au texte ont plutôt une fonction explicative et pédagogique, en un mot, illustrative. Dans une note de bas de page, l'auteur précise que le « dessin a été composé pour illustrer les remarques qui l'accompagnent »¹, l'image sert donc ici à clarifier le propos de l'auteur, elle est une aide complémentaire au lecteur mise à disposition afin de garantir la totale compréhension de son discours. Les illustrations permettent de deviner le sens du texte, car le lecteur met alors en jeu ses capacités créatrices. Il établit un sens à partir de sa lecture de l'image, image qui est une « syntaxe non verbale »². De plus, la compréhension donne satisfaction aux deux partis et l'objectif principal d'écriture est rempli puisqu'il y a eu transmission de connaissances ; dans le cas des *Escalades*, ces connaissances sont à extraire des expériences du narrateur. Whymper a voulu que son discours soit accessible à tout lecteur, y compris à celui qui ne connaissait rien à la montagne. Sur ce point, Manguel affirme très judicieusement que « dans les images les ignorants voient l'histoire qu'ils devraient lire, et ceux qui ne connaissent pas leurs lettres font l'expérience d'un certain savoir-lire. »³ Les illustrations sont là pour garantir une compréhension plus aisée et claire de son discours sur les techniques alpines ou la topographie. Souvent ce sont des croquis de voies (annotés de différents points A, B, C et D, qui marquent les principaux obstacles de l'ascension⁴), de petites cartes (pour situer le sommet mentionné dans son massif⁵), ou en médaillons des curiosités naturelles (comme la Mer de Glace, l'érosion de rochers, etc.⁶). Tous sont des aides qui ponctuent le récit et, qui d'une certaine manière, en sont la continuité visuelle. Comme les cartes mises en

¹ WHYMPER, *op cit.* p 243.

² MANGUEL, *op. cit.* p 147 et 160.

³ *Ibid.* p 149.

⁴ Cf illustration 20.

⁵ Cf illustration 25.

⁶ Cf illustration 42.

appendice¹, ces petites illustrations servent la compréhension globale de l'ouvrage et offrent une approche plus concrète que les mots.

D'autres gravures insérées servent clairement le but pédagogique de l'auteur. Les titres de trois gravures sont explicites à ce sujet, « Comment on descend sur la neige », « Comment il ne faut pas tenir la corde » et « Comment on doit tenir la corde »². L'absence de ponctuation interrogative font de ces gravures des illustrations d'autorité et sous-entend l'unicité de la manière de faire, tandis que la répétition de l'adverbe et le parallélisme de construction syntaxique évoque le mode d'emploi. Ces trois images sont les plus explicites concernant l'explication d'une technique alpine ; elles offrent, en corrélation avec le texte, quelques règles de bases concernant la sécurité sur un glacier ou en descente. Sans elles, les informations ne seraient être bien comprises par le lecteur. Le texte reste lacunaire, ce sont les illustrations qui viennent combler ce manque laissé par le récit. Les deux supports discursifs sont en miroir l'un par rapport à l'autre. Il en va de même pour la représentation du grappin, de l'anneau et de la corde, de la hache à glace, et des crampons³. D'autre part, ces objets sont des curiosités pour l'époque, voire des innovations de Whymper lui-même. Il est dans l'intérêt de Whymper de représenter ces objets dans son ouvrage afin de les populariser et ainsi d'en faire la publicité. Les gravures sont judicieusement insérées, elles sont juxtaposées au texte qui les mentionne, permettant une lecture rapide et suivie du texte et de l'image dans des temps presque simultanés. Petit clin d'œil esthétique, le texte dans lequel est inséré la gravure du grappin suit graduellement l'oblique de l'objet en escalier, signifiant le rocher dans lequel le grappin est pris⁴.

Les cinq vignettes de la longue lecture de Reilly⁵ attendant que le sommet convoité se dégage et que l'ascension puisse être initiée, sont une exception humoristique. Il n'y avait dans le texte aucune information à clarifier ou étoffer. L'apport de cette illustration est purement comique, elle s'attache à mettre en image la patience à laquelle s'évertue Reilly et dont est incapable Whymper. Elle n'est qu'une gentille moquerie qui amuse et séduit le lecteur.

¹ Cf illustrations 50 à 54.

² Cf illustrations 41, 43 et 44.

³ Cf illustrations 16, 17, 39 et 40.

⁴ Cf illustration 16.

⁵ Cf illustration 29.

L'image renforce ou nuance le discours. Indubitablement, la place des estampes est stratégique. Dans le cas des *Escalades*, les illustrations ne sont pas seulement une mise en image du récit, mais aussi une mise en pratique. Elles servent à montrer l'utilisation du matériel et permettent au lecteur de comprendre tous les ressorts des ascensions de Whymper, et de réutiliser correctement ces informations acquises lors d'une future expédition. Sur ce point, *Escalades dans les Alpes* se rapproche du guide. En effet, on peut d'une certaine façon voir cet ouvrage comme la première pierre d'un édifice instructif érigé par Whymper, qui se prolongera avec ses deux guides touristiques sur Zermatt et Chamonix, ainsi que par les nombreuses conférences qu'il donnera sur ses expéditions et les recherches qui en résultent¹.

Aucun support ne se substitue à l'autre, l'image et le texte se font écho et c'est cette interaction qui définit tout l'enjeu du livre illustré.

¹ Voir au sujet des conférences données par Whymper, le livre de Peter Berg, *Whymper photographe, conférences à la lanterne magique*, Paris, Éditions du Mont-Blanc, 2012.

CHAPITRE 4. LE DIALOGUE TEXTE ET IMAGE

Escalades dans les Alpes est souvent cité puisque, par l'emploi d'illustrations, il donne un nouvel élan à la littérature alpestre. Whympers profite directement du développement du livre illustré au XIX^e siècle permis grâce aux nouvelles techniques de gravures, puisqu'il travaille dans un atelier d'illustration. C'est donc naturellement qu'il fait dialoguer le texte et l'image dans un même livre.

On l'a vu en conclusion du chapitre précédent, l'image modifie la lecture. Tout l'art de l'illustration consiste à savoir gérer l'économie du discours réparti en deux supports. Mais, faut-il les voir comme rivaux ou complémentaires ? Souvenons-nous de *l'ut pictura poesis* d'Horace, qui dès l'antiquité suppose une correspondance entre image et poésie...

1. Complémentarité de deux supports narratifs

L'image est une ponctuation, elle sépare le lecteur du texte qu'il s'apprête à lire. Le frontispice, la vignette de titre, le bandeau, etc, sont autant de figures qui jalonnent le récit, venant compléter la ponctuation textuelle et aménager l'espace du livre en cohérence avec la narration faite en parallèle. Ce que Michel Melot démontre c'est que « l'image n'est plus la rivale du texte ni son faire-valoir, ni même un adjuvant pour sa compréhension ou une concession au plaisir ; c'est une écriture alternative. » Il souligne également que l'époque romantique augure pour l'auteur un renouveau de son statut, maniant la plume et la pointe, il devient demiurge et se libère de toutes contraintes stylistiques¹. C'est dans cette perspective qu'il faut envisager l'œuvre de Whympers. Deux langages sont choisis, un textuel, l'autre pictural, qui ensemble créent une unité complète et mixte. Prenons un autre exemple d'estampe, « les Aiguilles d'Arve »², qui montre bien la modulation du texte et de l'image afin qu'ils s'assemblent harmonieusement dans le cadre du livre. Dans ce cas, le texte se fait continuité de l'image qui est prolongement du texte. L'image devient un élément textuel à part entière. Une fusion s'opère. Ajoutons que l'image, contrairement au texte qui se déroule au fil des pages, est contrainte

¹ Michel MELOT, *L'Illustration : histoire d'un art*, Genève, Skira, 1984, p 144.

² Cf illustration 23.

dans le cadre restreint de la page, elle est donc façonnée en fonction de cette détermination.

Cette complémentarité écrit et image, Roland Barthes en parle comme d'une fonction de « relais »¹. Elle est un point intermédiaire entre la fonction remplie par le langage linguistique et celle du langage iconique. De même, la notion de dialogue entre les deux langages laisse présager de cet échange, il y a répartition du discours qui s'adapte à la forme dévolue, image ou texte. En dépit de cette complémentarité, il s'agit de deux modes de compréhension qui ne s'appréhendent pas de la même façon, ce qui a un impact sur la lecture. Non seulement, elle devient plus animée, mais elle se fixe doublement dans l'esprit du lecteur. La perception des événements du récit se fera au travers du texte et des images ; ce que l'œil a vu fera rappel avec ce qu'il a lu et vice versa.

2. Texte et image, alpinisme et gravure : la métaphore d'un lien

À l'instar de l'unité texte et image créée, une union est faite entre la gravure et la pratique d'activités en montagne pour Whymper. *Escalades dans les Alpes* est en fin de compte un point de réunion, un aboutissement du savoir-faire et de la passion de l'auteur. Apparemment antagoniques, l'une relevant de l'art, et l'autre du sport, elles sont réciproquement mises au service l'une de l'autre pour en exprimer toutes leurs beautés. Cet ouvrage met en valeur ce lieu d'échanges qu'est la montagne, entre sciences et arts, entre mental et corporel, elle est un lieu d'expression de soi. Pour Whymper, le récit montre que son art du dessin et de la gravure, tout autant que celui développé en techniques de montage, sont le moyen de s'épanouir, de profiter d'une solitude bienfaitrice. Parcourir les Alpes lui procure une plénitude en ce sens qu'il peut exercer tous ses talents, satisfaire toutes ses curiosités, justement parce que les montagnes en regorgent. Ce lien entre gravure et montagne est similaire à celui qu'entretiennent le texte et l'image ; les deux éléments établissent un dialogue au sein d'une entité (en l'occurrence, Whymper et son livre *Escalades*), dialogue qui aboutit à une unité trouvée dans la complémentarité. Chaque gravure semble signifier le moment où Whymper s'assoit

¹ Roland BARTHES, « Rhétorique de l'image », *L'obvie et l'obtus : essais critiques III*, Paris, Seuil, 1982, p 31.

sur un rocher et croque le paysage, tandis que le récit correspond à la pratique alpine, dans toute sa diversité d'observation. Au sein de son ouvrage, Whymper fait jouer deux dualités qui s'entrecroisent et incarnent ses passions.

Toute la richesse de cette œuvre se joue dans cette unité créée à partir d'éléments prétendument opposées, qui ensemble, forment une singularité, précisément induite par la conjonction de pluralités. *Escalades dans les Alpes* est aussi la preuve que la montagne n'est pas seulement un milieu sportif et rude, mais qu'en son sein peuvent s'exprimer de multiples sensibilités, qu'elles soient scientifiques ou artistiques. *Escalades* est comme la montagne, de l'effort entre la contemplation d'une nature magnifiée et l'exploration d'un monde complexe et sauvage.

PARTIE 3

LE TRIOMPHE D'UNE TRAGÉDIE : RÉCEPTION ET POSTÉRITÉ DES *ÉSCALADES DANS LES ALPES*

CHAPITRE 1. « L'HISTOIRE DE LA CORDE MAUDITE » : IMPACTS LITTÉRAIRES ET ALPINS

« L'âge d'or de l'alpinisme se terminait en tragédie mais aussi en épopée. »¹ L'accident du Cervin eut des conséquences gigantesques sur le monde de l'alpinisme et détermina le reste de l'existence du jeune Whymper. Il est le premier grave accident de montagne, notamment parce qu'il fit beaucoup de victimes (quatre), dont trois anglaises, et surtout donna lieu à la première enquête alpine. À une époque où l'alpinisme n'en était qu'à ses balbutiements et n'avait pas cette appellation, l'accident remit au goût du jour toutes les critiques exprimées à la création de l'Alpine Club².

Sans ce dénouement tragique, l'œuvre de Whymper n'aurait pas vu le jour de la sorte. Déjà parce que sa carrière alpine ne se serait sans doute pas arrêtée si violemment en 1865³, ensuite parce que, nous l'avons vu, le Cervin et sa première ascension fatale sont le point focal du récit et la touche événementielle qui popularisa le livre sur plusieurs générations d'alpinistes.

1. 14 juillet 1865 : le début de la fin d'un âge

La victoire du Cervin marque la fin de l'ère des grandes explorations alpines qui avaient commencées un siècle plus tôt avec De Saussure. À partir de ce moment là, le temps des pionniers dans les voies nouvelles est révolu, la génération qui lui succède cherchera la difficulté de la voie. Ce jour est aussi le premier d'une Alpe devenue homicide, longue histoire de vies perdues tragiquement, bêtement, à cause d'un seul faux pas.

Pour Whymper, c'est la fin d'un rêve. Il a assouvi son désir ultime de conquête incarné par le Cervin inaccessible. C'était le challenge du défi qui lui donnait cette énergie et cette force combattante. Dans un exercice physique, le

¹ Michel MESTRE, *Histoire de l'alpinisme : les Alpes*, Aix-en-Provence, Éd. Édisud, 1996, p 61.

² Cf partie 1, chapitre 3, sous-chapitre 1.

³ La délimitation chronologique des *Escalades*, 1860-1869 ne correspond pas à la carrière alpine, c'est-à-dire des grandes ascensions, de Whymper. Il retourne dans les Alpes en 1869 mais effectue un tour, similaire à celui effectué en 1860 (dont certaines observations faites à cette occasion doivent être disséminées dans le récit), et passe par le tunnel du Mont-Cenis. Ses notes le concernant constitue le chapitre III est c'est sûrement pour cette raison qu'il choisit la date de 1869 et non de 1865.

mental contribue pour une très grande partie à mouvoir le corps. La première ascension du Cervin faite, il n'avait plus d'objectif. Dans son programme réussi de 1865, il ne lui restait que le Cervin. En 1864, Whymper confiait qu'« une fois le Cervin conquis, [il] ne ferait plus de grandes ascensions. »¹ La victoire du Cervin aura définitivement aboli la notion d'inaccessibilité. Whymper a toujours été une figure emblématique des débuts de l'alpinisme, et même s'il n'a pas fait évoluer la pratique, il a joué un grand rôle dans sa popularisation. En 1871, Leslie Stephen « n'hésite pas à assigner à M. Whymper, dans l'histoire de l'alpinisme, la place de Robespierre dans la Révolution française. Il fut le plus éminent, et ne serait-ce ce déplorable accident, il eût été le plus glorieux parmi nous »² car évidemment le tragédie du Cervin a terni les exploits de Whymper.

Revenons sur la journée du 14 juillet 1865. Par une suite d'évènements fortuits, Whymper, accompagné de Lord Douglas et des guides Taugwalder père et fils, retrouve Croz (engagé par Charles Hudson et son protégé, le jeune Hadow alors âgé de dix-neuf ans). Les deux caravanes, avaient indépendamment prévu de tenter l'ascension du Cervin. La décision de joindre les deux cordées est un des éléments fatals. En effet, cela représente une caravane importante et en montagne, le nombre est synonyme de lenteur et augmente donc les risques en cas de mauvais temps, de chutes de pierres, etc. En terme humain, il est légitime de vouloir unir ses forces pour avoir l'honneur d'atteindre le pic tant convoité. D'un point de vue technique, c'est une erreur. La décision rapide, voir précipitée, d'unir les caravanes, et leurs effectifs constituent les principales faiblesses de l'expédition. L'autre est Hadow, il était alors bien trop inexpérimenté pour tenter une telle ascension et c'est son manque d'assurance dans la descente qui a fait basculer les premiers membres de la cordée dans le vide³. Whymper le précise au cours du récit de l'ascension, « M. Hadow, lui, n'était pas habitué à de pareilles ascensions : aussi fallait-il continuellement lui venir en aide. »⁴

Dans les *Escalades*, la conclusion de la réunion des caravanes et du chapitre XX se termine sur un ton tragique : « Hélas ! Quel récit différent j'aurais eu à faire si un seul des anneaux de cette chaîne fatale de circonstances imprévues se fût

¹ Max CHAMSON, *Whymper : le fou du Cervin*, Paris, Librairie académique Perrin, 1986, p 209.
Cité par Claire-Eliane ENGEL, chapitre VII, *Histoire de l'alpinisme*, Paris, Ed « Je sers », 1950.
² SMYTHE, *op cit.* p 220.
³ *Ibid.* p 170-171.
⁴ WHYMPER, *op cit.* p 388.

rompu ! »¹. L'ironie tragique ici employée jette un accent funeste sur toute la fin du récit.

Le 13 juillet au matin, la caravane quitte Zermatt pour attaquer le Cervin par la face orientale (côté suisse). Le bivouac est installé à 3 350 mètres, et les reconnaissances faites par Croz et le jeune Pierre Taugwalder ne laissaient présager aucune difficulté ! « Aucun danger n'étant à craindre, nous nous sentions tous pleins de gaieté et de sécurité. »², l'optimisme suggère implicitement qu'ils sont dans l'erreur. La caravane reprend l'ascension le lendemain matin, d'abord sans rencontrer de difficultés, puis s'approchant du sommet, ils sont ralentis par une pente de neige gelée assez délicate mais de peu d'étendue. En début d'après-midi, à une heure quarante précisément, le sommet est vaincu. Whymper est victorieux. Une heure de gloire passée sur le Cervin, une heure qui marque l'apogée de sa carrière et le début d'une chute personnelle. Une concertation sur l'ordre de descente va mettre en place les causes du drame :

Nous [Hudson et Whymper] décidâmes d'un commun accord que Croz descendrait le premier [note : si tous les membres de l'expédition avaient été également expérimentés, Croz eut été placé à l'arrière-garde.], suivi par Hadow ; Hudson, qui pour la sûreté du pied valait presque un guide, désirait être le troisième ; Lord Douglas viendrait ensuite, précédant le vieux Pierre, le plus fort des autres membres de l'expédition. Je proposai à Hudson d'attacher une corde aux rochers quand nous arriverions aux passages les plus difficiles [...]. Il approuva cette idée, mais il ne fût pas expressément convenu entre nous de la mettre en exécution.³

Suit Whymper, qui termine un croquis, et enfin le jeune Pierre. La cordée descend le passage difficile avec des grandes précautions, une personne évolue à la fois et ce n'est que lorsqu'elle a trouvé un point solide, que le suivant avance et ainsi de suite. La proposition faite par Whymper de s'attacher avec une corde n'est pas exécutée. Voici comment la suite se déroule :

Michel Croz venait de poser sa hache à côté de lui, et, pour assurer une sécurité plus complète à M. Hadow, il s'occupait uniquement de diriger sa marche en plaçant l'un après l'autre les pieds du jeune touriste dans la position qu'ils devaient occuper. Autant que j'ai pu en juger, personne ne descendait à ce moment. Je ne puis l'affirmer, parce que Croz et Hadow m'étaient en partie cachés par un bloc de rochers ; je crois cependant en être sûr. Au mouvement de leurs épaules, je jugeais que Croz, après avoir fait ce que je viens de dire, se retournait pour descendre lui-même d'un ou de deux

¹ WHYMPER *op. cit.* p 381.

² *Ibid.* p 385.

³ *Ibid.* p 394.

pas ; à ce moment, M. Hadow glissa, tomba sur Croz et le renversa. J'entendis Croz pousser un cri d'alarme et presque au même moment je les vis glisser tous deux avec une rapidité effrayante ; l'instant d'après, Hudson se trouva entraîné à leur suite, ainsi que Lord Francis Douglas. Tout ceci se passa avec la vitesse de l'éclair. À peine le vieux Pierre et moi eûmes-nous entendu l'exclamation que nous nous cramponnâmes de toutes nos forces au rocher ; la corde, subitement tendue, nous imprima une violente secousse. Nous tînmes bon le plus possible ; mais par malheur elle se rompit entre Taugwalder et Lord Francis Douglas, au milieu de la distance qui les séparait. Pendant quelques secondes nous pûmes voir nos infortunés compagnons glisser sur le dos avec une vitesse vertigineuse, les mains étendues pour tâcher de sauver leur vie en se cramponnant à quelque saillie du rocher. Ils disparurent un à un à nos yeux sans avoir reçu la moindre blessure et roulèrent d'abîme en abîme jusque sur le glacier du Cervin, 1 200 mètres au dessous de nous¹. Du moment où la corde s'était brisée, nous ne pouvions plus les secourir.²

Deux jours plus tard, le dimanche 16 au matin, une équipe de volontaire, dont Whymper, se rend sur le glacier du Cervin afin d'enterrer les victimes. On les retrouve dans l'ordre de leur chute, Croz un peu en avant de Hadow, et plus loin Hudson³. Mais aucune trace du corps de Lord Douglas, juste une paire de gants, sa ceinture et une botte. Les corps sont ensevelis dans la neige, avant que l'administration valaisanne ordonne de les descendre dans la vallée le 19 juillet.

Ce triste récit constitue le dernier chapitre et le point d'acmé des *Escalades dans les Alpes*. En toute logique, puisque c'est la fin des ascensions de 1865 et la dernière première de Whymper. Symboliquement aussi, il est l'ultime avertissement au lecteur, l'aboutissement de sa découverte de 1860, de sa quête personnelle auprès du Cervin. Et peut-être a-t-il atteint ses limites à ce moment-là ? Whymper est et restera traumatisé par l'accident, il se sent « condamné à voir sa joie se changer en désespoir, ses éclats de rire devenir des cris de douleur. »⁴ Le bonheur que la montagne lui a apporté, elle n'a pas tardé à le lui reprendre, et on peut penser qu'il ne le retrouvera jamais plus. Le Cervin est personnifié, « comme un impitoyable ennemi terrassé, mais non anéanti, il a tiré une terrible vengeance de sa défaite. »⁵ L'homme retrouve sa faiblesse aussitôt qu'il s'est cru tout-puissant, la montagne reprend ses droits et la lutte si acharnée cesse enfin. « Le drame est

¹ Cf annexe 5, Cervin - face nord, lieu de l'accident du 14 juillet 1865.

² WHYMPER, *op cit.* p 396-397.

³ Cf annexe 6, gravure *La découverte des cadavres* d'A. de Neuville.

⁴ *Ibid.* p 405.

⁵ *Idem.*

fini ; le rideau va bientôt tomber. »¹ Sur ces mots, il conclue les dernières pages de son récit, ou devrait-on dire, de cette tragédie. C'est ce que la métaphore théâtrale induit. Whymper a construit son discours comme une pièce de théâtre dont chaque ascension est un acte, et dans lequel les maillons faibles s'immiscent à mesure que la fin s'annonce. La fatalité mène la danse pour Whymper. Le drame des *Escalades* est le drame de sa vie.

2. La première enquête alpine

Le 21 juillet 1865 s'ouvre un rapport d'enquête relative à l'accident du Cervin du 14 juillet, sous l'autorité du juge d'instruction Joseph Antoine Clemenz². Les polémiques sur la responsabilité de l'accident contraignent le gouvernement valaisan à ouvrir la première enquête judiciaire de l'histoire de l'alpinisme. Les procès-verbaux n'ont été retrouvés qu'en 1920, soit neuf ans après le décès de Whymper et publiés dans l'*Alpine Journal* de la même année³, ainsi que dans l'édition Jullien de 1922 des *Escalades dans les Alpes*⁴.

Whymper est retenu à Zermatt tout le temps que dure l'enquête, il ne fait route pour l'Angleterre que le 26 juillet. Tous les soupçons sont portés sur la corde employée entre Lord Douglas et le vieux Pierre, la plus faible, celle qui a cédé. Les deux autres cordes, dont la corde de Manille employée à l'avant de la caravane, étaient bien plus solides. Ce détail reste un mystère car personne n'aurait souhaité être encordé avec une corde si peu fiable, alors qu'il y avait soixante-cinq mètres d'une plus solide disponible.⁵ Les trois gravures⁶ représentant les différentes cordes rendent compte de l'aspect beaucoup moins sûr de la première. Elle est finement tressée tandis que les deux autres ont des brins plus épais et d'aspects plus robustes, malgré le triste état dans lequel elles ont été retrouvées (avec les corps des victimes) et comme Whymper les a dessinées. D'ailleurs, le choix de faire figurer ces images relève de son sens du dramatique, elles n'apportent pas forcément plus d'informations que celles délivrées par le texte, mais indéniablement insistent sur le

¹ WHYMPER, *op cit.* p 405.

² Cf annexe 7, rapport d'enquête de l'affaire du Cervin.

³ SMYTHE, *op cit.* p 196.

⁴ Jacques PERRET, *Guides des livres sur la montagne et l'alpinisme*, Grenoble, Éditions de Belledonne, 1997, Tome 2, p 538.

⁵ WHYMPER, *op cit.* p 403. Et à la page 380, il fait l'état des lieux du chargement « 60 mètres de la corde de Manille, 65 mètres d'une corde plus grosse et plus forte et plus de 60 mètres d'une corde plus légère et plus faible que celle de Manille, mais dont je m'étais autrefois beaucoup servi. »

⁶ Cf illustrations 45, 46 et 47.

potentiel aspect criminel de l'affaire. Elles sont représentées comme des indices, seuls témoignages fiables dans une mystérieuse enquête.

La responsabilité du vieux Taugwalder (engagé comme guide rappelons-le) est vite imputée, car il est peu vraisemblable que les personnes de tête aient choisi une corde vieille et faible, la plus mince de toutes quand il y en avait de plus robustes ; ensuite si Taugwalder avait souhaité un accident il avait en effet tout intérêt à utiliser cette corde là où elle fut employée. Whymper, qui était occupé à plus de trente mètres de ses compagnons au moment où ils s'attachaient¹, ne peut éclaircir les conditions d'encordement. De plus, des rumeurs se mettent rapidement à circuler disant que le vieux Pierre avait sectionné la corde qui le rattachait à Lord Douglas. Whymper affirme qu'au moment de l'accident, celui-ci n'a pas pu couper la corde (il était bien trop occupé à s'accrocher de toutes ses forces au rocher afin de se sauver), et le geste avisé de Whymper qui a récupéré le morceau de corde juste après l'accident prouve que Pierre n'a pas coupé la corde. Lors des procès verbaux, premiers relatifs à un accident de montagne, la version du vieux Pierre diffère de celle de Whymper², plus tard il admit qu'il pouvait s'être trompé et que Whymper avait certainement raison. Afin de préserver la réputation du vieux guide, Whymper fait parvenir à la commission d'enquête une série de questions qui pouvant permettre à Taugwalder de se disculper. Bien que les réponses ne lui furent jamais communiquées sur le moment, il apprit plus tard que lesdites réponses furent satisfaisantes³. Dans une note, Whymper défend la réaction de Taugwalder au moment de l'accident, qui a été d'une promptitude salvatrice. L'accident a pour lui aussi été une marque irréparable, le guide ne pouvait plus exercer son métier, et sans être fou, son esprit était devenu dérangé, mais « doit-on s'en étonner ? Qu'il soit rongé par les remords d'avoir commis une mauvaise action, ou qu'il se débatte sous le poids d'une accusation aussi horrible qu'injuste. »⁴ Enquête, interrogatoire, procès-verbal, accusation, tout dans le dénouement de cette accident de montagne tourne en affaire criminelle. La raison ? Il est le premier accident d'une telle gravité impliquant autant de touristes,

¹ WHYMPER, *op cit.* p 395 et 403.

² SMYTHE, *op cit.* p 196. Sur deux points : le fait que la corde n'était pas tendue entre Hadow et Hudson et que Croz n'aurait lâché que lorsqu'il fut heurté par Hadow.

³ WHYMPER, *op cit.* p 403-404.

⁴ *Ibid*, p 404.

« jamais auparavant un pareil nombre de vies humaines [...] n'avaient été sacrifiées d'un coup sur une haute cime. »¹

Rien n'est plus clair sur l'affaire, l'histoire « de la corde maudite » reste floue. Il semble qu'elle soit le fait d'une accumulation d'erreurs (l'utilisation de la mauvaise corde, l'ordre de descente) qui avec un faux-pas de Hadow ont tourné au tragique. Une fois fini le récit de la première ascension du Cervin, on repense à cette affirmation déjà citée² de Whymper, qui impute les accidents à la faiblesse des touristes. Les accidents « ont principalement pour causes des étourderies momentanées ou des imprudences faites par des individus qui n'ont pas su calculer leurs forces. »³ Et de repenser à la légèreté avec laquelle Hadow a été accepté dans la cordée d'une des plus grandes ascensions – et victoires ! – de l'époque. Le plus grand conseil de Whymper, qui clôt le récit, est donc la prudence⁴. La négligence qui fait courir de grands périls en montagne, il la connaît et la côtoie de très près ce 14 juillet 1865, elle le fera souffrir jusqu'à la fin de sa vie.

3. Chute d'un héros, naissance d'un grand alpiniste

L'accident du Cervin est la fin du jeune Whymper. Déjà mature pour son âge, après cette tragédie, il s'isole et se renferme sur sa souffrance. Sur le plan purement littéraire des *Escalades*, l'accident est la chute de l'homme-héros frappé par la tragédie de l'erreur humaine. Dans les faits, l'accident est un passage entre deux perceptions de Whymper en son temps. Avant 1865, il était l'incarnation de « la persistance jusqu'à l'entêtement héroïque », celui qui, par de « folles imprudences, [...] chaque matin, quand le temps le permettait, essayait quelque nouveau chemin » sur les pentes du Cervin⁵. Il était célèbre mais mal connu dans l'histoire alpine telle qu'elle était à l'époque. Autant dire un inconnu parmi d'autres. La victoire-catastrophe a fait de lui une des plus grandes figures de l'alpinisme victorien du XIX^e siècle, le plus connu en tout cas. On le retient avant Wills et Stephen par exemple, qui ont accomplis tout autant de grandes premières. Paradoxalement, l'ascension où il fit, lui comme ses compagnons, des erreurs, est

¹ William August COOLIDGE, *Les Alpes dans la nature et l'histoire*, Marseille, Laffitte, 1979, p 303.

² Cf partie 2, chapitre 2, sous-chapitre 4.

³ WHYMPER, *op cit.* p 120.

⁴ *Ibid.*, p 408.

⁵ Emile DE LAVALEYE, « Le Mont-Rose et les Alpes Pennines, souvenirs de voyage », *Revue des deux mondes*, vol. LVII, 1865, p 843.

celle qui lui apporte une grande notoriété dans le monde alpin, et celle que l'on retiendra entre toutes (et bien devant celle de l'Aiguille Verte, du Pelvoux, etc.). *Escalades dans les Alpes* a contribué à établir cette renommée. Whymper est associé au Cervin, ils entretiennent depuis leur rencontre, un lien indéfectible.

C'est cet homme blessé qui écrit la fin du récit de ses expéditions dans les Alpes, et qui se permet quelques accès de lamentation teinté de regret. Le lecteur est directement témoin de la chute du héros qu'il a contribué à ériger (par la lecture). Les déplorations se succèdent, « Combien n'ai-je pas regretté [...] ! Si Croz ne m'avait pas parlé ainsi, dans une excellente intention du reste, il serait encore vivant. » ; « Hélas ! Quel récit différent j'aurais eu à faire si [...] » et « Ainsi périrent nos malheureux compagnons ! »¹. À mesure, la perception du lecteur glisse d'un homme aux actes héroïques vers une victime que l'erreur déprécie et accable.

Là encore, comme tout bon illustrateur, Whymper a associé une image à cette terrible chute littéraire et existentielle². La gravure achève le chapitre et le récit dans son intégralité. Elle est la seule qui n'entre dans aucune catégorie de la typologie dressée précédemment³. Comme une tâche sur la page, elle représente un homme étendu sur une étroite plateforme herbeuse, semble-t-il, encadrée de rochers, situant la scène en montagne. Si ce n'est les bras, on pourrait penser que l'homme est endormi⁴. Mais sa tête qui bascule en arrière et la crispation de ses mains (particulièrement sa main droite) confirme sa mort. Le genou éraflé témoigne probablement d'une blessure causée par des rochers. Sa position évoque une chute en montagne. Avec cette gravure, Whymper dépeint de manière figurative sa chute symbolique. C'est pourquoi il fait figurer le moment postérieur et non l'instant de l'accident.

En parallèle de l'émergence du grand alpiniste qu'est Whymper tel que nous le connaissons aujourd'hui, l'évènement du Cervin marque toute une époque. Pour preuve, l'illustrateur et peintre (hélas, jamais reconnu comme tel), Gustave Doré, qui se plaisait à saisir les sombres hauteurs alpines, réalise un tableau de l'accident,

¹ WHYMPER, *op cit.* p 325, 381 et 397.

² Cf illustration 48.

³ Cf partie 2, chapitre 3, sous-chapitre 4.

⁴ On ose un petit rapprochement avec le poème de Rimbaud « Le dormeur du val », qui par la seule tâche de sang évoque la mort du soldat.

en diptyque avec celui du triomphe du sommet¹. Le style de Doré semble aussi tragique que Whymper, la noirceur du tableau exprime le drame (l'accident a bien eu lieu en plein après-midi par temps clair). L'image fait l'évènement, ces œuvres sont contemporaines de l'accident, elles permettent ainsi de faire entrer la catastrophe du Cervin dans un proche imaginaire populaire. D'autre part, l'instantanéité rendue par la gouache donne une dimension plus réelle à l'accident, et érige implicitement Whymper en rescapé de la catastrophe. L'auteur des *Escalades* a choisi de ne pas illustrer ce moment, pourtant clé de son récit. Par douleur ou pudeur ? Par respect pour les victimes, ou pour ne pas choquer ? Toutes ces raisons sont valables, mais une possible collaboration avec Gustave Doré viendrait apporter quelques détails supplémentaires. L'analyse des lithographies de Doré publiées en 1865 par l'écrivain Charles Gos mène à la conclusion que soit l'artiste ait été aidé par des alpinistes avertis, soit il ait eu un lien avec Whymper, par des rencontres, une correspondance ou même que ce dernier lui ait fait part de ses croquis. Quoiqu'il en soit, Doré a réalisé le frontispice de l'édition abrégée des *Escalades* de 1880 et quelques nouvelles illustrations². *A priori*, les deux hommes ne se connaissaient pas en 1865, Doré a sans doute réalisé les scènes du Cervin sans l'aide de Whymper. Encore aujourd'hui la catastrophe du Cervin garde tout du drame sensationnel rentré dans la catégorie « faits divers ». Mais on ne se souvient pas assez du grand retentissement qu'il a eu dans la presse britannique et dans le milieu alpin.

4. Répercussions en Angleterre et pour les alpinistes : condamnation d'une pratique ?

La gloire de l'alpiniste viendra quand le tumulte engendré par l'accident sera tombé. Les premières polémiques lancées d'Angleterre ne tardent pas à jeter un discrédit sur Whymper. Il raconte dans une lettre au Rev. Robertson : « La façon dont j'ai été persécuté, lors de mon voyage [de retour vers l'Angleterre], par un tas d'importuns et d'impertinents, dépasse tout ce qu'on peut imaginer. »³

¹ Deux lithographies, dont les scènes sont différentes mais représentent les mêmes instants, ont également été réalisées par l'artiste.

Cf annexe 8, Peintures et lithographies de Gustave Doré sur la catastrophe du Cervin.
² Alan LYALL, « The Matterhorn Lithographs of 1865, Gustave Doré and his links with Edward Whymper », *The Alpine Journal*, vol. 100, 1995, p 215-221.

³ SMYTHE, *op cit.* p 197.

Personne ne comprend encore en 1865 quelles aspirations peuvent être à l'origine de l'alpinisme. Autant dire que la mort d'un pair de l'Angleterre, d'un pasteur, et d'un jeune homme dans une pratique encore loin d'être légitimée paraissait invraisemblable. L'Angleterre est outragée, jusqu'à la reine Victoria qui déplore la mort du frère d'un de ses proches¹ et envisage la possibilité de voter une loi contre l'alpinisme (une telle interdiction irait contre les principes démocratiques de l'État²), c'est dire l'agitation qui secoue la société victorienne ! Le 27 juillet, le *Times* publie un long article en une, critique, virulent et excellent témoin des haines qui se déchainent contre l'alpinisme, mais aussi avertissement contre la témérité des jeunes anglais. En voici quelques extraits³ :

Pourquoi gaspiller le meilleur sang d'Angleterre à gravir des pics inaccessibles, en maculer les neiges éternelles, et vouloir à tout prix pénétrer des abîmes insondables, dût-on jamais en revenir ?

Sans doute nos jeunes gens continueront à aller en Suisse et à gravir les Alpes, et là ils éprouveront le désir irrésistible et tout naturel de faire ce que tout le monde a fait avant eux ; mieux encore, de faire ce que personne n'a fait avant eux. [...] S'il doit en être ainsi, il faut alors que l'Alpine Club qui a prêché cette croisade conduise mieux l'affaire, sinon l'on dira bientôt que cette association est un danger public.⁴

Le *Standard* fut encore plus injurieux en comparant les alpinistes à une bande de forçats⁵. L'Alpine Club se défendit discrètement. Et l'on voit à quel point les critiques d'irresponsabilité et d'inconscience dénoncées lors de la création du club huit ans auparavant refont surface. L'institution est évidemment la cible privilégiée de la presse. Whymper, qui s'était promis à Zermatt de ne rien écrire sur la catastrophe, cède sous l'instance du président de l'AC, Alfred Wills. Ce dernier le presse d'écrire publiquement les circonstances de l'accident afin de « soulager ceux qui s'intéressent à cette lamentable affaire de l'anxiété et de l'incertitude où votre silence nous a maintenus... »⁶ D'autre part, une déclaration serait le bon moyen pour Whymper de mettre un terme aux rumeurs qui courent sur son dos, comme il le souligne dans une lettre au Rev. Robertson, « la quantité de sottises qui se publiaient exigeaient également de moi le récit de ce qui s'était passé. »⁷ Le 8 août

¹ Lord Douglas était le frère du Marquis de Queensberry, parlementaire et proche de la famille royale.

² SMYTHE, *op cit.* p 201.

³ Cf annexe 9, reproduction complète de l'article du Times paru le 27 juillet 1865.

⁴ SMYTHE, *op cit.* p 197-200.

⁵ *Ibid.*, p 200.

⁶ *Ibid.*, p 201. Lettre retranscrite dans son intégralité.

⁷ *Ibid.*, p 205.

paraît la lettre de Whymper dans le *Times*, récit de l'accident similaire à celui fait dans *Escalades dans les Alpes*. Le ton, que l'on connaît sincère, de Whymper permet de tempérer la colère générale. D'autant que Whymper conclue son propos sur une brève explication de la bonne manière d'être encordé, et surtout de la nécessité d'une tension permanente entre les différents grimpeurs. De cette manière, il officialise la cause de l'accident, ou, tout du moins, l'erreur fatale venant se rajouter aux autres.

Alors que la saison alpine de 1864 fut très riche en ascensions, celle de 1865 est tout autre. L'impact de l'accident sur les alpinistes est immense, et même, « la cause de l'alpinisme en parut définitivement compromise. »¹ D'autant qu'un autre accident mortel survient quelques jours plus tard, le 18 juillet 1865 au Riffelhorn², voisin du Cervin. Une paralysie gagne peu à peu le milieu de la montagne et ses pratiquants, et le nombre d'ascensions réalisées cette année et la suivante est en baisse. La remise en cause de l'alpinisme est totale. Critiqués parce que prêts à risquer leurs vies, les alpinistes ne pouvaient se défendre des attaques en expliquant les raisons de leur goût pour l'aventure et le défi puisque ces envies sont indicibles à une époque où l'analyse de ces notions n'est pas acquise. L'alpinisme va progressivement sortir de l'engourdissement dans lequel l'a plongé la tragédie de 1865, puis va évoluer vers une nouvelle pratique des voies alpines. Les cimes ne tardent pas à être toutes foulées, et vers 1870 environ, les premières ne concernent plus les sommets, mais les voies qui permettent d'y parvenir.

¹ COOLIDGE, *op. cit.*, p 302.

² L'anglais M. K. Wilson (un des compagnons du Rev. Robertson sur la route de retour vers Zermatt au lendemain de l'accident du Cervin) s'y tue en tentant seul l'ascension.

CHAPITRE 2. L'ACCUEIL CONTRASTÉ DES *ESCALADES DANS LES ALPES*

L'ouvrage fut accueilli avec fort enthousiasme et succès. Évidemment, il ne put échapper à quelques critiques quant aux motivations de l'alpiniste, surtout après la catastrophe dans laquelle Whymper fut impliquée. De plus, il était indéniable que son orgueil et sa froideur transparaîtraient à travers ses mots et en heurterait certains. Toutefois, la méticulosité du travail de Whymper porte ses fruits, car si critiques il y a, en aucun cas elle ne concerne la qualité de l'ouvrage. Sur ce point, l'avis est général, *Escalades dans les Alpes* triomphe sur le plan esthétique. Même si Whymper n'a pas le talent d'un écrivain, il parvient à faire de son récit un modèle dans le genre de la littérature de montagne du XIX^e siècle ; à l'image de son auteur, la postérité ne retiendra que ce livre comme emblème des premiers âges de l'alpinisme.

1. Le succès d'un beau livre

L'édition originale paraît en 1871 aux Éditions John Murray de Londres. C'est un *in-octavo* illustré de vingt planches hors-texte, de quatre-vingt dix vignettes, d'une coupe du Cervin et de cinq cartes. Mille deux cent quarante-cinq exemplaires sont tirés dont vingt avec les gravures signées. Ce premier tirage sort de l'imprimerie R & R Clark à Édimbourg¹. Un tel scrupule à la qualité est une première pour un livre sur la montagne. Notamment avec les gravures sur bois qui, sur le plan du dessin autant que de la reproduction, sont parfaitement réalisées et éclipsent toutes les illustrations de montagne parues jusqu'alors. À l'époque de sa première publication, *Escalades dans les Alpes* était à cet égard considéré comme un beau livre, vendu une guinée (vingt-six anciens francs), ce qui représente une belle somme. Le *Times* met l'accent sur ce point :

En un sens, les *Escalades* de M. Whymper sont un exemple unique dans la littérature alpine. [...] S'il nous fallait recommander un ouvrage capable de donner à un Hindou, né et grandi dans les rizières marécageuses du Gange, une idée nette des Alpes et de l'alpinisme, avec leurs pentes de glace et leurs

¹ Cette imprimerie est fondée en 1846. Ce choix n'est sûrement pas un hasard puisque c'est là qu'un des frères d'Edward Whymper, Alfred s'est formé à partir de 1857.

précipices, nous le renverrions au livre de M. Whymper. [...] Les illustrations sont remarquables de vérité et de fidélité à la nature. On croit entendre le tintement des clochettes sur les pâturages autour des chalets ; on respire les effluves tonifiants des mélèzes, et il nous semble entendre le crissement aigu du piolet qui fait sauter des éclats de la muraille de glace.¹

Une critique plus tardive (janvier 1913) vient conforter cet avis concernant le talent de Whymper :

[Whymper est] un profond observateur de la nature qui sut orner ses récits émouvants d'illustrations splendides et d'une exactitude extraordinaire.²

Voilà qui vient appuyer l'idée selon laquelle les gravures attenantes au récit expriment une poésie. Whymper est parvenu à émouvoir son lectorat par le biais de sa propre sensibilité d'artiste. L'écrivain Leslie Stephen renchérit dans l'*Alpine Journal* :

*Mr Whymper's woodcuts seem to bring the genuine Alps before us in all their marvellous beauty and variety of architecture. Not a line is thrown away, or put in at a random ; and we could almost lay down the correct line of assault of one of the peaks represented, without need of looking at the originals.*³

De la part d'un intellectuel reconnu et d'un alpiniste averti, le commentaire fait mouche. Sa dernière remarque souligne un autre point évoqué : la précision des gravures est remarquable sur le plan esthétique tout autant que scientifique. L'œuvre, en plus d'être un bel ouvrage, est aussi pratique puisque la description d'ascension avec gravure à l'appui est digne d'un guide⁴. L'exactitude du tracé de Whymper associé à la justesse du récit fait d'*Escalades dans les Alpes* une œuvre pionnière dans le genre du guide de montagne.

La médiatisation (toute proportion gardée) faite autour de ce livre va donner un nouvel élan à l'alpinisme. Justement parce qu'il apporte les Alpes jusqu'en Angleterre, les fait découvrir et aimer à un public qui sera de plus en plus large.

¹ Edward WHYMPER, Yves BALLU (préf.), *Escalades dans les Alpes 1860-1869*, Genève, Slatkine, 1978, p VIII-IX.

² *Revue Alpine*, CAF de Lyon, 1913, p 20.

³ Leslie STEPHEN, « Review, Mr Whymper's Scrambles amongst the Alps. », *The Alpine Journal*, vol. V, May 1870 to May 1872, London, Longmans, p 235 et 240.

« Les gravures de M. Whymper font surgir devant nos yeux les Alpes authentiques dans toute leur radieuse beauté et la variété de leur architecture. Pas un trait inutile, ou placé au hasard ; et nous pourrions presque tracer, sur l'un des sommets représentés, la meilleure voie d'ascension. » (traduction, SMYTHE, *op cit.* p 220.)

⁴ Aujourd'hui, les topo-guides d'alpinisme se présente comme Stephen le décrit dans sa critique, une photo sur laquelle est tracée la voie d'ascension, jouxtant la description de la dite voie.

Jusqu'en Australie, Whymper est, en 1872, « *well known, as a most adventurous traveller and explorer* »¹. Arnold Lunn² affirme sans détour,

*There is no book which has sent more climbers to the Alps [...] The closing scenes in the great drama of the Matterhorn move to their appointed climax with the dignity of some of the most majestic passages in the Old Testament.*³

Escalades dans les Alpes, une Bible des alpinistes ? Indéniablement, un puissant témoignage de ce que fut l'âge d'or de l'alpinisme et de la mentalité de ces anglais venus conquérir les Alpes, le « terrain de jeu de l'Europe »⁴.

*Those who have lived through the period which is just now closing -the period, that is, in which inaccessibility has been finally, abolished- will probably admit, on reflection that Mr Whymper's book contains the most genuine utterance of the spirit in which the victory has been won [...] But the real pith of Mr Whymper's book consists, to my mind at least, in this -that it is the congenial record of the most determined, the most systematic, and, on the whole, the best planned series of assaults that were made upon the High Alps during the period of which he speaks.*⁵

Sous la plume du grand alpiniste du début du XX^e siècle, Geoffrey Young « Whymper est donc un prophète presque au sens biblique. Il a écrit sous l'inspiration d'un sentiment qui le dépassait, nous semble-t-il, et que lui même n'a probablement compris que durant la brève époque de sa jeunesse. »⁶

2. Critiques et polémiques

En parallèle de ces acclamations, maintes réserves percent également. Notamment parce que le livre fait l'apologie des Alpes et de l'alpinisme, pratique encore généralement désapprouvée. D'autant qu'il relate la catastrophe qui, on le

¹ *The Australian Town and Country Journal*, Sydney, F. & C. Bennett, 10 août 1872, p 179.

« Whymper est bien connu pour être un voyageur et un explorateur particulièrement aventureux. »

² Arnold Lunn (1888-1974) est un des grands promoteurs du ski alpin. C'est sous impulsion que la discipline fut inscrite aux jeux Olympiques d'hiver en 1936. Arnold Lunn est à l'origine, en 1992, de l'utilisation des portes dans les slaloms, comme nous les connaissons aujourd'hui. Il est également le fondateur de l'Alpine Ski Club en 1908.

« Lunn Arnold - (1888-1974) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne] (consulté en juin 2013 sur <<http://www.universalis.fr/encyclopedie/arnold-lunn/>>)

³ Andrew BEATTIE, *The Alps : a cultural history*, Oxford, University Press, 2006, p 213.

« Il n'y a pas de livre qui ait envoyé plus de grimpeurs dans les Alpes [...] Les scènes finales dans le cadre spectaculaire du mont Cervin progressent vers leur point culminant avec la dignité de certains des plus superbes passages de l'Ancient Testament. »

⁴ Leslie STEPHEN, *The playground of Europe*, London, Longmans, 1871, 321 p.

⁵ Leslie STEPHEN, « Review, Mr Whymper's Scrambles amongst the Alps. », *The Alpine Journal*, vol. V, May 1870 to May 1872, London, Longmans, p 240.

« Ceux qui ont vécu l'époque qui s'achève en ce moment -j'entends l'époque qui a finalement vu l'abolition de la notion d'inaccessibilité- admettront sans doute, après réflexion, que le livre de M. Whymper apporte l'expression la plus authentique de l'esprit qui a inspiré la conquête des Alpes [...] Mais la vraie valeur de son livre, du moins pour moi, consiste en ceci : de raconter, dans le ton parfaitement juste, les assauts les plus formidables, les plus déterminés et les plus méthodiques qui aient été livrés aux cimes des Alpes durant la période en question. » (traduction, SMYTHE, *op cit.* p 220.)

⁶ Geoffrey Winthrop YOUNG, *Nouvelles escalades dans les Alpes 1910-1914*, Paris, Victor Attinger, [s.d], 277 p.

sait, bouleversa l'intégralité de la société anglaise, le souvenir est encore bien vif six ans après. La critique de l'*Evening Standard* évoque bien cette appréciation mitigée :

M. Whymper peut être fier de son ouvrage, et nous l'en félicitons encore plus chaleureusement si nous avons la certitude que ce livre ne risque pas d'encourager le goût dépravé pour les ascensions alpestres hasardées, qui a besoin d'être réfréné plutôt que développé. Quand à nous, nous avouons que la plupart des chapitres nous ont fait à peu près le même effet que les sauts périlleux et les chutes sensationnelles des acrobates produisent sur les spectateurs des théâtres des faubourgs d'East-End. Ces secousses peuvent n'être pas désagréables, mais elles sont moralement dégradantes parce qu'elles satisfont un appétit malsain de sensations violentes.¹

Le *Blackwood Magazine* donne sur un ton plus modéré un avis similaire :

Ce livre n'est pas seulement le récit d'aventures personnelles – c'est un drame, une tragédie. Du premier au dernier chapitre, il vise au même but, et possède toutes les vicissitudes inhérentes à un immense effort d'habileté et de patience. L'auteur y risque continuellement sa vie et accepte ce risque d'un cœur léger, gratuitement, c'est là le point faible de cette histoire. L'absence de motif justificateur est la seule chose qui empêchera l'ouvrage, avec les aventures qu'il contient, de prendre un rang élevé en littérature.²

L'*Écho des Alpes* dénonce un abus des parenthèses scientifiques mais loue les digressions qui donnent « une heureuse variété aux récits d'aventures » et les très bons conseils pratiques. Ce qu'il soulève également c'est « l'excès de personnalité »³ de Whymper, lorsqu'il rebrousse chemin à la Dent Blanche ou qu'il bombarde les Italiens de pierres du sommet du Cervin⁴. Whymper n'était pas spécialement un homme que tout un chacun pouvait considérer comme aimable. Et il n'échappe pas à quelques polémiques après la publication réussie (sur le plan littéraire et financier⁵) des *Escalades*. Notamment une qui fit couler de l'encre aux membres de l'AC, concernant le fameux saut lors de la descente de la Pointe des Écrins⁶. Arnold Lunn lui reproche « son sens inapproprié de la vérité et son attitude envers les autres alpinistes [qui] étaient parfois impitoyables. »⁷ Tout comme son exagération de la représentation du phénomène atmosphérique à la descente du Cervin. Si l'on s'attarde sur la brèche de la Pointe des Écrins, Lunn s'interroge et fait des recherches. Il n'a trouvé aucune mention de cette brèche dans le *G.H.M Guide du Massif des Écrins*. De plus, après la mort du guide Christian

¹ BALLU, *op. cit.* p IX.

² *Idem.*

³ C.-M. BRIQUET, « Bibliographie », *Écho des Alpes 1872-1873*, Genève, Jullien, 242 p.

⁴ WHYMPER, *op. cit.* p 306 et 389.

⁵ Whymper put vivre jusqu'à la fin de sa vie avec les revenus de ses ouvrages.

⁶ WHYMPER, *op. cit.* p 230-232, cf illustration 28.

⁷ Arnold LUNN, « Whymper Again », *The Alpine Journal*, vol. 71, 1966, p 229.

Almer, William Coolidge¹ écrivit que ce dernier n'avait pas parlé d'une telle brèche. Dans son ouvrage *The Alps in 1864*², il s'avère qu'Adolphus Moore ne mentionne pas non plus ce passage. Il semble que personne n'est vu cette brèche³. Or il apparaît que le déni d'Almer n'est fondé que sur la déclaration de Coolidge, réputé querelleur ; qu'Ulrich et Peter Almer, fils du guide, ont souvenir d'un saut que leur père a rapporté avoir fait aux Écrins ; et que Whymper, se défendant aux accusations de Coolidge, reçoit la confirmation de son compagnon Horace Walker, présent lors de ladite ascension, de l'existence de cette brèche, qui ajoute trouver impudent de la part de Coolidge, absent ce jour-là, de remettre en question ce fait⁴. Lorsque Whymper voulut organiser une réunion à l'AC pour débattre de la controverse des Écrins, Coolidge démissionna du club. À l'occasion d'une réunion du 11 décembre 1899, le comité de l'AC déclare ne pas avoir à interférer dans des affaires privées. Une telle institution n'échappe pas aux désaccords et aux querelles. Cependant, cette affaire révèle un des travers de Whymper, qui lui est souvent reproché, sa tendance à exagérer, à dramatiser les scènes. Il a été dit que Whymper avait délibérément accentué le ton tragique, afin de tirer un profit financier de l'affaire du Cervin, via le succès de son livre. Sordides rumeurs, qui ne ressemblent guère à Whymper...⁵ L'extravagance dont il fait preuve à maintes occasions dans son ouvrage ne permet pas de remettre en cause l'intégralité de son récit. On peut supposer que Whymper a cédé à une part de fiction dans le témoignage de ses ascensions. La subjectivité du récit déborde très souvent et peut vite toucher la fiction, car l'accentuation plus ou moins forte de certains détails est inhérente à la façon propre à chacun de relater un événement, selon les émotions, l'état d'esprit, etc. Certainement, quelques faits racontés dans les *Escalades*, certaines estampes, ont été grossis par l'auteur, mais en aucun cas on ne peut affirmer que cette amplification soit volontaire et choisie afin de jouer sur la rentabilité de l'ouvrage. La dramatisation de Whymper est à considérer comme un enjeu du récit et non pas en tant que falsification d'évènements passés.

¹ Le différent qui opposa Coolidge et Whymper n'aurait pas été réglé si, en 1911, avant de se rendre à Chamonix, où il mourut, Whymper n'avait pas fait un crochet par Grindelwald (Suisse), résidence de Coolidge, où il resta une bonne journée. La note de son journal laisse à supposer qu'ils se sont séparés en bons termes. SMYTHE, *op cit.* p 286.

² Adolphus W. MOORE, *The Alps in 1864 : a private journal*, London, private edition, 1867, 360 p.

³ T. S. BLAKENEY, D. F. O. DANGAR, « A word for Whymper : A reply to Sir Arnold Lunn », *The Alpine Journal*, vol. 71, 1966, p 112.

⁴ *Idem.*

Propositions de défense tenues par Whymper dans une lettre adressée aux membres de l'Alpine Club en 1900 et dans un ouvrage de Schuster.

⁵ SMYTHE, *op cit.* p 224.

3. Rééditions et modifications

L'étude des différentes éditions du texte de Whymper, et leurs particularités, fournissent des indices sur sa réception et sa postérité auprès du public. L'ouvrage est réédité (par la même édition Murray à Londres) l'année de sa parution, en 1871, indiquant l'immédiateté du succès des *Escalades* (en dépit de son prix assez élevé). Très vite, le livre est traduit à l'étranger, en Allemagne et aux États-Unis (chez J.B Lippincott & Cie à Philadelphie) en 1872 et en France en 1873. Il faut attendre 1932 pour une édition italienne (chez A. Fromica, Turin).

La première traduction française par Adolphe Joanne est publiée chez Hachette, et est la source de cette étude. Cette édition aura elle aussi du succès puisque Hachette la republie en 1875. En 1880 en Angleterre, paraît une forme abrégée des *Escalades*, sous le titre *The Ascent of the Matterhorn* (même éditeur). Trois chapitres, scientifiques ou sans rapport avec l'ascension du Cervin, ont été supprimés, cependant l'ouvrage est toujours richement illustré (quatorze estampes hors-texte et quatre-vingt onze vignettes). En 1893, Murray publie une quatrième édition dite « de luxe » car richement reliée en étoffe crème dorée de flocons de neige¹. Le titre original est conservé. Cette édition est particulièrement soignée et présente de nouvelles gravures (vingt-trois en hors-texte et cent sept vignettes) et des annexes sur l'histoire du Cervin jusqu'en 1883². Cette publication met en avant le prestige acquis par les *Escalades* de Whymper. Murray publie la cinquième édition en 1900, assez similaire à la précédente, semble-t-il.

Une édition de 1908 chez Thomas Nelson & Sons (Londres, Angleterre) remplace les estampes par des photographies et des dessins de E.T Compton, alpiniste et dessinateur allemand d'origine anglaise. De même, en 1986, Webb & Bower³ (Exeter, Angleterre), publie une édition nouvellement illustrée de photographies de John Cleare, également alpiniste. La photographie est maintenant le moyen le plus performant afin de montrer le réalisme des Alpes. La montagne est, en ce domaine également, un terrain d'expérimentation idéal pour les premiers photographes (Whymper a été l'un d'eux). En 1936 et 1948, deux

¹ « Mountaineering books written and illustrated by Edward Whymper », [en ligne], (consulté en juin 2013 sur <<http://www.mountaineeringbooks.org>>).

² BALLU, *op. cit.* p X.

³ Edward Whymper s'avère être le grand-oncle du co-fondateur Richard Webb, expliquant ainsi le choix de publication.

autres Éditions Murray sortent, toujours richement reliées, illustrées (avec en plus des estampes, des portraits de l'auteur) et de nouvelles annexes réactualisées sur l'histoire du Cervin.

Côté francophone, l'éditeur et libraire genevois Alex Jullien décide de publier en 1912 *Escalades dans les Alpes* mais réduit le nombre des illustrations à trente-six gravures hors-texte et un portrait de l'auteur. Cette publication se veut plus populaire, les éditions françaises Hachette étant des éditions luxueuses. La nouvelle édition de 1922 est identique mais contient en appendice le « Rapport sur l'enquête officielle relative à l'accident du mon Cervin »¹. Les chapitres II « Ascension du mont Pelvoux », III « Le Mont-Cenis, le chemin de fer Fell, le grand tunnel des Alpes », X « De Vallouise à la Bérarde par le Col Pilatte », et XVI « La vallée d'Aoste, ascension des Grandes Jorasses », de l'édition originale sont supprimés. Comme l'édition anglaise abrégée de 1880, le choix éditorial privilégie les ascensions liées au Cervin et élague les chapitres trop techniques ou scientifiques qui s'éloignent du thème clé qu'est le Cervin. Il faut savoir que ces publications suisses voient Whymper ravis. Il était très heureux de ce projet qu'il qualifiait de « résurrection française »². Ces publications montrent le choix de l'auteur et des éditeurs de rendre accessible le récit à un plus grand nombre de personnes, en diminuant la qualité de la reliure, et ainsi du prix, et en insistant sur le contenu narratif.

En 1944, les Éditions suisses Victor Attinger (Lausanne) publient l'ouvrage avec seize illustrations, et nouvellement traduit de Claire-Éliane Engel, historienne et critique littéraire spécialisée dans la littérature de montagne. En 1978, Slatkine (Genève) réimprime l'édition d'Hachette 1873 (en fac-similé) avec une introduction d'Yves Ballu, écrivain spécialisé dans l'histoire de l'alpinisme très complète et riche d'informations. Plus on avance dans le XX^e siècle, plus les éditions vont être pourvues d'une préface rédigée par un historien qui apporte ainsi un regard plus analytique sur le récit de Whymper. Loin d'être oublié, *Escalades dans les Alpes* est sans cesse réactualisé. On aura noté l'accentuation sur le Cervin et la catastrophe de 1865 dans la fin des années 1800, à tel point que certains chapitres sont supprimés et donc jugés accessoires. Ces choix éditoriaux, auxquels Whymper a

¹ Copie obtenue en 1920 par M. Jullien. *Écho des Alpes 1922*, Genève, Jullien, 384 p.

² *Écho des Alpes 1922*, Genève, Jullien.

pris part jusqu'à sa mort en 1911, présentent clairement le noyau narratif qu'est le défi de l'ascension du Cervin. Il constitue le point marquant des *Escalades*, le seul élément pérenne qui ne subit aucune modification.

4. La traduction française d'Adolphe Joanne

Il est fort probable qu'Adolphe Joanne et Edward Whymper se soit rencontrés, notamment au sein du CAF. Pourtant aucune information ne confirme cette présomption, aucun indice sur les choix de traductions, autres que ceux présents dans l'ouvrage même (seulement dans les notes de bas de page, puisqu'Adolphe Joanne n'a pas écrit de texte liminaire).

Comme on le sait l'exercice de traduction est délicat, la première difficulté de Joanne a été de traduire le titre de l'œuvre de Whymper, *Scrambles Amongst the Alps*. Il explique sa démarche dans la première note de la première page. En anglais, *to scramble* signifie grimper, qui implique de « s'aider des pieds et des mains pour gravir une montagne »¹, qui n'est donc pas la même chose que *to scale* qui veut dire escalader. Ainsi, aurait-il fallu traduire *Grimpades dans les Alpes* dans un souci de cohérence. Néanmoins, Joanne juge ce terme trop audacieux, bien que, souligne-t-il, un traducteur avait inventé le mot grimpeur. Bien qu'aujourd'hui le terme escalade se réfère à une discipline spécifique pratiquée en montagne, l'emploi est tout à fait correct et compris de tous lorsqu'il a une portée générale, comme c'est le cas ici, dans le contexte du XIX^e siècle. Toutefois, Joanne n'a pas hésité à disperser quelques *grimpades* dans le texte, tenant à rester le plus près du sens de *scrambles*.

D'autre part, le traducteur laisse trace de son travail dans les diverses notes qui viennent adapter ou compléter la version originale. De plus, il ne faut pas négliger l'apport personnel du traducteur qui ajoute au texte original. Par exemple, Joanne atteste les dires de Whymper en témoignant d'une de ses propres expériences et donne ainsi une autre crédibilité à l'auteur, ou bien fait référence à un ouvrage venant compléter ses observations². Mais il peut aussi nuancer son propos en actualisant les informations ou en le corrigeant ; sur l'amélioration de l'hygiène à Grenoble, sur la hauteur exagérée des colonnes coiffées près de Molines (Queyras, France), ou sur le plus haut sommet de France en 1861 (l'annexion de la

¹ WHYMPER, *op cit.* p 1.

² *Ibid*, p 4 et 212.

Savoie à la France en 1860, fait que c'est le mont Blanc qui devient le plus haut, et non pas le Pointe des Écrins, dans l'Oisans, comme l'affirme Whymper)¹. D'autre part, le traducteur peut aider le lecteur français, qui ne possède pas forcément les connaissances lexicales spécifiques à la montagne, et que l'auteur n'a pas pris le soin de définir². Adolphe Joanne prend aussi la liberté de supprimer et modifier des parties du récit, le traducteur se fait alors critique littéraire.

J'abrège, en le modifiant, ce chapitre dont les détails, intéressants d'ailleurs, mais un peu long et trop techniques, sur le chemin de fer Fell, sont connus depuis longtemps. Le voyage de M. Whymper au Mont-Cenis date en effet de 1861.

[...]

Je crois devoir supprimer ici trois pages de ce chapitre consacrées à la *structure veinée, rubanée ou laminée* des glaciers, parce qu'elles me paraissent manquer tout à la fois de précision et de conclusion. M. Whymper attribue à deux causes principales la plupart des veines de glace bleue que l'on remarque dans les glaciers : 1° à l'eau qui gèle dans les crevasses ; 2° à la fermeture des crevasses. Il termine ainsi : Lorsqu'on considère les myriades de crevasses qui existent dans chaque glacier, qui se ferment et qui s'ouvrent incessamment, il est aisé de comprendre qu'un grand nombre de veines de glace pure, qui constituent la structure veinée des glaciers, doivent être regardées comme des *escarres de crevasses guéries*.³

Joanne jette un œil critique sur l'ouvrage qu'il traduit et synthétise le propos de l'auteur lorsqu'il le juge superflus (parce que trop précis, trop éloigné du sujet). La traduction rentre dans un objectif de grande diffusion d'un texte, il peut donc paraître normal que le traducteur prenne certaines libertés jugées nécessaires dans le cadre d'une popularisation ; qui lorsqu'elle est grandement modifiée, devient même une vulgarisation.

Adolphe Joanne était le traducteur de choix pour l'œuvre de Whymper. Écrivain, géographe, il possédait à la fois une grande connaissance des Alpes et des qualités littéraires certaines, conditions requises pour traduire et adapter fidèlement l'œuvre de Whymper. Au milieu du XIX^e siècle, Joanne était une figure d'autorité dans le monde du livre. On sait même que l'auteur anglais s'est aidé des guides de son futur traducteur lors de ses explorations alpines dans le Dauphiné !⁴

¹ WHYMPER, *op cit.* p 21, 51 et 190.

² *Ibid.*, p 18.

³ *Ibid.*, p 53 et 356-357.

⁴ *Ibid.*, p 193. « mais nous n'avions pu obtenir [...] d'autres renseignements que les quelques mots contenus dans l'*Itinéraire du Dauphiné* [...] par Adolphe Joanne. »

Le peu de critiques trouvées sur la traduction laisse à penser que pour la majorité elle est « fidèle et élégante »¹. Seul Max Chamson, biographe de Whymper, exprime certaines faiblesses de la traduction :

Le style, hélas ! n'est pas le reflet de celui de Whymper. Malgré des lourdeurs et des archaïsmes dénonçant la difficulté de rendre les expressions ou les termes alpins bien au point déjà en anglais, le livre est porteur de son souffle original.²

¹ C-M. BRIQUET, « Bibliographie », *Écho des Alpes 1872-1873*, Genève, Jullien, 242 p.

² Max CHAMSON, *Whymper : le fou du Cervin*, Paris, Librairie académique Perrin, 1986, p 216.

CHAPITRE 3. *ESCALADES DANS LES ALPES* : UNE TRANSITION SPORTIVE ET LITTÉRAIRE.

Comme la victoire du Cervin marque une transition de la pratique alpine, l'ouvrage qui la relate ponctue l'évolution de la littérature de montagne. Il s'agit d'une transition entre deux conceptions de la montagne et donc entre deux styles littéraires, puisque l'alpinisme comprend dans sa notion le témoignage qui en est fait. Le compte-rendu d'ascension évolue, se stylise, devient illustré, laisse peu à peu la place aux émotions. *Escalades* a la particularité d'avoir un écho considérable dans le monde littéraire autant que dans le milieu sportif, puisque Whymper a l'audace de mêler ces deux disciplines intimement et d'apporter à chacune d'elles un nouveau regard. Voilà pourquoi Whymper et son œuvre constituent les jalons de l'évolution d'une pratique sportive et d'un type de récit, initiés dans la première moitié du XIX^e siècle.

1. L'après-accident : quelle évolution pour l'alpinisme ?

Escalades résume la mentalité de la période héroïque de la conquête des Alpes d'environ 1854 à 1865. Enfin une œuvre commence à mettre des mots sur les sentiments et les motivations (incomprises et aberrantes pour certains) qui incitent les Anglais et leurs guides à s'aventurer sur des terrains aussi dangereux avec encore si peu de maîtrise. En 1871, les publications simultanées des *Escalades dans les Alpes* de Whymper et du *Terrain de jeu de l'Europe* de Stephen donnent une nouvelle impulsion au mouvement alpin qui s'amorce à nouveau¹. Il faut dire que l'AC contribue pour une large part à relayer les informations et parutions d'un membre à l'autre. Des textes publiés par des membres aussi illustres que Stephen et Whymper ne tardent pas à faire parler d'eux et des Alpes dont ils ne se lassent pas de louer les beautés et les vertus². En dépit de la guerre de 1870, de nombreuses ascensions sont réalisées. Les effectifs de l'AC ne cessent de gonfler³ et en 1874, le CAF se crée, venant ainsi parachever l'institutionnalisation européenne de

¹ Cf annexe 10, Ascensions dans les Alpes de 1874 à 1904.

² William August COOLIDGE, *Les Alpes dans la nature et dans l'histoire*, Marseille, Laffitte, 1979, 1913, p 306.

³ En 1861, l'AC compte 158 membres, en 1871, ils sont 298, et en 1875, 361.

l'alpinisme naissant progressivement, celles-ci se transforment¹. La vingtaine d'années entre 1870 et 1890 met une fin définitive (plus que symbolique de celle de 1865) à la conquête des Alpes. Les transformations sociales et économiques continuent de se mettre en place, le sport alpin devient de plus en plus accessible par la baisse des prix et la réorganisation des conditions pratiques de l'alpinisme². Les publications de récits de courses en montagne ont fait connaître les cartes, les améliorer même. Les guides touristiques fleurissent, les hôtels se remplissent, des cabanes s'ouvrent en montagne pour abriter les grimpeurs de plus en plus nombreux. Tout devient plus facile pour la nouvelle génération. La montagne continue de se dépouiller peu à peu de son voile de mystère. Les Alpes deviennent de plus en plus touristiques et les sommets cessent d'être des domaines inviolés. Les alpinistes trouvent alors de nouvelles premières, perfectionnent et modernisent les techniques et les maîtrises alpines. Avec Albert Mummery (dont la carrière alpine s'étend de 1879 à 1895, année de sa mort au Nanga Parbat, dans l'Himalaya), c'est le début d'ouverture de voies difficiles où l'accent est porté à la technicité de l'ascension. Ce Britannique développe l'alpinisme comme un sport à part entière, loin des considérations scientifiques et esthétiques des pionniers. Il est très souvent désigné comme le « créateur de l'alpinisme acrobatique »³, c'est-à-dire un alpinisme qui se concentre sur la beauté du geste et de la voie empruntée, et non plus sur la victoire du sommet en lui-même. L'ascension compte désormais plus que la cime atteinte.

2. La continuité dans la littérature alpine

Whymper a auguré un récit d'ascension moins stricte à la pure description alpine. Il a porté un regard jeune sur les Alpes propices aux digressions en tous genres. *Escalades dans les Alpes* n'est plus tout à fait un compte-rendu d'ascension mais pas encore une aventure humaine, comme le seront les récits du XX^e siècle. Whymper offre un style, qui, bien qu'hérité de ses prédécesseurs, est innovant, dans le fond et dans la forme. Son écriture est plus moderne, c'est ce qu'en juge l'écrivain et alpiniste, Leslie Stephen :

¹ COOLIDGE, *op cit.* p 306.

² *Ibid.*, p 307-308.

³ Paul PAYOT, *Au royaume du Mont-Blanc*, Montmélian, La Fontaine de Siloé, 1996, p 283.

The change from the narratives of the old Peaks and Passes to those of Mr Whymper is at least as remarkable as the change in the mode of illustration. The art of mountaineering has, as it is evident, been revolutionised. [...] However, as a matter of fact, there is no doubt that Mr Whymper is a very good -and in some important respects the best- representative of the modern school. The great difference is not that the more recent performers are braver, nor, except in certain minor points, more skilful than their predecessors. The difference is chiefly that their imaginations have become familiarised with the mountains.¹

Selon Stephen, il est indéniable que l'ouvrage de Whymper ait été une prémice vers une vision plus moderne de la montagne et donc une narration novatrice. Cette modernité s'installera progressivement, suivant les aléas de l'alpinisme et des différentes activités qui vont en dériver.

Si l'on s'attache aux titres des parutions antérieures et postérieures à celle de Whymper, on remarque bien ce glissement progressif entre deux manières de raconter les exploits alpins. De Saussure publie ses *Voyages dans les Alpes* (Neuchâtel, 1796), Alfred Wills fait paraître en 1856 ses *Wandering among the High Alps*, Whymper perpétue avec *Scrambles amongst the Alps* (1871) et même Mummery écrira *My Climbs in the Alps and Caucasus* (Londres, 1895). Plus tard, Gaston Rébuffat publie *Étoiles et tempêtes* (1954), Lionel Terray fait paraître *Les conquérants de l'inutile* (1861) devenu un classique, et Walter Bonatti écrit *À mes montagnes* (1962). La scission entre deux conceptions de l'alpinisme est bien visible. Passé le XX^e siècle, la pratique de ce sport devient une aventure individuelle, tandis qu'elle était une expérimentation scientifique et artistique, la découverte d'un milieu encore inconnu, teintée d'une sensibilité encore romantique. À partir des années 1880 environ, « l'alpinisme a conquis la popularité, il est même devenu *fashionable* »², le témoignage personnel qui lui est intrinsèque suit par conséquent la même progression. Aujourd'hui, tous les sports de montagne ont une popularité folle et attirent chaque année de plus en plus d'adeptes. Il en est de même pour les récits de montagne, d'ailleurs, on rencontre des maisons d'éditions spécialisées dans la littérature de montagne (les Éditions Guérin, en tête, les Éditions du Mont-Blanc),

¹ Leslie STEPHEN, « Review, Mr Whymper's Scrambles amongst the Alps. », *The Alpine Journal*, vol. V, May 1870 to May 1872, London, Longmans, p 236.
« Le changement du récit de *Peaks and Passes* à celui de M. Whymper est au moins aussi remarquable que l'évolution du mode d'illustration. Il est évident que l'art de l'alpinisme a été révolutionné. [...] Toutefois, il se trouve qu'il n'y a aucun doute que M. Whymper est un très bon – et à certains égards le meilleur – représentant de l'école moderne. La différence majeure n'est pas tellement que les derniers alpinistes soient plus courageux, ni plus doués (à l'exception de quelques moindres aspects) que leurs prédécesseurs. La différence réside particulièrement dans le fait que leur imagination s'est familiarisée aux montagnes. »

² COOLIDGE, *op. cit.* p 318.

ou des collections consacrées à la montagne dans de grosses maisons d'éditions, « Sempervivum » chez Arthaud, « Hommes et montagnes » chez Glénat ou encore « Retour à la montagne » chez Hoëbeke.

Claire-Éliane Engel ne partage pas cet avis ; même si elle considère que « vers 1870, il ne faut plus attendre les grandes effusions romantiques » et que la « littérature de montagne poursuit sa carrière, mais sur une voie différente. », elle s'oppose à l'idée que les récits « très sèchement techniques » de Whymper et Mummery influent sur l'évolution de la littérature de montagne. Le changement de perception de la montagne qui devient « l'âme profonde et vivante, et non plus un symbole moral, placé là pour l'édification de l'homme, comme chez Ruskin » joue incontestablement dans l'évolution de la littérature. La place de l'homme vis-à-vis de la montagne se déplace, il a peu à peu envahi les hauteurs et, la montagne n'est pour lui qu'un « mât de cocagne »¹. Engel conclue sur une note très négative puisqu'elle constate la mort de la « finalité classique et romantique » de la montagne et affirme « sans paradoxe que l'alpinisme a tué la montagne. »² Peut-être cet avis est-il exagéré ? Simplement, la vision que l'homme se fait de la montagne est en perpétuelle mutation car soumise à l'évolution des mentalités au sein d'une société, d'une économie de plus en plus tournée vers les Alpes et le tourisme. La montagne est de moins en moins un lieu de poésie, tandis qu'elle gagne en « héroïsme épique »³.

3. Un héritier alpin et littéraire ? Comparaison avec *Mes*

***Escalades dans les Alpes et le Caucase* d'Albert Frederick Mummery**

Pendant un certain nombre d'années, le livre de Whymper n'eut pas de rival, et on pouvait le considérer comme le modèle du récit d'escalade. Mais alors parurent *My Climbs in the Alps and Caucasus*⁴, par Albert Mummery, et on put se convaincre que la formule de l'alpinisme en 1895 n'était plus celle de 1865.⁵

¹ Référence au constat de Ruskin, cf partie 1, chapitre 3, sous-chapitre 2, deuxième note du chapitre.

² Claire-Éliane ENGEL, Charles VALLOT, *Tableau littéraire du massif du Mont-Blanc*, Chambéry, Dardel, 1930, p 335.

³ ENGEL *op. cit* p 335.

⁴ Albert Frederick MUMMERY, *My Climbs in the Alps and Caucasus*, London, T. Fisher Unwin, 1895, 360 p. Traduit de l'anglais par Maurice Paillon, Paris, Éd. Lucien Laveur, 1903.

⁵ Arthur RAYMANN, *Évolution de l'alpinisme dans les Alpes françaises*, Genève, Slatkine, 1979 (Les Alpes et les Hommes), p 271.

Whymper et Mummery incarnent deux générations d'alpinistes. Leurs ouvrages respectifs sont les témoins d'une évolution de l'alpinisme et de la transition qui s'opère dans les années 1870-1880. Whymper est certes le plus habile et le plus complet des explorateurs de montagne mais il n'a pas apporté de réponse à la question de l'évolution de la pratique¹. Son palmarès de conquête est impressionnant, mais Mummery le dépasse en nombre et habileté. Pour Whymper, le sommet importe, coûte que coûte, tandis que Mummery est à la recherche de la difficulté et de la beauté des voies. Il faut dire qu'en 1879, lorsque Mummery débute sa carrière alpine, plus aucun sommet n'est vierge, il s'agit donc de faire des premières de petits pics oubliés, d'arêtes, ou de parvenir au sommet par un versant nouveau. Il est très intéressé par les techniques de l'alpinisme et innove dans un alpinisme dit acrobatique. En cela, il va être un des premiers « rochassiers », car les ascensions qu'il effectue ne sont plus sur du glacier ou en terrain mixte², mais sur du rocher pur. Ce type d'alpinisme se rapproche plus de l'escalade actuelle. Mummery est avant tout un sportif. D'autre part, Whymper s'accompagnait de guides³, soit français, soit suisses, contrairement à Mummery qui grimpe en solitaire. Soulignons quand même l'importance de l'innovation technique de Whymper (rappelons qu'à l'époque, il avait mis au point un grappin, et un anneau qui avec une corde permettait d'évoluer en descente sans aucune aide sur une petite distance) que Mummery perfectionne dans le cadre de ses ascensions en solitaire.

Leurs styles diffèrent grandement ; quand Whymper s'attarde volontiers en digressions, Mummery offre un style net et un humour plus vif. L'atout de Mummery réside dans son dernier chapitre « Plaisir et pénalités ». Il y dresse une analyse intelligente, et pleine de justesse, de l'alpinisme. Ce chapitre est pour beaucoup considéré comme l'acte fondateur de l'alpinisme sportif⁴. Mummery parvient à mettre des mots sur les plaisirs immenses procurés lorsqu'on est en montagne. Sur ce dernier point, Whymper a buté dans les *Escalades dans les Alpes*. Pourtant on sent que leurs conceptions sont similaires :

¹ BALLU, *op. cit.* p I.

² « Terrain d'escalade présentant à la fois des passages rocheux et des passages en neige ou en glace », dans Sylavin JOUTY, Hubert ODIER, *Dictionnaire de la montagne*, Paris, Omnibus, 2009, p 640.

³ Cf annexe 11, Photographie d'Edward Whymper et de ses guides.

⁴ Jacques PERRET, *Regards sur les Alpes*, Paris, Éditions du Mont-Blanc, 2011, p 261.

Le fait qu'un homme prend son plaisir à escalader des rocs à pic ne le rend en aucun cas insensible à tout ce qu'il y a de beau dans la nature. Les deux genres de sentiments ne sont pas du tout du même ordre. [...] Il est à présumer certainement que ceux qui sont le plus attirés par les montagnes et qui reviennent le plus constamment vers les splendeurs, sont ceux qui possèdent au plus haut degré ces deux sources de jouissance, ceux qui peuvent combiner la fantaisie et la gaieté d'un magnifique sport avec la joie indéfinissable qui vient du charme des formes, des tons et de la couleur des grandes chaînes.¹

[...] La sensation d'indépendance et de confiance en soi que nous donnent les grands précipices et les vastes champs de neige silencieux a quelque chose d'absolument ravissant. Chaque pas apporte la santé, la fantaisie et la gaieté.²

Ainsi, malgré des conceptions différentes de l'alpinisme (l'exploration des sommets d'une part, et le sport des ascensions³), les ressentis des deux alpinistes sont identiques. Tout comme le sont leurs conseils quant à la prudence en montagne. Mummery prévient contre la négligence et l'attention relâchée, autant que Whymper l'a fait. Les mises en garde contre les « moments d'oubli dans un endroit facile » et la « nécessité d'une attention incessante »⁴ font écho à la courte morale finale des *Escalades* :

Grimpez, si vous le voulez, mais souvenez-vous que le courage et la force ne sont rien sans la prudence, et qu'un moment de négligence peut détruire le bonheur de toute une vie. Ne faites rien précipitamment, surveillez bien chacun de vos pas, et, en commençant une expédition, songez à ce que peut en être la fin !⁵

Via le *topos* du chapitre moral qui clôt le récit, Whymper et Mummery alertent sur la part de risque inhérente à la pratique alpine. Ils se donnent le devoir de prévenir et conseiller le lecteur, potentiel grimpeur, que le plaisir de l'alpinisme (largement défendu par les deux auteurs, par ailleurs) peut basculer à la moindre seconde d'inattention.

¹ MUMMERY, *op. cit.* p 292.

² *Ibid.*, p 297.

³ Conceptions qui coexistent, la première persiste encore au début de l'apparition de la seconde.
BALLU, *op. cit.* p II.

⁴ MUMMERY, *op. cit.* p 293.

⁵ WHYMPER, *op. cit.* p 408.

CHAPITRE 4. LA POPULARITÉ ACQUISE AU XX^E SIÈCLE, PERPÉTUÉE AU XXI^E

La prose de Whymper est simple, le déroulement est bien construit et fluide. « Son œuvre est agréable et intelligible à tous »¹, c'est là aussi, la raison de son succès. Les éditions du XX^e siècle ont pris le parti de simplifier le récit (la suppression de chapitres accessoires à la compréhension de l'histoire du Cervin) et d'ajouter en annexes des éléments historiques ajoutant un intérêt supplémentaire pour le lecteur curieux (procès-verbal, correspondances de Whymper). Le prix de ces nouvelles parutions devient modique et les *Escalades* deviennent accessibles à un plus grand nombre, l'œuvre de Whymper « sera bientôt dans toutes les mains. »² La renommée acquise par Whymper, la popularité croissante de l'alpinisme et ces choix éditoriaux ont fait qu'aujourd'hui encore, l'homme du Cervin a conservé toute sa gloire.

1. « Guide aimé et apprécié des alpinistes »³

Dans le milieu de la montagne, les *Escalades dans les Alpes* et son auteur sont devenus des références historiques. Cette popularité déjà bien gagnée au XIX^e siècle, n'a cessé de s'amplifier au début du XX^e. Déjà à la fin du siècle précédent, dans les guides touristiques de Zermatt et Chamonix de Whymper, des feuillets publicitaires vantaient les qualités de son premier ouvrage, régulièrement réédité⁴. L'ouvrage a gagné toutes les tranches d'âges ; l'auteur incarne la volonté et la détermination qui habitent tout alpiniste et auxquels aspirent les nouvelles générations. C'est l'expression simple de ses motivations qui touche le lecteur :

On pourrait s'attendre que les jeunes trouvent ennuyeuses la plupart de ses pages didactiques, et notre critique moderne pourrait blâmer bien des choses dans son livre en tant qu'œuvre artistique. Cependant il existe très peu d'ouvrages consacrés à un sujet unique et quelque peu ésotérique que jeunes et vieux puissent lire encore avec un plaisir indéfectible. Son secret réside dans sa sincérité, dans le sentiment qu'il nous donne que tout cela nous arrive

¹ SMYTHE, *op cit.* p 224.

² Auteur inconnu, « Bibliographie », *Écho des Alpes 1912*, Genève, Jullien, 538 p.

³ *Idem.*

⁴ Cf annexe 12, pages de promotion pour *Escalades dans les Alpes*.

à nous-mêmes. [...] Nous vivons la lutte, nous sentons l'opiniâtreté de l'homme, mais nous sentons aussi la réalité des forces conjurées contre lui. □¹

Si *Escalades* est considéré comme un classique de la littérature de montagne, c'est parce que Whympers a su introduire une portée universelle dans chaque conseil pédagogique, dans chaque réalisation alpine. Il a écrit un livre personnel certes, mais dans lequel il voulait que chaque lecteur soit touché. Sans cesse, il fait se rapprocher le lecteur, l'invite à regarder une carte ou une gravure, le conseille sur les bonnes attitudes à avoir en montagne. D'autre part, son talent pour l'emphase et la dramatisation a introduit du spectaculaire dans presque chaque page d'ascension, le récit en lui-même en devient captivant. De plus, l'émotion de Whympers quand il se trouve en montagne, bien que peu exprimée, se devine et filtre à travers les pages. La passion qu'il met dans ces ascensions, voilà ce qui émeut le lecteur.

Un guide, un phare directeur. Il fit entrer l'alpinisme dans sa voie moderne. À sa lecture, on peut saisir ce qu'il y a de bonheur dans la lutte en haute montagne. Tout son livre respire cette violente énergie... Toute une génération s'est imbue inconsciemment de cet esprit de lutte. D'enthousiasme, elle a cherché à imiter ce magnifique modèle.²

Si Whympers n'a pas été le plus doué des alpinistes, il a été le modèle inspirateur des générations suivantes. Pour cette raison, il reste encore aujourd'hui, l'exemple des pionniers de l'alpinisme de par le sentiment de lutte avec la montagne qu'il a exprimé et diffusé.

2. Gravures devenues références et symboles

Escalades dans les Alpes constitue indéniablement l'ouvrage qui eut le plus grand retentissement. Le talent de conteur et d'illustrateur de l'auteur se sont conjugués pour expliquer ce succès, à tel point que cette période se résume pour beaucoup à ce seul ouvrage.³

Whympers est incontestablement devenu *le* graveur des Alpes. Chaque publication moderne sur la montagne, l'histoire de l'alpinisme (et elles sont nombreuses ces dernières années aux éditions Glénat, Arthaud, Hoëbeke,...), s'illustre de ses gravures. Ces images sont le témoignage d'une montagne passée

¹ Geoffrey Winthrop YOUNG, *Nouvelles escalades dans les Alpes 1910-1914*, Paris, Victor Attinger, [s.d], 277 p.

² Edward WHYMPERS, A. BRUN (préf.), *Escalades dans les Alpes 1860-1869*, Genève, Jullien, 1922, p XV.

³ Jacques PERRET, *Guides des livres sur la montagne et l'alpinisme*, Grenoble, Éditions de Belledonne, 1997, Tome 2, p 538.

dont on regarde les beautés avec nostalgie. Les glaciers étaient bien plus étendus qu'aujourd'hui, les paysages montagnards bien plus préservés et sauvages. Témoignage d'une civilisation alpine rustique, des vêtements de l'époque, du matériel élémentaire des grimpeurs, toutes les estampes de Whymper prennent une fonction mémorielle essentielle. « L'image participe à la construction de la mémoire des sociétés en illustrant des faits historiques »¹, voilà pourquoi ces gravures ont acquis tant de valeur, elles sont devenues un outil d'études historique, voire géologique, des montagnes du XIX^e siècle. Les gravures qui mettent en scène le grimpeur en action incarnent le symbole de cette époque de l'âge d'or de l'alpinisme, où l'équipement rudimentaire et le peu de technique acquise mettaient l'homme directement au contact de la montagne, ses seules forces physiques et mentales lui permettant de gravir le sommet. C'est le cas de l'image de la page de titre², reprise dans chaque édition illustrée, qui désormais, symbolise à elle seule Whymper, les *Escalades dans les Alpes*, et la naissance de l'alpinisme.

3. Aujourd'hui : l'exemple de la publication de 2012 aux Éditions Alpage³

Les publications françaises postérieures à celle de Slatkine de 1978 (réimpression fac-similé de l'édition française de 1873) n'ont conservé que le récit. La récente édition Alpage a pris le parti de se rapprocher le plus possible de la première édition française. Pas de suppression de chapitre, les cent huit illustrations originales sont insérées dans le récit ; on peut seulement regretter les notes de bas de page⁴, les cartes, et la table des illustrations finale⁵. Les appendices sont très complets, outre les originaux, l'éditeur a rajouté ceux des Éditions Jullien de 1912 et 1922 (le rapport d'enquête, la *Suite de l'histoire du Cervin* écrite par Whymper sur les ascensions qui ont suivi la sienne). On trouve également l'article du *Times* suite à la catastrophe du Cervin, ainsi qu'une présentation sur la gravure au XIX^e siècle. L'ouvrage est introduit par une biographie de Whymper écrite par

¹ DUPRAT, *op. cit.* p 95.

² Cf illustration 2.

³ Edward WHYMPER, *Escalades dans les Alpes*, [s.l.], Alpage, 2012, 331 p.

⁴ Choix justifié dans les « Notes de l'éditeur » : « elles rendaient la lecture difficile sans apporter de précisions indispensables aujourd'hui ».

⁵ Les titres des gravures font partie intégrante de l'image et de la compréhension de la scène figurée.

René Siestrunck. Le tout est complété de portraits de Whymper ainsi que de gravures supplémentaires.

Deux choses ont été primordiales dans les choix de l'éditeur d'Alpage, Christian Burdet, le travail de graveur de Whymper, et sa personnalité¹. Il souligne le fait qu'initialement Whymper est venu dans les Alpes, non pour les escalader, mais pour les dessiner, et a donc décidé de ne supprimer aucune gravure, mais bien au contraire, d'en rajouter². Le format du livre (19,7 cm x 20 cm) met généreusement les estampes en valeur, qui sont souvent à 110 ou 120% par rapport à l'édition originale. Les reproductions sont d'une grande qualité, pour cette seule raison, cet ouvrage est remarquable. D'autre part, Christian Burdet a souhaité réajuster la réputation de Whymper, connu pour sa prétention, sa mauvaise foi, son caractère difficile et imbu de lui-même. Il a décidé de publier ce texte parce qu'on y voit que Whymper peut aussi être capable d'empathie pour ses compagnons d'ascensions, et qu'il sait parfois faire preuve d'une étonnante autocritique.

Cette nouvelle publication rend hommage au talent de Whymper et au travail qu'il a fourni dans la conception de ce livre. Surtout, elle réactualise l'élément clé, et négligé au XX^e siècle, que sont les illustrations, qui contribuent à la force et au dynamisme du récit.

Plus d'un siècle plus tard, *Escalades dans les Alpes* reste populaire auprès des amateurs et pratiquants de montagne.

¹ Informations recueillies auprès de Christian Burdet en mars 2013.

² Six autres gravures de Whymper viennent compléter celles des *Escalades dans les Alpes*, toujours en rapport avec le texte.

Pourtant peu expressif, Whymper s'est étonnamment livré dans son œuvre ; sûrement parce qu'écrire sur la montagne, c'est aussi écrire sur soi. Les *Escalades dans les Alpes* décrivent ses cinq années de plaisir et de gloire dans les montagnes et contiennent la puissance d'évocation d'une époque où tout était encore à faire. Telle est la force de cette œuvre devenue classique car représentative de la lutte d'un homme, qui a tant gagné et tant perdu sur le Cervin. Une œuvre qui nous transporte dans les vallées des Alpes et nous fait dire intérieurement « je vois les grands pics avec leurs sommets entourés de nuages, qui semblent monter toujours comme dans l'infini ; j'entends les concerts des troupeaux éloignés, les chants des paysans et les tintements solennels des cloches d'églises ; j'aspire les émanations odorantes des pins. »¹

¹ WHYMPER, *op cit.* p 407.

CONCLUSION

L'analyse des *Escalades* nous montre les origines historiques de l'alpinisme dans toute sa diversité. La naissance de cette pratique, à la croisée de préoccupations scientifiques, d'une attirance pour les magnificences alpines, et d'un goût pour l'aventure explique sa complexité même ; car la montagne possède cette puissance inspiratrice qui émeut chaque sensibilité. Tous ces éléments sont les motivations de Whymper, et elles sont toutes condensées dans son récit. Son écriture en est devenue tout aussi ambivalente que l'activité elle-même décrite. De ce fait, peut-on voir *Escalades dans les Alpes* comme une figure métonymique de l'alpinisme ? Sobriété technique et sensibilité esthétique s'interpénètrent dans les deux cas. Ce livre personnifie les perspectives d'approches de la montagne.

Edward Whymper a été l'un des rares pionniers à consacrer entièrement sa vie à l'alpinisme. *Escalades dans les Alpes* est désormais devenu un incontournable de la littérature alpestre parce que le narrateur a le don d'émouvoir, de captiver son lecteur. La réussite de cette première œuvre est d'avoir fait aimer les Alpes à un large public. Il parvient à donner une idée du plaisir que l'on peut prendre à escalader, à une époque où l'alpinisme n'est que synonyme de témérité et d'inconscience. Le lecteur se prend à envier le narrateur, car il perçoit pleinement l'intensité de l'expérience vécue et de son impact sur sa personnalité. La montagne, qui était complètement négligée avant le XIX^e siècle, se met à faire rêver une nouvelle génération de jeunes grimpeurs. D'autre part, Edward Whymper incarne avec ce premier récit toute l'ardeur et la détermination de la jeunesse. Au delà, c'est une foi dans les capacités de l'homme que l'auteur déploie dans les pages. Citons les « plus sérieux enseignements des montagnes » qu'il dispense pour conclure son récit, et qui sans conteste, laissent suggérer que la pratique de l'alpinisme devient une philosophie de vie :

Voyez cette sommité ! Elle est bien loin ! ; involontairement on ajoute : « impossible de l'escalader ! Impossible ! » - « Mais non ! » dit le montagnard. « Le chemin est bien long, je le sais ; il est difficile, dangereux peut-être ; mais l'ascension est possible, j'en suis certain ; je chercherai la meilleure route ; je prendrai l'avis de mes frères les montagnards, je saurai comment ils ont gravi

des sommets aussi élevés ; ils m'apprendront à éviter les dangers de pareilles courses. »¹

La victoire finale est une récompense de l'ensemble des qualités humaines déployées dans l'effort de l'ascension. Il faut voir la toute-puissance de l'alpiniste, non forcément en rapport avec le monde, mais avec lui-même. C'est une puissance sur soi qui est acquise. La montagne permet de développer une grande appréhension de son individualité ; durant toute l'ascension, la montagne nous confronte à nous-même, elle est miroir. Et une fois arrivé au sommet, l'alpiniste sait qu'il a dompté son énergie. Faire de l'alpinisme c'est savoir concentrer sa force pour préserver sa vie, canaliser son énergie vers une aspiration. Faire de l'alpinisme, c'est lier corps et esprit.

Aujourd'hui, la montagne a-t-elle conservé toute son aura d'autrefois ? La modernité a elle aussi gagné les cimes, les mentalités n'y ont pas échappé. L'alpinisme est aujourd'hui un moyen de « se défoncer ». Pourtant, les montagnes continuent de transporter, d'émerveiller, d'inspirer. La virginité sacrée des cimes n'est certes plus, l'homme l'a piétinée depuis plus de deux siècles, mais son pouvoir d'attraction, lui, reste inchangé. Ces hauteurs seront toujours rêvées et idéalisées. « Après avoir conquis la montagne, l'homme est conquis par elle, et c'est la plus douce des punitions. »²

¹ WHYMPER, *op cit.* p 405.

² Paul PAYOT, *Au royaume du Mont-Blanc*, Montmélián, La Fontaine de Siloé, 1996, p 285.

SOURCES

Sources à la Bibliothèque Municipale de Lyon

Collection jésuites des Fontaines :

WHYMPER, Edward, *Scrambles Amongst the Alps 1860-1869*, London, John Murray, 1871, trad. fr. *Escalades dans les Alpes 1860-1869*, éd. trad. par Adolphe JOANNE, Paris, Hachette, 1873, IV-432 p, ill.

(également disponible sur le site Gallica de la BnF,

<<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k205825t>>, consulté en juin 2013)

Fonds Rhône-Alpes :

WHYMPER, Edward, BALLU, Yves (introd.), *Escalades dans les Alpes 1860-1869*, Genève, Slatkine (rééd. anast.), [1873]-1978 (Les Alpes et les Hommes), XXXVI-IV-431 p, ill.

COOLIDGE, William Augustus Brevoort, *The Alps in nature and history*, London, Methuen, 1908, trad. fr. *Les Alpes dans la nature et dans l'histoire*, éd. trad. par Édouard COMBE, Marseille, Lafitte (rééd. anast.), [1913]-1979, 547 p.

RUSKIN, John, *Sesame and Lilies : three lectures*, London, Allen & Unwin (nouv. éd.), [1865]-1960, XXXVI-228 p.

STEPHEN, Leslie, *The playground of Europe*, London, Longmans, 1871, trad. fr. *Le terrain de jeu de l'Europe*, éd. trad. par Claire Éliane ENGEL, préf. de Sylvain JOUTY, Paris, Hoëbeke, 2003 (Retour à la montagne), 242 p.

Source à la Bibliothèque Bonlieu d'Annecy

WHYMPER, Edward, BRUN, A (préf.), *Escalades dans les Alpes 1860-1869*, Genève, Jullien (nouv. éd. augm.), [1873]-1922, XVI-284 p, ill.

MUMMERY, Albert Frederick, *My climbs in the Alps and Caucasus*, London, Fisher Unwin, 1895, trad. fr. *Mes escalades dans les Alpes et le Caucase*, éd. trad. par Maurice PAILLON, Paris, Lucien Laveur, 1903, 327 p.

Bibliothèque municipale George Brassens de Chambéry

YOUNG, Geoffrey Winthrop, *Mountain crafts*, London, Methuen, 1920, trad. fr.
Nouvelles escalades dans les Alpes 1910-1914, éd. trad. par Bernard LEMOINE,
Neuchâtel, Victor Attinger, [s.d] (Montagne), 273 p, ill.

Bibliothèque du Club Alpin Français de Lyon

WHYMPER, Edward, *A Guide to Chamonix and the Range of Mont-Blanc*, London,
Murray, 1896, 234 p.

WHYMPER, Edward, *A Guide to Chamonix and the Range of Mont-Blanc*, London,
Murray, 1910 (nouv. éd. rev.), 242 p.

WHYMPER, Edward, *A Guide to Chamonix and the Range of Mont-Blanc*, London,
Murray, 1911 (nouv. éd. rev.), 206 p.

Écho des Alpes, Genève, Jullien,
1872-1873, 1912, 1922.

The Alpine Journal, London, Longmans
vol. III, 1865-1866, vol. V, 1870-1872.

Sur le site alpine.journal.org.uk

The Alpine Journal
vol. 71, 1966, vol. 100, 1995.

Source personnelle

WHYMPER, Edward, SIESTRUNCK, René, (introd.), *Escalades dans les Alpes*, [s.l],
Alpage, 2012, 331 p, ill.

BIBLIOGRAPHIE

Outils méthodologiques sur l'image et la gravure

BÉGUIN, Albert, *Dictionnaire technique de l'estampe*, Paris, André Béguin, 1998, 340 p, ill.

BERSIER, Jean, *La gravure, les procédés, l'histoire*, Paris, Berger-Levrault, 1984 (Arts), 430 p, ill.

BLACHON, Rémi, *La gravure sur bois au XIX^e siècle : l'âge du bois debout*, Paris, Amateur, 2001, 286 p, ill.

DUPRAT, Annie, *Images et histoire : outils et méthodes d'analyse des documents iconographiques*, Paris, Belin, 2007 (Belin sup. Histoire), 223 p.

LOSTALOT, Alfred de, *Les procédés de la gravure*, Paris, A. Quantin, [s.d] (Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts), 252 p, ill.

MANGUEL, Alberto, *A history of reading*, Toronto, A. Knopf, 1996, trad. fr. *Une histoire de la lecture*, éd. trad. par Christine LE BŒUF, Arles, Actes Sud, 1998, 515 p, ill.

MELOT, Michel, *L'illustration : histoire d'un art*, Paris, Skira, 1984, 271 p, ill.

Histoire du tourisme en France et en Angleterre au XIX^e et XX^e

BOYER, Marc, *Histoire générale du tourisme du XVI^e au XXI^e*, Paris, L'Harmattan, 2005, 327 p, ill.

CROUZET, François, *L'économie de la Grande-Bretagne victorienne*, Paris, Belin, 2009 (Belin Sup. Histoire), 311 p.

TREVEYLAN, George Macaulay, *Histoire sociale de l'Angleterre du moyen-âge à nos jours*, Paris, Payot, 1949 (Bibliothèque historique), 500 p.

Histoire de l'alpinisme dans les Alpes au XIX^e

- BALLU, Yves, *Les alpinistes*, Paris, Arthaud, 1984, 462 p.
- BEATTIE, Andrew, *The Alps : a cultural history*, Oxford, University Press, 2006, 246 p.
- BONHÈME, Paul, « L'alpinisme au service de la nation », *Alpes magazine*, n°74, mars-avril 2002, p 66-75.
- BOZONNET, Jean-Paul, *Des monts et des mythes : l'imaginaire social de la montagne*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1992 (Montagnes), 294 p.
- GOS, Charles, *Tragédies alpestres*, Lausanne, Payot, 1947, 302 p, ill.
- GOS, Charles, YOUNG, Geoffrey Winthrop (collab.), *Le Cervin : 1. L'époque héroïque 1857-1867*, Neuchâtel, Victor Attinger, 1948, 315 p, ill.
- GUICHONNET, Paul (dir.), *Histoire et civilisations des Alpes : Vol. 2, Destin humain*, Lausanne, Payot, 1980, 413 p, ill.
- HOIBIAN, Olivier (dir.), *L'invention de l'alpinisme : la montagne et l'affirmation de la bourgeoisie cultivée (1786-1914)*, Paris, Belin, 2008 (Histoire et société), 367 p, ill.
- HOIBIAN, Olivier, DEFRANCE, Jacques (coord.), *Deux siècles d'alpinismes européens : origines et mutations des activités de grimpe : actes du colloque international, 5-6 juin 2000*, Paris, L'Harmattan, 2002 (Sports en société), 396 p.
- JOUTY, Sylvain, « L'alpinisme classique, une métaphore de l'action », dans *Imaginaires de la haute montagne*, JOUTARD, Philippe (dir.), Grenoble, Éd. du Centre alpin et rhodanien d'ethnologie, 1987, 188 p, ill.
- JOUTY, Sylvain, ODIER, Hubert (collab.), *Dictionnaire de la montagne*, Paris, Omnibus, 2009, X-1065 p, ill.
- LEJEUNE, Dominique, *Les alpinistes en France à la fin du XIX^e et au début du XX^e : étude d'histoire sociale, étude de mentalité*, Paris, Éd. du Comité des travaux historiques et scientifiques, 875 (Mémoires de la section de géographie), 271 p, ill.

- MESTRE, Michel, *Histoire de l'alpinisme : les Alpes*, Aix-en-Provence, Édisud, 1996, 190 p, ill.
- PAYOT, Paul, GUICHONNET, Paul (collab.), *Au royaume du Mont-Blanc*, Montmélián, La Fontaine de Siloé, 1996, 295 p.
- RAYMANN, Arthur, *Évolution de l'alpinisme dans les Alpes françaises*, Genève, Slatkine (rééd. anast.), [1912]-1979 (Les Alpes et les Hommes), 578 p.
- REY, Guido, *Il monte Cervino*, Milano, Hoepli, 1904, trad. fr. *Le mont Cervin*, éd. trad. par Louise ÉSPINASSE-MONTGENET, Paris, Hachette, 1905, XV-410 p, ill.
- SÉGOGNE, Henry de, *Les alpinistes célèbres*, Paris, Lucien Mazenod, 1956, 417 p, ill.
- TAILLAND, Michel, *Les alpinistes victoriens*, 1996, Thèse doctorat sous la direction de Pascal ORY, Histoire, Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines, 695 p.
- VEYNE, Paul, « L'alpinisme : une invention de la bourgeoisie », *L'Histoire*, n°11, avril 1979, p 41-49.

Littérature, arts et montagne

- Comité des travaux historiques et scientifiques, *La montagne et ses images : du peintre d'Akrésilas à Thomas Cole*, Paris, Éd. du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1991, 422 p, ill.
- AMY, Bernard, « Décrire ou écrire l'alpinisme », *Montagne & littérature*, n°26, Grenoble, Glénat, 2005, p 75-78.
- BLANCHARD, Jean, *Voyage au cœur des Alpes : deux siècles de gravures anciennes du Mont-Blanc au Cervin*, Grenoble, Glénat, 2007, 159 p, ill.
- CHAMSON, Max, *Le roman de la montagne : des auteurs et des cimes*, Etrepilly, Éd. C. du Bartillat, 1987, 346 p.
- ENGEL, Claire-Éliane, *La littérature alpestre en France et en Angleterre aux XVIIIe et XIXe siècles*, Montmélián, La Fontaine de Siloé (nouv. éd.), [1930]-2009, 365 p, ill.

- ENGEL, Claire-Éliane, VALLOT, Charles, *Tableau littéraire du massif du Mont-Blanc*, Chambéry, Dardel, 1930, 349 p, ill.
- ENGEL, Claire-Éliane, VALLOT, Charles, SAMIVEL, *Ces monts sublimes : 1803-1895*, Paris, Delagrave, 1936, 320 p, ill.
- GARIN, Patrizia, PRIULI, Gherardo, *Le Mont Blanc dans la gravure ancienne : iconographie*, Grenoble, Glénat, 1985, 385 p, ill.
- GUITON, Paul, « De quelques aspects de la littérature alpine », *Revue du Club Alpin Français*, n°257, mars 1934, 34 p.
- GUYOT Alain, « Le récit de voyage au tournant des Lumières », *Sociétés & Représentations*, avril 2006, n° 21, p 117-133.
- NORDMAN, Daniel, « Les guides-Joanne » dans *Les lieux de mémoire*, tome 2, *La Nation*, vol. 1, Pierre NORA (dir.), Paris, Gallimard, 1986 (Bibliothèque des Histoires), 610 p.
- PERRET, Jacques, *Regards sur les Alpes : 100 livres d'exception, 1515-1908*, Paris, Éd. Du Mont-Blanc, 2011, 271 p, ill.
- PERRET, Jacques, *Guide des livres sur la montagne et l'alpinisme*, vol. 1, Grenoble, Éd. de Belledonne, 1997, 573 p.
- SIGANOS, André, VERNE, Simone (dir.), AMBROISE, Claude, BÉGHIN, Marc, (et al.), *Montagnes imaginées, montagnes représentées : nouveaux discours sur la montagne de l'Europe au Japon*, Grenoble, Ellug, 2000, 358 p.
- WEBER, Anne-Gaëlle, « Le genre romanesque du récit de voyage scientifique au XIX^e siècle », *Sociétés & Représentations*, avril 2006, n° 21, p 59-77.

Edward Whymper

- BERG, Peter, *Whymper's Scrambles with a Camera : a Victorian Magic Lantern Show*, London, Alpine Club, 2011, trad. fr. *Whymper photographe : conférences à la lanterne magique*, éd. trad. et adaptée par Éric VOLA et Claude DUFOURMANTELLE, Paris, Éd. Du Mont-Blanc, 2012, 159 p, ill.

BONHÈME, Paul, « Whymper le solitaire », *Alpes magazine*, n°16, juillet-août 1992, p 12-19.

CHAMSON, Max, *Whymper : le fou du Cervin*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1986, 286 p, ill.

PÈRÈS, Marcel, *La cordée royale : Edward Whymper et Michel Croz, le prince des guides*, Chamonix, Guérin, 2011 (La Petite Collection), 407 p, ill.

SMYTHE, Franck Sidney, *Edward Whymper*, London, Hodder and Stoughton, 1940, trad. fr. *Edward Whymper : le vainqueur du Cervin*, éd. trad. et adaptée par Louis SEYLAZ, Lausanne, Novos, 1944, 288 p, ill.

Références électroniques

Agence photo de la Réunion des Musées Nationaux (disponible sur le site <<http://www.photo.rmn.fr>>, consulté en juin 2013)

Encyclopaedia Universalis (disponible sur le site <<http://www.universalis-edu.com>>, consulté en juin 2013)

CHAMUSSY, Henri, « Une invention des Alpes », *Géocarrefour*, vol. 86, 2011 [en ligne] (consulté en juin 2013 sur le site <<http://geocarrefour.revues.org/8369>>)

DE LAVALEYE, Émile, « Le Mont-Rose et les Alpes Pennines, souvenirs de voyage », *Revue des deux mondes*, vol. LVII, 1865, [en ligne] (disponible sur Gallica <<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k35502v>>, consulté en ligne en juin 2013)

MORLIER, Hélène, « Les Guides Joanne : invention d'une collection », *In Situ*, n°15, 2011, [en ligne] (consulté en juin 2013 sur le site <<http://insitu.revues.org/524;DOI:10.4000/insitu.524>>)

RECLUS, Élisée, « Du Sentiment de la nature dans les sociétés modernes », *Revue des deux mondes*, vol. LXIII, 1866, [en ligne] (disponible sur Gallica <<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k35508x>>, consulté en ligne en juin 2013)

Le Tour du monde, vol. XXIII, premier semestre 1872, [en ligne] (disponible sur Gallica <<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k34398x>>, consulté en ligne en juin 2013)